



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

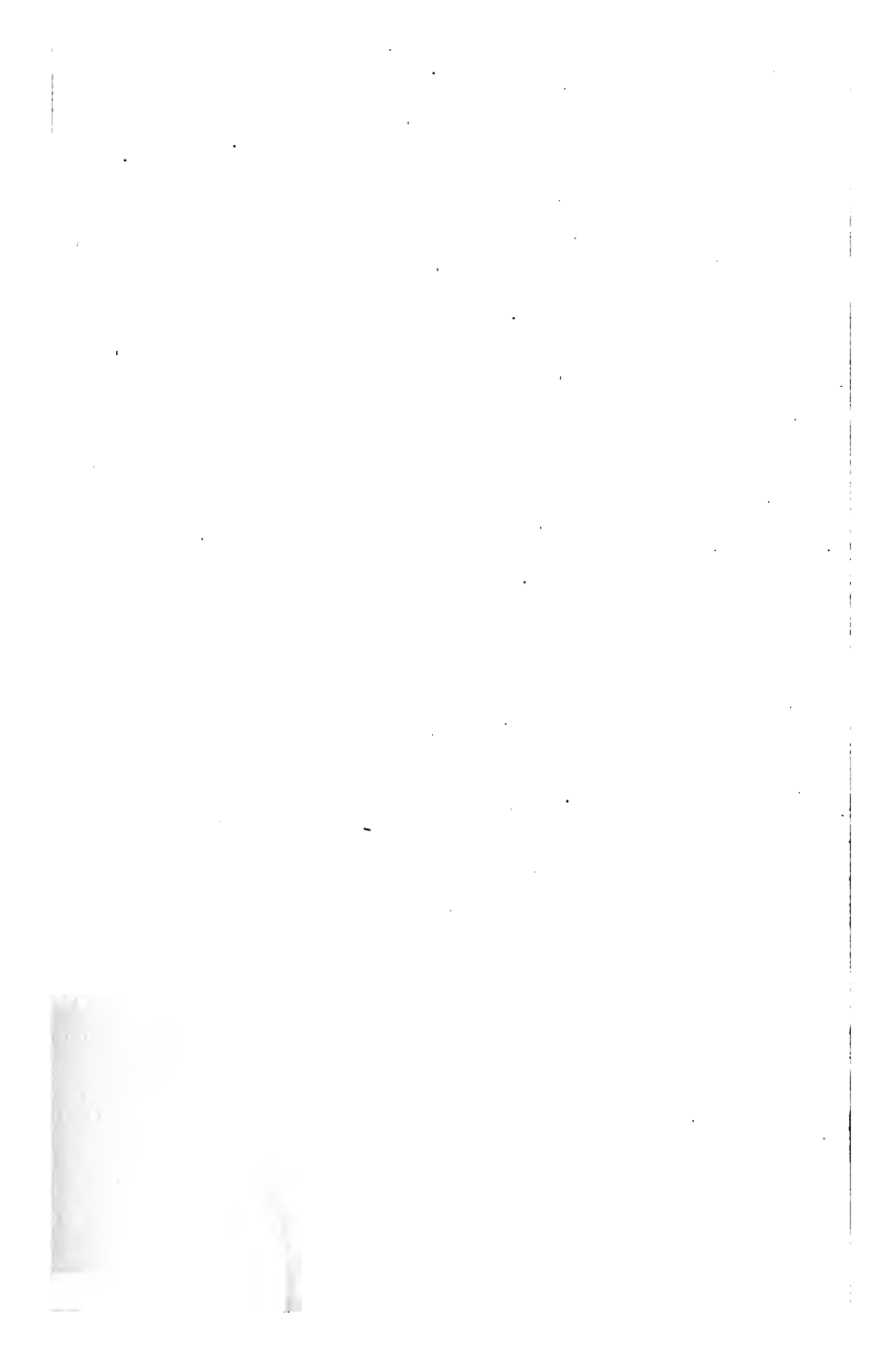
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

858

A39

1903



OPERE
DI
VITTORIO ALFIERI

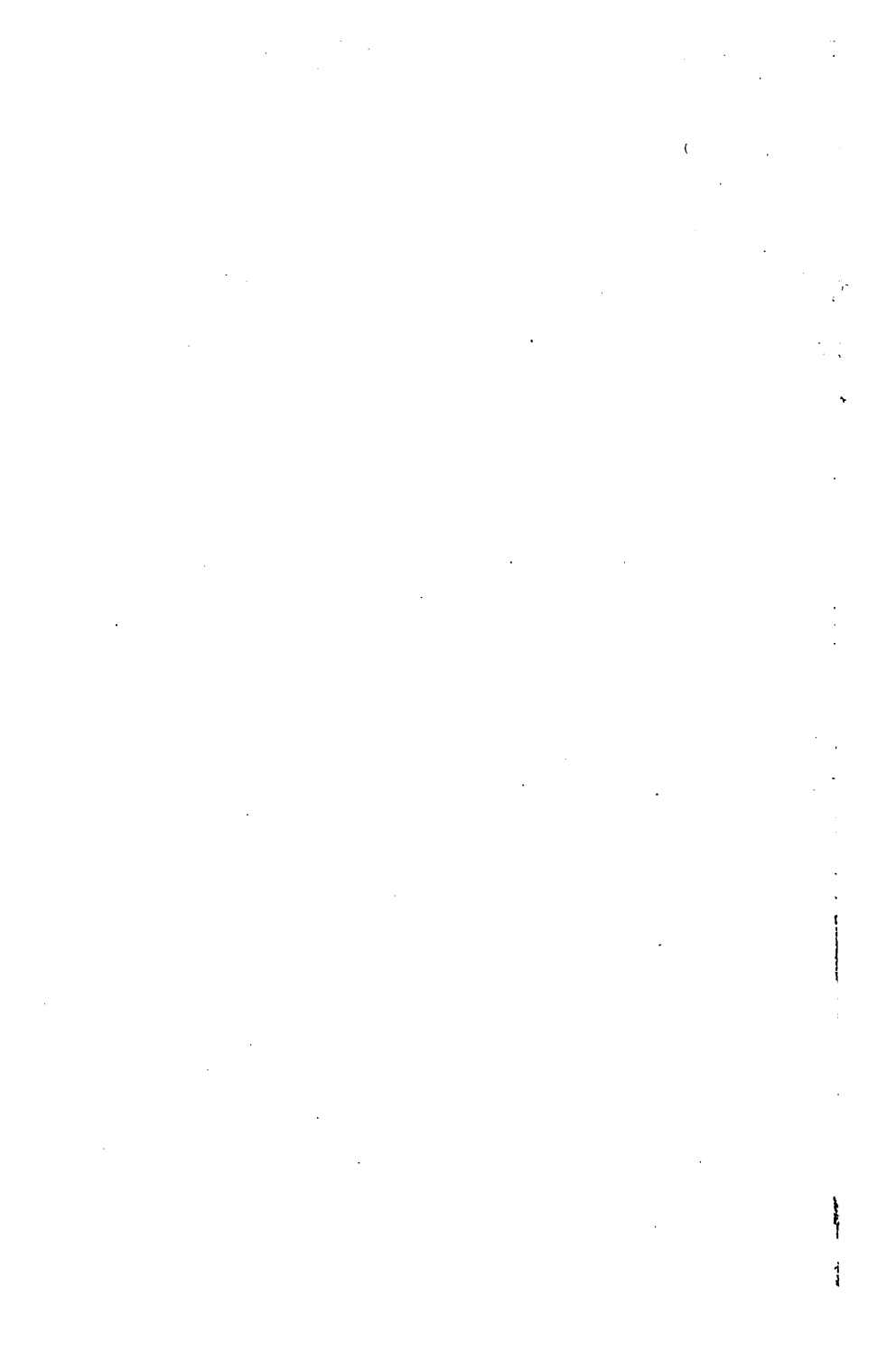
RISTAMPATE
NEL
PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOL. III

RIME VARIE
E
L'ETRURIA VENDICATA



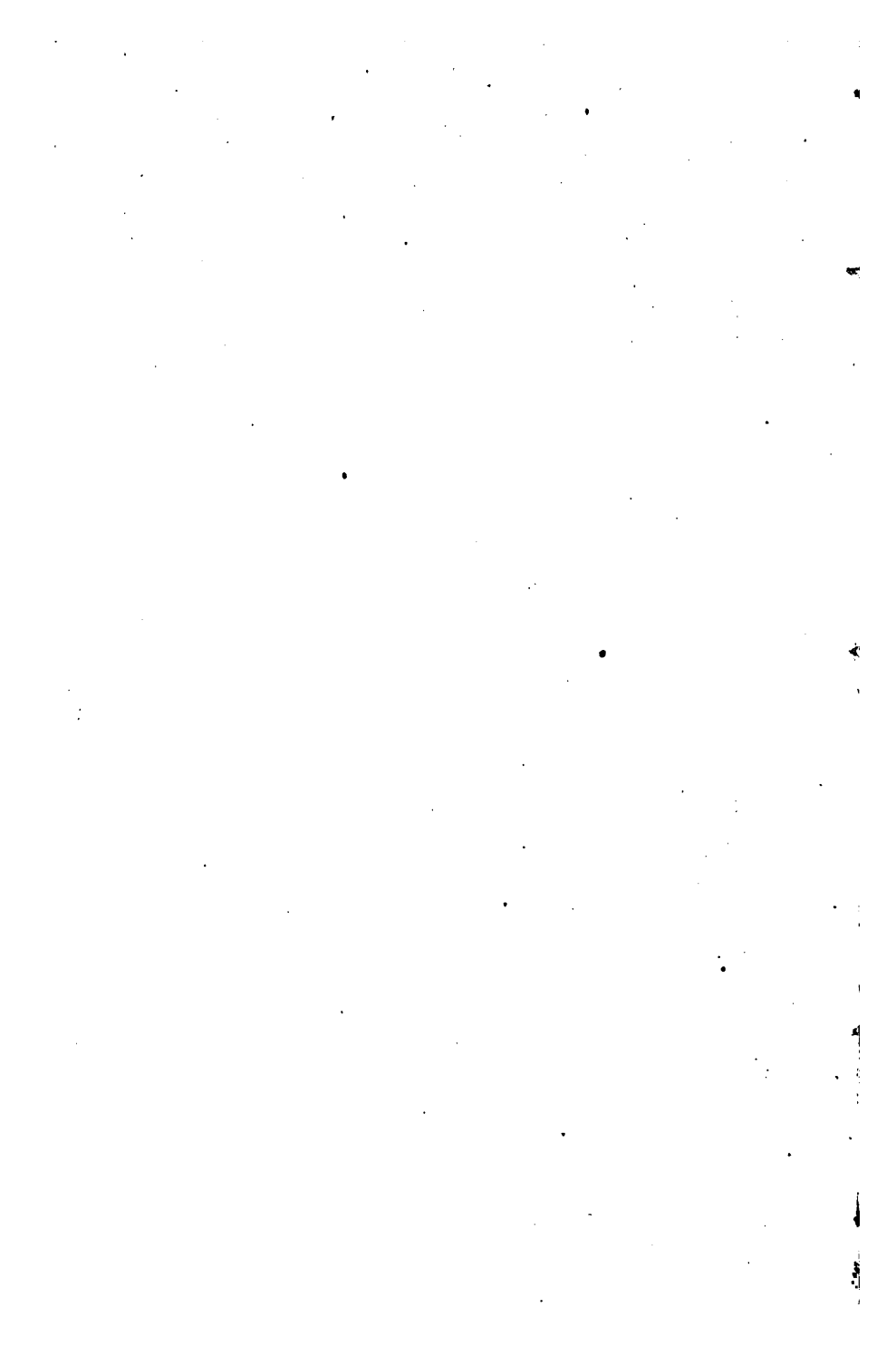
1903
DITTA G. B. PARAVIA E COMP.
TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI



OPERE
DI
VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE
NEL
PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME III.



LE RIME VARIE

E IL POEMA

L'ETRURIA VENDICATA

DI

VITTORIO ALFIERI



1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

PROPRIETÀ LETTERARIA



Torino — Stamperia Reale G. B. Paravia e Comp.
1547 (C5M) IX-903.

RIME VARIE.

..... ἄδοντα δ'εἶη
Με τοῖς ἀγαθοῖς ὁμιλεῖν.

PINDARO, *Od. Piz.*, II, v. 175.

Verba lyrae motura sonum connectere digner?

ORAZIO, *Epistola* 2^a, libro II, v. 86.



SONETTI.

I (1776).

Volea gridar, fuggir volea, ma vinto
Da sovrumana forza, immobil stette
L'Idéo garzon fra le amorse strette
Di Giove angel tenacemente avvinto.

Tutto è nel viso di pietà dipinto;
Le voci al core ha per timor ristrette;
Piange, ch'altro ei non puote; e sè commette
Al rapitor, che indarno avria respinto.

Lieto il Dio della preda, all'aura i vanni
Rapidissimo spiega, e al ciel poggiando,
Dolci lascivi baci al giovin fura.

Garzon, che giova il pianto? a che ti affanni?
All'invida Giunon pungente cura
In ciel tu sali, e salirai tremando?

II (1776).

Braccia con braccia in feri nodi attorte,
Dansi co' larghi petti orribil urto;
E dagli occhi spirando entrambi morte,
Vuol darla Alcide a forza, Antéo di furto.

Usa ogni arte, ogni schermo, Antéo men forte;
Spinto è tre volte a terra, e tre n'è surto;
Ch'egli appena l'ha tocca, ella gli ha porte
Forze novelle ond'è il valor risurto.

Ma chi contr'Ercol basta? Ecco egli afferra
Lo astuto schermidor con man tenace,
E dalla terra madre alto lo spicca:

Quanto ei si sbatte più, vieppiù lo serra;
Quindi al suol lo stramazza, e vel conficca:
Per non risorgere mai prosteso ei giace.

III (1776).

Avviticchiati, ignudi, e bocca a bocca
Soavemente inserta, in roseo letto
Giaccion Venere e Marte: oh qual diletto
Nel dar, nel render baci, a entrambi tocca!

Languida voluttà, dolcezza fiocca
Dal di lei ciglio tremulo umidetto;
Marte esala sospir dall'igneo petto;
Quand'ecco rete insidiosa scocca:

Ecco apparir gli Dei, cui trae lo scabro
Vulcan, che altero del felice evento,
Mostra di sue vergogne essere il fabro.

Ridon gli Dei; ride Vulcan, ma a stento:
Stretti i duo amanti in un, non muovon labro:
D'esser Marte ogni Nume ha in se talento.

IV.

Dov'è, dov'è quella mirabil fonte,
(Grida il più de' mariti) in cui l'aspetto
Vide Atteón cangiarsi, e a suo dispetto
Palpò l'onor della ramosa fronte?

Ahi quanti, oimè, quanti ne avvien ch'io conte
Privi d'onor, di senno, e d'intelletto;
Ch'a ogni costo avverar vonno il sospetto,
Paghi sol quando han visto appien lor onte!

Stolti! ch'ite cercando? e qual vi sprona
Matto desir di procacciar certezza
Di un mal, ch'è nullo, ove nol sa persona?

Lo stesso accade in femminil castezza,
Che in quella santa fe', cui Roma suona:
Il creder cieco genera salvezza.

V (1777).

Negra lucida chioma in trecce avvolta;
Greca fronte, sottili e brune ciglia;
Occhi, per cui nessuna a lei somiglia,
Cui morirò per aver visti una volta;

Bocca, ch'è d'ogni rosa or ora colta,
Più odorosa, più fresca, e più vermiglia;
Voce, che amor, diletto, e meraviglia
Infonde e imprime in cor di chi l'ascolta;

Riso, che al par gli uomini, e i Numi bea;
Eburneo sen, vita leggiadra e snella;
Bianca morbida man, tornite braccia;

Breve piè, di cui segue Amor la traccia;
E di spoglie sì belle alma più bella:
Mostrato ha il Cielo in voi quant'ei potea.

VI (1777).

Negra lucida chioma in trecce avvolta,
Donde nascoso Amor protervo scocca
Strali d'oro; beato, oh, chi ti tocca!
Beato, oh, chi ti vede errar disciolta!

Deh, pur foss'io quell'uno! Ov'è più folta,
Attuffarvi vorrei l'avida bocca;
E con furtivo ferro alcuna ciocca
Sottrarne, indi serbar nell'oro involta.

Pompa già non vorrei stolida farne;
Ma, per conforto al mio martir, sul cuore
In vaga cifra un nome almo portarne.

Conforto? ah! lasso! addoppierla il dolore:
Che un pegno tolto invita altri a furarne;
E a' furti miei si oppone alto rigore.

VII (1777).

Greca fronte nomar deggio, o divina,
Quella, cui negro il crin serpeggia intorno,
Qual nembo suol cerchiar la mattutina
Stella foriera di sereno giorno?

Greca, dich' io per certo, e peregrina,
Se miro al suo gentil dolce contorno:
Ma, se all'alto splendor, cui l'occhio inchina,
Ch'ella è celeste cosa a dir pur torno.

So che l'egregio Apelle, e Fidia industre
A Giuno, a Palla, a Cinzia, a Citeréa
Davan fronte simil; ma in mortal veste.

So che tal fronte ancora Elena avea.
Paride sol potria, giudice illustre,
Questa a dritto appellar greca, o celeste.

VIII (1777).

Occhi, di voi direi cose non dette;
Che il render ben per mal mi piacque ogn'ora:
E, benchè nuovo in Pindo, a me pur fora
Dato forse il cantarne in rime elette:

Ma le ardenti mortifere saette,
Cui ben mille avventate in men d'un'ora,
Tal m'han piagato, che convien ch'io mora,
A voler dir di voi laudi perfette.

Spesso, è ver, ma di furto ognor vi veggio;
Fiso vorrei... ma qual tant'alto aspira
Sguardo mortal; mirar fiso nel Sole?

Benigni almen più alquanto... Ma, nol vuole
Quella crudel, che a danno altrui vi gira...
Amor, giusta vendetta a te ne chieggio.

IX (1777).

Qual, qual sì fresca profumata rosa
Di questa bocca al paragon si vide?
Giudice a scranna ecco che Amor si asside,
E dice: È bella più che insidiosa.

Nè menti, Amor, nè menti: è al par vezzosa,
S'ella pur dolce parla, o dolce ride;
Ma ben si sconta il dolce, allor che ancide,
O negando, o tacendo, in sè ritrosa.

E non son queste insidie? altre più dotte
Tender ne puoi tu mai, cieco fanciullo,
Che tutto or pien di stizza il ver contendì?

Ma, so; baci involarne anco pretendi,
Tristo; e ti duole il non ne aver trastullo,
Qual già di Psiche, per la intera notte.

X.

Sonora voce, che soave fende
L'aura, onde intorno intorno amor rimbomba;
Voce, che ai cor più duri anco discende,
Ma nei gentili addentro forte piomba:

Tua possanza tant'oltre in me si estende,
Che s'io giacessi arida polve in tomba,
Di morte a trarmi dalle chiostre orrende
Più varresti, che l'alta ultima tromba.

Ma mi lusingo in vano: allor ch'io vinto
Dall' amoroso fero mio martiro
Avvolgerommi in gelid' urna estinto,

Da quelle dolci labra che t'apriro
Il varco un dì, neppur si udrà distinto
Uscir, non che il tuo suono, un sol sospiro.

XI (1777).

Avorio, latte, giglio, o qual più bianca
Cosa agguagliar, non che avanzar, potria
Il candor del bel petto, in cui la mia
Vista non è pur mai sazia, nè stanca?

Quel che con vago errore, a destra, a manca,
Cadente manto apre ai desir la via,
Spesso di sè benigno almen mi sia,
Che il suo cader l'egro cor mio rinfranca.

Oh mille volte più di me felice
Manto, che premi il delicato petto,
Per cui, lasso, qual neve al Sol mi sfaccio!

A te serrarlo d' ogni intorno lice,
E un tanto ben goderti in te ristretto;
A te quant'altre mai cose ch'io taccio!

XII.

Impresse alfin le ardenti labbia, impresse
Ho sulle ignude mani: or sì, che lena
Ripiglio al canto; or ch'io mi specchio in esse,
Or che il fuoco m'è scorso entro ogni vena.

Man, v'ascondete già? Se a voi piacesse
Mostrarvi alquanto ancor; vi ho viste appena;
Siate fin ch'io v'ho pinte a me concesse,
Poi, s'io vi pingo mal, ritolte in pena.

Come ritrar le braccia candidette,
La morbida sottil bianca manina,
Le alabastrine dita agili schiette,

E quelle, ove la man con lor confina,
Vago nido d'amor dolci pozzette,
Se crudo il guanto a danno mio s'ostina?

XIII.

Breve leggiadro piè, che snello snello
Corri, e m'involi le bramate forme;
Non è solo a seguir tue rapid' orme
Delle amabili Grazie il bel drappello:

Amor ti segue anch'ei con suo flagello,
E di condurti in ceppi infra le torme
De' tanti che i suoi passi hanno per norma,
So che altero si vanta il cattivello.

Fuggi, fuggi, se il puoi: ma l'ali ha preste,
E giungeratti Amore; indi mostrarti
Forse ignudo vorrà, quasi a trofeo.

Oh vista, in cui già già tutto mi beo!
Sarà ben altro allor, che un po' mirarti
Lieve lieve spuntar fuor della veste.

XIV (1777).

Del sublime cantore, epico solo,
Che in moderno sermon l'antica tromba
Fea risuonar dall'uno all'altro polo,
Qui giaccion l'ossa, in sì negletta tomba?

Ahi Roma! e un'urna a chi spiegò tal volo
Niegghi; mentre il gran nome al ciel rimbomba?
Mentre il tuo maggior tempio al vile stuolo
De' tuoi vescovi re fai catacomba?

Turba di morti che non fur mai vivi,
Esci, su dunque; e sia di te purgato
Il Vatican, cui di fetore empivi:

Là, nel bel centro d'esso ei sia locato:
Degno d'entrambi il monumento quivi
Michelangiolo ergeva al gran Torquato.

XV.

Uom, cui nel petto irresistibil ferve
Vera di gloria alta divina brama;
Nato in contrada ove ad un sol si serve,
Come acquistâr mai puossi eterna fama?

Dal volgo pria dell'alme a lui conserve
Si spicca, e poggia a libertà che il chiama,
Attergandosi e l'ire e le proterve
Voglie del Sir, che la viltà sol ama.

Ma poi convinto, che impossibil fora
Patria trovar per chi senz'essa è nato,
Benchè lungi, al suo nido ei pensa ognora.

Liberarlo col brando non gli è dato:
Con penna dunque in un se stesso onora
E a' suoi conoscer fa lor servo stato.

XVI.

Lunga è l'arte sublime, il viver breve,
Ardua l'impresa; e l'alto artefice anco
Ostacol sempre al bello ardir riceve:
Ecco perchè lo egregio stil vien manco.

E qual più in copia ad Ippocréne beve
Quanto ei potria dell'ali armar più il fianco,
Tanto vie meno ad un tal uom fia lieve
Lo scriver forte, veritiero, e franco.

Ahi tirannia, che il mondo empia contristi!
Che tutto guasti, e disnaturi, e uccidi;
E più si abbuja, maggior luce acquisti;

De' soffocati ingegni altera ridi;
Ma, verrà il dì, che i pianti pur fien misti
A' rei trionfi in cui stolta ti affidi.

XVII.

D'ozio, e di vino, e di vivande pieno,
Tra donne e cavalieri a mensa assiso
Stassi Fra Ciaccio con lo grifo intriso,
Tutto aggraziato, amorosetto, ameno.

Sorto un brindisi a fare, adocchia il seno
Di quella ond'ei si sente il cuor conquiso;
Poi su la sedia il posterior suo viso
Crede adagiar, ma batte il rio terreno.

Tanto l'impeto fu, sì sconcio il peso,
Che all'aria andar le zampe, i panni in testa,
E di sua Reverenza il meglio apparse.

Tal vediam nella polve in lieta festa
Un possente asinon di foja acceso
Per far pompa di membra, rotolarse.

XVIII.

Casta e bella del par, nè pur parole
Udir volea d'amor, Leda ritrosa:
Il gran Giove respinto ha disdegnosa;
Giove, che mai ripulse aver non suole.

Tu soffri, Amor, che ai dardi tuoi s'invole
Costei, pel gran rifiuto baldanzosa?
Tu il soffri? e fia che in core abbia mai posa
Chi a cotanto amator darsi non vuole?

Già per un cigno Leda, ecco si strugge;
Con man lo palpa, e liscia ed accarezza:
Sel reca in grembo; e se lo stringe al seno.

Col rostro il bianco augel baci ne sugge;
Ella nuota in un mar d'ampia dolcezza.
Ride Amor; Giove è il cigno, e il sen le ha pieno.

XIX (1777).

Vuota insalubre region, che stato
Ti vai nomando, aridi campi incolti;
Squallidi oppressi estenuati volti
Di popol rio codardo e insanguinato:

Prepotente, e non libero senato
Di vili astuti in lucid'ostro involti;
Ricchi patrizj, e più che ricchi, stolti;
Prence, cui fa sciocchezza altrui beato:

Città, non cittadini; augusti tempi,
Religion non già; leggi, che ingiuste
Ogni lustro cangiar vede, ma in peggio:

Chiavi, che compre un dì schiudeano agli empj
Del ciel le porte, or per età vetuste:
Oh! se' tu Roma, o d'ogni vizio il seggio?

XX.

Parte di noi, sì mal da noi compresa,
Alma, v'ha chi d'Iddio te noma un raggio:
S'io chieggo: E che vuol dir? tace anco il saggio;
Che il dar ragion saria ben altra impresa.

Per quanto sia dell'uom la mente estesa,
Scosse cgli mai de' sensi il vil servaggio?
Stolti, oh quei, che spiegare ebber coraggio
Cosa ad altrui, nè da lor stessi intesa!

Veder, toccare, udir, gustar, sentire;
Tanto, e non più, ne diè Natura avara;
Indi campo ci aggiunse ampio al fallire.

Quinci nacquer parole, e errori, a gara;
Nè fu convinto mai l'umano ardire,
Che molto sa chi a dubitare impara.

XXI.

Bieca, o Morte, minacci? e in atto orrenda,
L'adunca falce a me brandisci innante?
Vibrala, su: me non vedrai tremante
Pregarti mai, che il gran colpo sospenda.

Nascer, sì, nascer chiamo aspra vicenda,
Non già il morire, ond'io d'angosce tante
Scevro rimango; e un solo breve istante
De' miei servi natali il fallo ammenda.

Morte, a troncar l'obbrobriosa vita,
Che in ceppi io traggo, io di servir non degno,
Che indugj omai, se il tuo indugiar m'irrita?

Sottrammi ai re, cui sol dà orgoglio, e regno,
Viltà dei più, ch'a inferocir gl'invita,
E a prevenir dei pochi il tardo sdegno.

XXII.

Negri, vivaci, e in dolce fuoco ardenti
Occhi, che date a un tempo e morte, e vita;
Siate, ven prega l'alma mia smarrita,
Per breve istante a balenar più lenti.

Di vostra viva luce in parte spenti
Bramo i raggi per ora, ond'io più ardita
Mia vista innalzi, e come Amor m'invita,
Lei con mie rime di ritrarre io tenti.

Voi, voi ne incolpo, se il soave riso,
Se il roseo labro, e ad uno ad un dipinto
Gli atti non ho del suo celeste viso.

Ah, che a tropp'alta impresa io m'era accinto!
Questi occhi han me da me sì appien diviso,
Ch'oltre mia lingua, ogni mio senso è avvinto.

XXIII (1778).

S'io t'amo? oh donna! io nol diria volendo.
Voce esprimer può mai quanta m'inspira
Dolcezza al cor, quando pietosa giri
Ver me tue luci, ove alti sensi apprendo?

S'io t'amo? E il chiedi? e nol dich' io tacendo?
E non tel dicon miei lunghi sospiri;
E l'anima afflitta mia, che par che spiri,
Mentre dal tuo bel ciglio immobil pendo?

E non tel dice ad ogni istante il pianto,
Cui di speranza e di temenza misto,
Versare a un tempo, e raffrenare io bramo?

Tutto tel dice in me: mia lingua intanto
Sola tel tace, perchè il cor s'è avvisto,
Ch'a quel ch'ei sente, è un nulla il dirti: Io t'amo.

XXIV.

Tu m'ami? oh gioja! i tuoi raggianti sguardi
Gira dunque ver me pietosi un poco;
Tua parte prendi del mio immenso foco,
O in me saetta men pungenti dardi.

Deh come dolce amorosetta guardi!
Oh qual ne' tuoi begli occhi Amor fa gioco!
L'anima già già non trova in me più loco:
Or via, se m'ami, a m'aitar che tardi?

Tremule spesso e languidette io vidi
Le tue negre pupille umide farsi;
Nè par che sola in lor pietà si annidi.

Dicon tue luci: È poco amor giurarsi:
Dicalo il labro alfine; ond'io poi gridi:
Felice il dì ch'io venni, e vidi, ed arsi.

XXV.

Adulto appena, alla festiva reggia
Mi appresentai dell'immortale arciero ;
E un biondo crin fu il laccio mio primiero,
Mercè il gran Dio che il mondo signoreggia.

Quindi, negli anni in cui più l'uom vaneggia,
Feci mio dolce ed unico pensiero
Altra beltà dall'occhio ardente e nero :
Senza uscir pur dalla volgare greggia.

Sperava io poi d'ogni servaggio il fine ;
Noi volle Amore ; e mi additò costei,
Che negro ardente ha l'occhio, ed auro il crine.

Mostrolla, e disse : In questa amar tu dei,
Più che il bel volto, le virtù divine,
Ch'io per bearti ho tutte accolte in lei.

XXVI (1778).

Già cinque interi, e più che mezzo il sesto
Lustro ho trascorso, e dir non oso : Io vissi ;
Che quanto io lessi, vidi, appresi, o scrissi,
Or sento essere un nulla manifesto.

Appresi io mai ciò ch'ora apprendo in questo
Celeste sguardo, in cui miei sguardi ho fissi ?
Pria che a' tuoi rai, mio Sol, le luci aprissi,
S'io chieggo a me ; che fui ? muto mi resto.

Che fui, che seppi, e che vid'io finora ?
Io, che a mirarti, oimè ! sì tardi arrivo ;
E, giunto in tempo, altr'uom già forse io fora.

Or che a te sola penso, e parlo, e scrivo,
E son tuo, se mi vuoi, finch'io mi mora ;
Ora incomincio e ardisco dir, ch'io vivo.

XXVII (1778).

Tu sei, tu sei pur dessa: amate forme,
Deh, come pinte al vivo! Ecco il vermiglio
Labro, il negr'occhio, il sen che vince il giglio,
D'ogni alto mio pensier le amate norme.

Meco la viva immagine e veglia, e dorme;
Or la bacio, or la chiudo, or la ripiglio;
Or sul cor me l'adatto, ora sul ciglio,
Qual uom che di ragion smarrite ha l'orme.

Poi le favello; e in suo tenor mi pare
Ch'ella m'intenda, e mi sorrida, e dica:
Di figger baci in me non ti saziare;

Mercé n'avrai dalla tua dolce amica;
Ch'ella quant'io n'ho tolti a te può dare,
Se avvien che a lei piangendo tu il ridica.

XXVIII (1778).

Ah! tu non odi il sospirar profondo,
Il parlar rotto, i flebili lamenti,
Ondè avviammi che in vano al core io tenti
Scemare in parte di sue doglie il pondo!

Me tu non vedi, allor ch'io 'l petto inondo
Di duo rivi perenni al suol cadenti.
Oh, se mai mi vedessi!... E con quai stenti
Questo fero mio stato a ogni uom nascondo!

Ciò tu non sai; che il Sole almo dal cielo
Non sa che iniqua nebbia i fiori adugge,
Cui vede alteri ognora in loro stelo.

Così il martir, che me consuma e strugge,
Noi, sai, se in meste rime io nol rivelo;
Che al tuo apparire ogni mio duol sen fugge.

XXIX (1778).

O di terreno fabro opra divina,
Pario spirante marmo, immagin viva,
Che di favella, ma non d'alma, priva,
Finor sedevi di beltà reina :

Cedi il regno, che il cielo omai destina
A mortal donna, a cui null'altra arriva ;
Cui forse invidia la tua stessa Diva
Nata fuor dell'azzurra onda marina.

Arte, audace assai troppo, ogni sua cura
Posta in formar di te cosa perfetta,
Già pareva di sua palma irne sicura ;

Ma, lunga etade a soggiacer costretta,
Dal suo letargo è sorta al fin Natura,
E fa questa mirabile vendetta.

XXX (1778).

Cessar io mai d'amarti ? Ah ! pria nel cielo
Di sua luce vedrai muta ogni stella,
Lo gran pianeta, che ogni cosa abbellà,
Ingombro pria vedrai d'eterno velo :

Pria verranno manco, al crudo verno il gelo,
Erbette e fiori alla stagion novella,
Al mio signor faretra, arco, e quadrella,
Giovinezza e beltade al Dio di Delo.

Cessar d'amarti ? o mia sovrana aita,
Di', non muovon da te l'aure ch'io spiro ?
Fonte e cagion non mi sei tu di vita ?

Principio e fin d'ogni alto mio desiro,
Finchè non sia da me l'alma partita,
Tuo sarà, nè mai d'altra, il mio sospiro.

XXXI (1778).

E s'egli è ver, che allo stellato giro
Libera e sciolta il vol dispieghi ardita
L'alma, e per morte in noi non sia finita
Ogni gioja, ogni spene, ogni martiro;

Io, fatto spirto, a nullo bene aspiro,
Che a quel ch'io m'ebbi innanzi alla partita;
La sola vista di beltà infinita,
A cui bontade ed onestà si uniro.

Là, se il gran Nume a dar ragion mi appella
Del mio terreno oprar, null'altro anelo,
Che poter dirgli: Io vissi anima ancella

Di duo begli occhi, e vagheggiai, nol celo,
Di quante festi mai l'opra più bella:
Nè merto altr'ebbi, che l'amor ch'io svelo.

XXXII.

Che fia? mi par che in cielo il Sol sfavilli
Oltre l'usato assai; l'aer più sereno,
Di mille odor soavemente pieno,
Par che ambrosia celeste in cor mi stilli.

Di tuo proprio splendor così non brilli,
Natura, mai; nè credo il bel terreno
Sacro a Venere avesse il dì sì ameno,
L'aure sì dolci, i venti sì tranquilli.

Or veggio, or veggio alta cagion, che muove
A pompeggiare ogni creata cosa,
Fogge vestendo alme, leggiadre e nuove.

Di sua magion, qual mattutina rosa,
Spunta colei che può far forza a Giove;
E si avanza ver me tutta amorosa.

XXXIII.

Or sì, che m'ami; or non fallaci hò i segni
Visto di caldo amor tra ciglio e ciglio,
Dove, non senza mio grave periglio,
Scorsi una nube di gelosi sdegni.

Gli occhi d'amare lagrime eran pregni
E parean minacciarmi un duro esiglio;
Tal ch'io mi presi di tacer consiglio,
Nè osai pur dirti: Sola in me tu regni.

L'ira, che molto in cor gentil non dura,
Fuggiva; e serenarsi a poco a poco
Vedeo la fronte turbatetta, e oscura:

Ma non avean perciò mie voci loco:
Io piangeva, e tacea. La fè si giura
Meglio col pianto, allor che vero è il foco.

XXXIV (1778).

Negri panni, che sete ognor di lutto,
O vero o finto, appo ad ogni altri insegna;
Io per sempre vi assumo oggi che degna
Libertà vera ho compra al fin del tutto.

Rotti ho i ceppi in cui nacqui: a ciglio asciutto,
Gli agi paterni dono, e in un la indegna
Lor servitù, che a star tremante insegna,
E a non còr mai d'alto intelletto il frutto.

L'ostro, l'infamia, i falsi onori, e l'oro,
Abbian quei tanti, in cui viltade è innata,
Pregio il servire, il non pensar, decoro.

Io per me, sorte stimo assai beata
Non conoscer nè ambire altro tesoro,
Che fama eterna col sudor mercata.

XXXV.

Solo al girar d'un bel modesto sguardo,
Color, voglia, pensiero io cangio, e stato;
E a seconda ch'io 'l veggo, o dolce, o irato,
Temo a vicenda o spero, agghiaccio od ardo.

Son io quell'un dal maschio cor gagliardo,
Che per non mai servir credeasi nato?
Che contro Amor già da molt'anni armato,
A scherno omai pigliava ogni suo dardo?

Ah! non son quello: o per vergogna il deggio
Negare almeno, or che la mia fierezza
Volta in perfetta obbedienza io veggio.

Ma voi, cui rider fa mia debolezza,
Pria di rider, mirate (altro non chieggio)
A quai virtùdi io servo, a qual bellezza.

XXXVI.

Che feci? oimè! da que' begli occhi un fiume
Uscia di pianto, e la cagione io n'era?
Io, duro cor, nato d'alpestre fiera,
Offesi, ah! lasso! un sì gentil costume?

Io, cieco d'ira, al mio sovrano Nume
Scortese usai villana aspra maniera?
Pietà non merto; è ben dover ch'io pera,
O che in perpetuo pianto mi consume.

Ogni tua lagrimetta un mar di pianto
Mi costi, è giusto; e in van si sparga, e in vano
Mercè si chiegga, e si sospiri al vento:

Nè da pietà sia mai tuo sdegno infranto,
Se, ad espiar l'empio trasporto insano,
Io non ti caggio ai piè di doglia spento.

XXXVII.

O leggiadro, soave, e in terra solo,
Viso che in ciel s'invidierà fors'anco;
A dir di te il mio stil vieppiù vien manco,
Tal sovr'ogni beltade innalzi il volo:

Già tue angeliche forme infra lo stuolo
Posto m'avean di quei, che il viver franco
Non chiaman vita; e il trar dall'egro fianco
Sospiri ognora, non l'estiman duolo.

Che fu poi quando sotto tali spoglie
Sì schietto un cor, così sublime un'alma
Trovai, discesa dall'eteree soglie?

Oh quanto men di mia terrestre salma
Carco vado, in amar donna che coglie,
Pria di virtù, poi di beltà la palma!

XXXVIII.

Vaghi augelletti, che tra fronda e fronda,
Ite alternando sì soavi note;
Beati voi, cui non avara dote,
Ma solo amor vostri imenèi feconda!

Gioja ben altra i vostri petti inonda;
Vi son le stolte umane leggi ignote,
E le promesse rie di fè sì vuote;
Vane al vento parole, o scritte in onda.

Beati voi, che nullo Nume avete
Fuor che Amore in amor! Nume cui lunge
Tien da noi de' parenti il ciglio torvo.

D'età, di forma, e d'amorosa sete
Pari ei vi accoppia ognor; nè mai congiunge
Candidetta colomba a vecchio corvo.

XXXIX.

Ecco, già l'ora appressa, ond'io trar soglio
Alcun conforto al mio viver penoso;
L'ora, ch'è sola a me pace e riposo,
Di cui, tarda al venire, ognor mi doglio.

Appressa, è ver, ma per mi dar cordoglio;
Ch'oggi è quel dì ch'irne al mio ben non oso,
E intero il deggio trapassare ascoso;
Tal v'ha ragion, che mal mio grado io il voglio.

Intero un dì! Nè per varcar ch'io faccia
Monti, rivi, selvagge erme foreste,
Punto avvien che il mio duolo in me si taccia.

Solo un pensier m'è vita; ed è; che queste
Balze, al novello Sole, e questa traccia
Ricalcherò con piante assai più preste.

XL.

Oggi ha sei lustri, appiè del colle ameno
Che al Tanaro tardissimo sovrasta,
Dove Pompeo piantò sua nobil asta,
L'aure prime io bevea del dì sereno.

Nato e cresciuto a rio servaggio in seno,
Pur dire osai: Servir, l'alma mi guasta;
Loco, ove solo UN contra tutti basta,
Patria non m'è, benchè natío terreno.

Altre leggi, altro cielo, infra altra gente
Mi dian scarso, ma libero ricetto,
Ov' io pensare e dir possa altamente.

Esci dunque, o timore, esci dal petto
Mio, che attristasti già sì lungamente;
Meco albergar non dèi sotto umil tetto.

.XLI (1778).

Apollo, o tu, cui le saette aurate
Dell'arcier vincitor d'uomini e Dei
Trasser dal fianco sospirosi omei,
Te Dio sforzando ad implorar pietate;

S'io, qual mel penso, son tuo sacro vate,
Se grati unqua ti furo i preghi miei,
Oggi, deh! scendi a trar d'error costei,
Che sol tue suore assévra essermi grate.

Vieni, e le narra come a Péneo in riva,
Servo tu pur d'amore, un dì seguisti
Dafne, posta in oblio la cetra e il canto.

Dille, che in noi, più che dei carmi, è viva
D'amor la fiamma; e al fin per te si acquisti
Fe, se non premio, al mio verace pianto.

.XLII.

Galli, Russi, Britanni, e quanti mena
Seco aquilon gelato ai nostri liti,
Sia che al venir più dolce aere v'inviti,
E terra assai, più che la vostra, amena;

O sian l'arti divine, onde già piena
L'Italia, or par che a voi la via ne additi;
Che val mostrarvi in chiacchierar sì arditi,
E in eseguirle aver sì corta lena?

Pascanvi pur di Bacco e di Pomona
Gli ampj doni; pascete ed occhio, e mente
(Se mente ed occhio è in voi) di tele e marmi.

Ma il saputello cinguettio, che introna
L'orecchio a noi, volgete ad altra gente;
O ch'io rivolgo in voi pungenti carmi.

XLIII (1779).

Qui Michel-Angiol nacque? e qui il sublime
Dolce testor degli amorosi detti?
Qui il gran poeta, che in sì forti rime
Scolpi d'inferno i pianti maladetti?

Qui il celeste inventor, ch'ebbe dall'ime
Valli nostre i pianeti a noi soggetti?
E qui il sovrano pensator, ch'esprime
Sì ben del prence i dolorosi effetti?

Qui nacquer, quando non venia proscritto
Il dir, leggere, udir, scriver, pensare;
Cose, ch'or tutte appongonsi a delitto.

Non v'era scuola allor del rio tremare;
Nè si vedeva a libro d'oro inscritto
Uom, per saper gli altrui pensier spiare.

XLIV.

Se al fuoco immenso ond'io tutt'ardo, il gelo
Vedi or frammisto di gelosa tema,
Donna, chi 'l fa? solo il sentir la estrema
Possa che in duo negri occhi accolto ha il cielo;

E il veder vano di modestia il velo
Contra l'ardente forza lor suprema.
Dunque, non è, ch'entro il tuo core io tema
Che Amor penètri con novello telo.

Ah! se in me pur sorgesse il rio sospetto,
Basterebbe un tuo candido sorriso
A far che mai non mi tornasse in petto:

Ben mi dolgo del troppo amabil viso,
Che in forti lacci ognun che il mira ha stretto.
Martír sì dolce, io nol vorrìa diviso.

XLV.

Quel già sì fero fiammeggiante sguardo
Del Macedone invitto emul di Marte,
Pregno il veggio di morte: è vana ogni arte,
Ogni rimedio al crudel morbo è tardo.

Or, se' tu quei, che l'Indo, il Perso, il Mardo,
E' genti e genti hai dome, estinte, o sparte?
Quei, che credesti a onor divini alzarle,
Piantando a Grecia in cor l'ultimo dardo?

Tu sei quel desso; e la patia grandezza
Morendo serbi, qual chi in tomba seco
Porta di eterna gloria alta certezza.

Gloria? Oh qual sei di regia insania cieco?
Gloria a Persian tiranno, ove all'altezza
Nato era pur di cittadino Greco?

XLVI.

Tu piangi? oimè! che mai sarà?... Ma questa
Questa amorosa lagrimetta, figlia
Non è di duolo; e le serene ciglia
Fede or mi fanno in te d'alma non mesta.

Non, perchè celi un po' l'aurata testa
Dietro candida nube Alba vermiglia,
Nocchier di scior sue vele si sconsiglia,
Nè quindi augurio trae d'atra tempesta.

Io, così, nulla temo, amati lumi,
Perchè alquanto vi veggia rugiadosi;
Ch'io so per prova, Amore, i tuoi costumi:

So che spesso i pensier del cor più ascosi,
Cui tu spiegar con lingua in van presumi,
Col dolce pianto io pienamente esposi.

XLVII.

Tempo già fu, cor mio, ch'ambe le chiavi
Tenea di te ben nata cortesia;
Gentil costume, alto pensar ne uscia;
Amor, fede, amistà dentro albergavi.

Ahi vil! qual veggio or di ferrate travi
Dura porta a virtù chiuder la via?
Qual starvi a guardia macilente Arpia,
Che dà sol varco a desir bassi e pravi?

E in van pietade, amor, gloria, vergogna,
Lor caldi strali saettando vanno
In lei che mai non dorme e sempre sogna?...

Cor mio, tu schiavo? e del peggior tiranno?
Deh, cessa. Ad uom, che viver franco agogna,
Serve ricchezze libertà non danno.

XLVIII (1779).

CANZONE.

Le gravi e dolci cure
Che fra timore e speme
A vicenda han diviso il viver mio,
Perchè provare, e non narrar poss'io?
Pur l'amorose pene
Sono a soffrir men dure,
Se in qualche modo di sfogarle avviene:
Nè a ciò bastante è il pianto, ancor che un rio
N'esca tuttora dagli occhi dogliosi.
Portar più a lungo ascosi
I miei martir quindi non vo'... Ma in voce
Come li narro a lei, se a lei dappresso
Vien meno il dire?... Or, se il tacer mi nuoce
Ed accenti formar non mi è concesso,
Parli dunque la penna,
Che, s'ella il duol non spiega, almen lo accenna.

Luce degli occhi miei,
Oh quanto breve è il lampo
Onde il cor tenebroso a me rischiari!
Oh come fuggon ratti e tornan rari
Quegli istanti, onde scampo
Trovo ai tormenti rei
Del vivo fuoco di cui tutto avvampo!
Pochi dolci momenti, oh quanto amari
Parer mi fate e lunghi i giorni interi,
Che in funesti pensieri
Da lei lontan poi trapassare io deggio!
Tornare, è ver, ma oh come tarde e tante
Tornar le veglie sospirate io veggio!
Fossi almen d'ogni angoscia allora esente;
Che l'ombre assai men greve
Mi parria l'aspettar, e il dì più breve!
Ma (oh debile conforto
Al mio desir immenso!)
Che ottengo allor, se non di furto un guardo?
Che poss'io dir, se non di furto: Io ardo?...
Forse puoi ciò ch'io penso
Legger nel viso smorto,
Nel cupid'occhio al rimirarti intenso.
Ma un cor piagato d'amoroso dardo
Non si appaga di poco: e un nulla io chiamo
A lato a quel ch'io bramo,
Il poter dirti mille volte il giorno
Ch'io sol per te l'aura vital respiro.
Qual fia dunque il mio stato, or che d'intorno
Cinta da tanti esplorator ti miro?
Or che non pure i detti,
Ma deggio anco i sospir tener ristretti?
È ver, poco mi pare,
Quand'io ti siedo a lato,
Il sogguardarti coll'occhio tremante:
Quando, benchè nel cuor fervido amante,
Sotto aspetto gelato
Mi ti debbo mostrare:
Ma da te sono appena allontanato,
Che dolce io chiamo e benedetto istante
E sol felice e sol cagion di vita,
Quello in cui gradita
Vista di quanto bene al mondo io m'abbia,
Non vien ritolta ai languidi miei lumi.
Oh quant'ore di duolo in pianto in rabbia

Trapasso io poi! fin che non piace ai Numi
 Di ricondur quell'ora,
 Ch'io non so ben se m'ange o mi ristora.
 Se vita è un breve sogno,
 Quella menoma parte
 Ch'io ne traggo al tuo fianco sospirando,
 Come appellarla io deggia or vo pensando.
 Tempo, che or l'ali ad arte
 Raccogli oltre il bisogno,
 Or le hai rapide troppo ad involarte
 Per poi lasciarmi di me stesso in bando,
 Men che un sogno or mi sembri, or più ch'eterno.
 Più in tal pensier m'interno,
 Più vaneggiar pel rio dolor mi sento:
 Nè il duol però mi grava... Oimè! che voglio?
 Del cor la pace! Ah no! saria tormento
 Maggiore assai di quello ond'io mi doglio.
 Non rifiuto l'amaro:
 Sol vorrei fosse il dolce un po' men raro.
 Canzone, un sol pensiero in troppe rime,
 Tuo dire esprime: — io 'l veggo:
 Ma, se a lei tu non spiaci, altro non chieggo.

XLIX (178...).

CANZONE.

PARLA UNA MADRE.

Ch'io ponga al duolo tregua?
 Ch'io rassereni il ciglio?
 Ah! voi che il dite, non perdeste un figlio;
 Nè di madre l'amore
 Voi conosceste mai! Non si dilegua
 D'orba madre il dolore,
 Cui dolor nullo adegua.
 Rasciugar non vo' il pianto
 Dagli occhi miei, se tanto
 Dir non mi ardisce un'altra genitrice
 Al par di me infelice.
 Deh! per pietà lasciate,
 Che tanto e tanto io pianga,
 Che col mio figlio in tomba anch'io rimanga.
 Ma, se qualche sollievo

Darmi or vi piace, meco lagrimate;
Altro non ne ricevo...
Ovver di lui parlate.
Esca aggiungete ad esca:
Fate ch'ei più m'incresca.
Il duol di ch'io mi pasco in cui sol vivo,
Per voi sia in me più vivo.

Ditemi ch'ei vezzoso,
Di mille grazie adorno,
Pargoleggiando alla sua madre intorno,
Sol beata la fea.
Unica speme al padre or lagrimoso,
Dite com'ei crescea
D'indole generoso.
Dite... Che più? m'avveggo
Che al vostro dir non reggo...
Pietosi adunque al mio martir tacete...
E in un con me piangete.

L.

ANACREONTICA.

In che ti offesi, o placido
Sonno, fratel di morte;
Che le palpébre a premere
Non riedi al buon consorte?

Gli occhi antichi suoi tremuli
Eran già il tuo soggiorno;
E appena appena or veggjoti
Volare a lor d'intorno?

Il figlio almo di Venere
Cangi il suo seggio ognora;
Ch'ei ratto ha il volo e fervido,
E tutto fa in brev'ora:

Ma tu, che hai gravi ed umide
Di vapor stigio l'ali,
A ferma stanza eleggiti
Membra caduche e frali.

Tu il Nume sei de' languidi
Vecchi cadenti sposi;
Tu puoi solo deludere
I dubbi lor gelosi.

Qual hai più augusto tempio
Che i lor gelati petti?
Deh! torna; posa; ed occupa
Tutti i senili affetti. —

Felice me! propizio
Par che mi ascolti il Nume.
Vacilla il capo debile;
Reggersi invan presume:

Sul petto il mento labile
Ecco cade, e ricade:
In braccio al sonno giacesi
Già la canuta etade.

Amor, vincemmo. Io cupido
Volgo a mia donna il guardo;
Aggiunger esca impavido
Già posso al fuoco ond'ardo.

Già dai begli occhi fulgidi,
Negri, amorosi, ardenti,
Bere il velen piacevole
Io posso a sorsi lenti:

E già sento, che tacito
Serpeggia entro ogni vena;
Nè il labro oso disciogliere,
Cotanto l'alma ho piena...

Ma, oimè! che veggo? ei svegliasi?
Appena era sopito:
E a terra io deggio affiggere
L'occhio, che sol fu ardito? —

Sonno, così deridere
Ti giova i preghi miei?
O Nume inesorabile,
Ultimo fra gli Dei,

A te, maligno ed invido
Nemico degli amanti,
D'amor non meno incognite
Le gioje son, che i pianti.

Qual Ninfa mai, qual Driade,
Pigro, di te si accese?
De' tuoi verdi anni narraci,
Narraci l'alte imprese.

Or, quei che tu conoscere
Furti d'amor non puoi,
Ardire hai di contendere
Oggi, tu stolto, a noi?

Ben io saprò men rigido
Nume invocar, più degno;
Cui cielo, e terra, e pelago
Teme, e di Pluto il regno.

Amor, che d'Argo chiudere
I cento occhi potesti,
Duo soli, e assai men vigili,
Ne chiudi; e non tian desti.

LI.

STANZE.

Dimmi, Amore, colei che in roseo letto
Vezzosa altera giace, è donna, o Diva?
Agli atti, al volto, al prepotente aspetto,
Di Venere mi par la immagin viva;
Ma nel mirar quel dotto stuolo eletto,
Cui fa grazia di se, d'ogni altri schiva,
Per fermo (io dico in me) Minerva è quella;
Minerva a te, Cupido, ognor rubella.

Per man mi prende Amore, e non risponde:
E appressandosi lento all'alto toro,
Me spinge innanzi a forza, ed ei si asconde:
Io tremante mi arresto, e mi scoloro.
Tu tremi (il Dio mi dice) e n'hai ben d'onde;
Che sa piagar costei, non dar ristoro:
Ma, veggiam di qual ferro ell'abbia scudo
Contro il mio saettar possente e crudo.

Lei non visti miriamo. Ecco, che in mano
D'ampio volume ella si arreca il pondo:
Leggon gli occhi; lo spirto è già lontano;
Nè vuol veder del primo foglio il fondo;
Nè saper, se nel pieno, oppur nel vano,
Immobil stia, si aggiri, o libri il mondo;
Pria che il ciglio si chiuda, il libro serra:
Altri ne piglia, altri ne scaglia a terra.

Un le vien preso al fin, che i sensi tutti
A un tratto par che in lei richiami e desti;
Gli occhi, finor languidi immoti asciutti,
Soavemente a lagrimar son presti.

Chi fu, chi fu cagion de' dolci lutti?
Casi acerbi d'amor forse leggesti?
Ride Cupido allor di quella altera;
E dice a me: scrivi d'amore, e spera.

Spero, sì, spero di ritrarre in carte
Quel che avvampar mi sento ardor nel seno:
Spero sull'aureo letto anch'io far parte
De' tanti libri onde è coperto appieno;
Spero raccor le lagrime sparte,
E far forza al bel ciglio almo sereno...
E forse, un dì pentita, anco dirai,
D'amor leggendo: ah! lassa! io non amai.

LII.

STANZE.

O dolce mio pensier, sola mia cura,
Per cui soffrire ogni più rio tormento,
E perfìn morte io stimerei ventura;
Per cui più grato ho il sospirare al vento,
Che ad altra in braccio l'amorosa arsura
Temprar, qual suole ogni amator contento:
Deh! tu pietosa ascolta i detti miei.
Sallo Amor, se sian veri, e il san gli Dei.

Il mio temer per te, donna, a te spiace?
Ma, poss'io, non temendo, amar davvero?
« A tutte voglie d'un vecchio rapace »
Inquieto villan maligno e fero,
Candidetta colomba esposta giace,
Nè da sue inique man ritrarla io spero:
Tale è pur troppo il tuo dolente stato;
Degg'io vederlo, e non parer turbato?

Fresca vermiglia mattutina rosa,
Dal suo cespo felice or dianzi tolta,
Che l'aria fa di se tutta odorosa,
E beata la mano che l'ha colta;
Chi può non pianger, nel vederla ascosa
Entro a rio lezzo fetido sepolta?
Chi può veder così d'amore il regno
Sconvolto tutto, e rattener suo sdegno?

Eppur (nuovo d'amor miracol strano)
Io d'ira pien, l'ira raffreno in petto,
E piacevol mi mostro in volto umano
Del tuo tiranno all'abborrito aspetto:
Mentre, s'io udisi il mio trasporto insano,
Sapria ben ei qual chiude in seno affetto;
Ei, con suo danno, al paragon vedria,
Qual di noi degno di ottenerti sia.

Ma, poichè a far tuoi di meno infelici
Giova ch'io soffra e taccia, abbiti in dono
Quanti moti potran le Furie ultrici
Destarmi in cor, dove han perpetuo trono;
Dove, di nuove pene aspre inventrici,
Dì e notte intente a tormentarmi sono.
Io soffrirò, tacendo; e, pria che dire,
Tu mi vedrai di rabbia e duol morire.

Ma, non ti do del non temer parola:
Solo in pensar, che preda sei di un vile,
Cui tua beltade ed innocenza sola
Oppor tu puoi con pazienza umile,
Parmi ch'uom v'abbia ognor, che in su la gola
Minaccioso mi tenga ignudo stile.
Nè mai per me tanto tremar poss'io,
Quanto in pensare a un tuo destin sì rio.

LIII (178...).

Agil piè che non segni in terra traccia,
Sì lieve lieve, in mille guise elette,
Armoniose scaltre carolette,
Intrecci, onde ogni cuor vinto si allaccia;

O sia tu spicchi un breve vol, che faccia
Intorno intorno tremolar le aurette;
O sien tue mosse al suolo in se ristrette,
Fervide e triste, ch'una l'altra caccia:

A tue bell'arti campo esser vorria,
Non venal palco infra inesperto coro,
Ma verde piaggia, ove smaltato pria

Natura avesse di vermiglio e d'oro.
Il gran Giove mirarti ivi dovria
Danzar fra le tre Grazie, e vincer loro.

LIV (1780).

Lasso! che mai son io? che a lento fuoco
Già mi consumo, e appena appena io vivo
Tosto che m'ha della mia donna privo
La sorte, ancor che sia (spero) per poco?

Debile canna ondeggio ai venti giuoco;
Or temo, or bramo, or vado, or penso, or scrivo;
Ma il fin di tutto è ognor di pianto un rivo,
Voler, poi disvoler, nè aver mai loco.

Or dico: Ardir, mio core; altrui se' caro:
Acquetati. — Che giova? (ei mi risponde)
• Viver senz'essa è più che morte amaro.

Medica man pietosa, alle profonde
Mie piaghe è tardo, è vano ogni riparo,
Se a me il destin per breve ancor ti asconde.

LV.

Già un dolce fiato in su le placid'ale
Di vento soavissimo, che spira
Di là dove il mio ben l'aure respira,
A confortar ne vien mia vita frale.

Già, se non fine, almen tregua al mio male
M'annunzia quanto intorno a me si aggira;
Già il mio cor meno indarno omai sospira;
Già già la speme al rio timor prevale.

Febo, pria che tre volte in mar l'aurato
Fervido carro tuo la esperid' onda
Accolga, alquanto mi vedrai beato.

Oh, qual mai gioja il petto egro m' inonda,
Nel dir: Tra poco il riveder m'è dato
Quella cui niuna è pari, nè seconda!

LVI.

Felice tu, mio messenger d'amore
Che me precorri ben duo interi Soli!
Pria di me la vedrai: qual dolce onore
Col tuo spronar più fervido m'involi!

A lei tu rechi in quel mio foglio il core,
E più tu fuggi, più il mio duol consoli;
Ma di mia mente rapida l'ardore
Già ti precede, e innanzi invan mi voli.

Pure i negri occhi di salute e vita
Vedrai tu primo; io ne starò digiuno,
Fin che sia la seconda ombra sparita.

Strano destin, ch'ente non v'abbia alcuno
Cui tocchi mai gioja davver compita!
Anco ad Iride porta invidia Giuno.

LVII.

Sole, di un mesto velo tenebroso
Io ti vedea coprir gli almi tuoi rai
Ieri, in quel punto orribil doloroso,
In cui dalla mia donna mi strappai.

È pareva quel tuo aspetto lagrimoso
Dirmi: Non vidi nel mio corso mai
Caso d'amor più rio, nè più sforzoso
Commiato, nè più veri e crudi lai.

Oggi, perchè mostrar serena tanto
E allegra a me la tua raggiante fronte?
Che? non è tutta or la natura in pianto?

Oh qual sollievo è che in altrui s'impronte
Del dolor nostro almen l'esterno ammiante!
Più dolce allor del lagrimare è il fonte.

LVIII (1781-1783).

L'AMERICA LIBERA.

ODI.

*Mai non si mostri al ver timido amico
Chi non vuol perder vita appo coloro
Che questo tempo chiameranno antico.*

DANTE, Parad., c. XVII.

ODE PRIMA.

Accenna le cagioni della guerra.

I.

Qual odo io suono di guerriera tromba
Dell'oceano immenso
Di là dalle non pria navigate onde?¹
Qual di fischianti strali nuvol denso?
Qual eneo tuon rimbomba?
Cagion non v'ha ch'or tanto sangue inonde
Quelle innocenti sponde,
Ove di leggi sacrosante all'ombra
Gente crescea sicura ancor che ricca,
Cui felice aura spicca
Dal mal che nostra Europa tutta ingombra.
Chi la pace ne sgombra?
Qual rio furor, qual crudo
Empio pensier turba union sì bella?
Ira di Re d'ogni bell'arte ignudo,
Ministri infidi, e cupidigia fella.

II.

O Dea verace, che le spiagge amene
Che il mar d'Ausonia bagna
Festi già sovra ogni altre un dì beate:
Tu, cui più mai non vide, e in van sen lagna,

¹ *Varianti:* Di là dalle già un dì proibit' onde?

L'Italia, che in catene
Abborrite e sofferte indi mertate
Tragge sua lunga etate:
Tu, che (colpa di noi) tanti anni e tanti
Del globo fuor, forse in miglior pianeta,
Stanza avevi più lieta;
Quindi fra il sangue e le discordie e i pianti
Di plebe oppressa, e i canti
Degli oppressori, e gli aspri
Tra' re pel regno tradimenti infami,
In Albion scendevo: or fa' ch'io inuaspri
Sì il dir, che vero e libero si chiami.

III.

Angli, a voi nulla il vostro onor più cale?
Voi che a sì lunga prova
Già intendeste che fosse libertade,
Di voglie ingiuste ed assolute a prova
Schiavi or vi fate? E quale
Tuonar tra voi potrà più in securtade,
Di più timor s'invade;
E di regio oro e d'onor vili il veggio
Pingue più ch' altri, e più assetato e carco,
E di virtù più scarco. —
Ma donde mai, donde virtude io chieggio?
Tra' grandi ebbe mai seggio? —
Voi di men nobil schiera,
Scelti orator da liberi suffragi,
Deh! fate almen che libertà non pèra:
Per voi sien chiare or le regali ambagi.

IV.

Ma e con chi parlo? Aura di corte in voi
Già ad ammorbarvi scese:
Già d'esser primi degli stolti agli occhi,
Ultimi ai vostri, alto desio vi prese,
Nè vi lasciò ma' poi.
Nè fia che a voi verace laude or tocchi,
Perchè alcun forse scocchi
Liberi detti nel consesso augusto:
Son esca i detti al comprator, che in cerca
Va di qual men si merca.

Ma ai tanti rei se non si oppone un giusto,
Sperar dunque robusto
Schietto da voi consiglio
È uno sperar da morta arbore frutto. —
Tu solo omai, di libertade figlio,
Popol nocchier, tu resti: e in te sta il tutto.

V.

Che dico? ah! lasso! e tu neppur rimani;
Che tu, dai guasti guasto,
Venduto hai te co' liberi tuoi voti;
E in crapole bagordi ebbrezze pasto,¹
Qual più allarga le mani
A satollarti, per tuo eletto il noti. —
O preda di despòti,
Gente in tuo cor serva omai tutta, or sei
Quella, che tòrre iniqua altrui vorresti
Libertà che ti svesti?
Pieni per te di dolorosi omèi
Traggon lor giorni rei
Gli American tuoi figli?...
Tuoi, quand'ebberti madre: or sei madrigna.
Che lacci e morte ed onta e rei perigli
Già il sest'anno minacci a lor maligna.

VI.

Verso là dove in mar le ardenti ruote
Nell'ultimo occidente
Febo stanco di noi rapido spinge,
Le tiranniche prore arditamente
Squarcian l'onde a lor note:
Teti di bianca spuma si dipinge;
Ed a gemer l'astringe
Della mobil foresta immane il pondo.
Non Serse là sì grave oltraggio, o Dea,
De' ponti suoi ti fea,
Quand'ei menava a strugger Grecia il mondo.
Nè il fato più secondo

¹ Varianti: E, più assetato dopo l'ebro pasto,

Ch' egli ebbe, or s'abbian questi
Del barbarico Re più rei di tanto,
Che lor non muove gloria; e a dar son presti
Per oro pace, e pel guadagno il vanto.

VII.

Va' dunque, approda, o sconsigliato stuolo
Di mercatori armati.
Vediam se il lucro in tua ragion si ascrive,
Se i mal compri Tedeschi tuoi soldati
Valor ti danno a nolo:
Vediam, vostre armi d'ogni vita prive
Contro le altrui ben vive,
Quanto, ancor che in più copia, possan oggi.
Ecco afferrato il porto: e già discende
Marte con l'armi orrende;
E scorre i campi, e i fiumi varca e i poggi;
E d'ogni ostel fa alloggi.
Ma che perciò? vegg'io
Tremar quei prodi o sbigottir? Dolenti
Li veggio ben, ma impavidi: lor Dio
È libertà: non fieno in lei vincenti?

VIII.

Ogni bifolco in pro' guerrier converso
Per la gran causa io miro;
E la rustica marra e il vomer farsi
Lucido brando, che rotante in giro
Negli oppressor fia immerso.
Già del più debil sesso io veggio armarsi
E a vicenda esortarsi
Nuove d'Euròta abitatrici ardite;
Altre ai figli, ai mariti incender l'alme;
Altre portar le salme:
Vedove, no, non veggio a brun vestite;
Che le ben spese vite
Non piangon elle. Or fia
Che virtù tanta a ignavia tal soggiaccia?
No: che dall'Euro spinta ivi s'avvia
Nube di guerra che i fellon minaccia.

ODE SECONDA.

Annovera i popoli belligeranti.

I.

Chi per le vie del Sol dalla lontana
Terra sen vien sull'ale
Di ratto oriental salubre vento?
D'Eolo ogni altro figlio al vasto sale
Donato ha pace; e piana
L'onda azzurra smaltar di vivo argento
Veggio il nocchier contento.
Vengon le Dee del mar festose tutte
In ala innanzi alle solcanti prore
Dividendo l'umore;
Ed, a gara i Tritón le ben costrutte
Poppe spingendo, asciutte
Quasi paion sull'acque
Sdrucciolar, così poco il mar ne inghiotte.
Chi vien? qual luce inaspettata nacque
A rischiarar l'Americana notte?

II.

Stansi in tenebre e lutto, afflitti e stanchi
Tra il servaggio e la morte,
Di libertà que' figli generosi,
Cui, tranne il cor, tutto togliea la sorte:
Non che pur l'oro manchi;
Mai non l'usa virtù; ma, bisognosi
D'armi e di pan, pietosi
Già si guardan l'un l'altro, e in tacito atto
Per la patria morir l'un l'altro giura.
Alle adorate mura
Ove l'inopia a fine ha quasi tratto
Le spose e i figli, han fatto
Già il duro addio funesto:
Udir piangendo addomandar del pane
Suoi pargoletti e non ne aver, fia questo
Il punto estremo di miserie umane.

III.

Or qual mai lingua dir, qual cor potrà
Pensar la immensa gioia
Che apportan lor l'alte velate antenne,
Viste lontane in mare anzi che muoia
Del tutto il dì? Nè fia
Nemica squadra che a tal volo impenne
L'ali rapide: venne
Tutto il nemico già. Certo è l'aiuto,
Certo: sol dubbio è chi l'arrechì. Al lido
Con festevole grido
Pien di vitale speme è ogni uom venuto:
Qual per letizia è muto;
Qual di lagrime irrorà
Le guance; altri i suoi figli al sen si serra,
Quasi gli abbia di nuovo acquistati ora;
Altri al provido cielo umil si atterra.

IV.

Ed è chi dice ancor: Questi chi fieno
Liberator novelli,
Che magnanimo il piede or volgon dove
Gloria senz'util fia che sol gli abbelli?
Son forse quei che in seno
Là di palustre terra, in fogge nuove,
Con inaudite prove,
A tirannide fero in un che all'onda
D'instancabile ardore argine eterno?
Quei che, Filippo a scherno
Prendendo, armati di povera fionda,
La sorte ebber seconda
A lor alte virtùti?
Quelli, sì, quelli che in un mar di sangue
Lor libertà fondaro, or qui venuti
Sono a dar vita a libertà che langue.

V.

Che parli, stolto? Esser può mai, se immersi
Entro a guadagni lordi,
Fatti immemori son di se costoro
Sì che son da gran tempo a gloria sordi?

Straniere a lor già fersi
 Povertade e virtù: già il ferro in oro,
 Ed in alga l'alloro,
 E capitano invitto in signor molle,
 Ed unione e forza hanno cangiata
 In rea ma disarmata,
 Discordia inerte, che del par lor tolle
 Pace che guerra. Oh folle
 Chi spera in lor! Mal atti
 A difender se stessi, altrui fien schermo?
 No, no: quei legni che solcar sì ratti
 Veggiam vèr noi, non è il Batavo infermo.

VI.

Chi fien, chi dunque? Dagli Ibèri liti
 Sciolto han l'ancore forse?...
 Che pensi? or quando mai terra sì ancella¹
 A libertà od a virtù soccorse?
 Questi campi romiti
 Ancor pel duol di loro Ispane anella;²
 Questa, già un dì sì bella
 Parte del mondo, or d'abitanti ignuda,
 Ne faccia fe se l'Ebro altro qui apporti
 Che rio servaggio e morti.
 Quest'è, quest'è, che in approdar qui suda
 Gente lieve e non cruda,
 Benchè non sciolta mai
 Da' regi lacci: al servir cieco accoppia
 Onor verace; e in cor, più ch'altra assai,
 Di tromba al suon l'impeto primo addoppia.

VII.

E il crederem? fia ver che un Re sottrarne
 A servitude or voglia?
 Re, che di ceppi apportator pur dianzi
 Là dove il Còrso impavido s'inscoglia
 Tanti a Stige mandarne
 Fu visto; ed ora i lor dolenti avanzi
 Vuol servi tener, anzi

¹ *Varianti*: Che pensi? Or quando mai terra sì ancella,
 Quando a virtude o a libertà soccorse?

² *Varianti*: Ancor pel duol di servitù più fella;

Che a 'virtute lasciarli ed a bell'opre?
Suo dispotico brando, ancor grondante
Di quel sangue anelante
Vendetta, or fia per noi francar si adopre?
Certo, s'egli è, ricopre
Voglie or forse non schiette
Di generoso indi non regio ammento.
Deh! non fia che da lui troppo si aspette,
Sì che ritorni il riso stolto in pianto.

VIII.

Ecco sparir già della notte il velo;
E dal Nettunio regno
Sorgere col sol le desiato sarte.
Già già chiaro si scorge il primo legno
Coll'ondeggiante al cielo
Bianco lin cui bel giglio aurato parte;
Lo spiega all'aure Marte.
Già scendon; già di vettovaglie e d'armi
Han ristorato ogni uom; già in traccia vanno
Del superbo Britanno. —
Ma tra questi, qual veggio eroe che parmi
Degno d'eterni carmi,
Degno di nascer quivi
Dove libero petto e invitta spada
Porta e di sangue ostil fa scorrer rivi? —
Muse, ergiamgli trofeo che mai non cada.

ODE TERZA.

Parla del signore de La Fayette.

I.

O degna inver non di mia muta cetra,
Ma di quella canora
Che risuonar fea le Tebane spiagge
Di laudi, onde ne avvien ch'uom mai non mora
Ai regnator dell'etra
Fatto simile: o tu, degna in più sagge
Etadi e in men selvagge
Parti fiorir, gentil straniera pianta:
Di qual piaggia del ciel scendea rugiada,

Aura di qual contrada
 Movea spirando in te virtù cotanta,
 Che niun'altra si vanta
 Nella sua età matura
 Di frutti quai tu nell'acerba desti? —
 Libero cor cui più il divieto indura;
 Giovin, schiavo, signor, Gallo fia questi?

II.

Non è, non è. Nobile ardente spirto
 D'alto Latino o Greco
 Viene a informar le ben tornite membra:
 Che aver gode virtù beltà con seco;
 E l'amoroso mirto
 Al sanguinoso allòr disdir non sembra,
 Chi Alcibiade rimembra.
 Ecco, di tromba americana al primo
 Squillo, l'audace giovinetto io veggio
 In se non trovar seggio;
 E sossopra voltar da sommo ad imo
 Tutto di corte il limo,
 Perchè gli sia concesso
 Scelti colà portar Franchi guerrieri!
 Dove ode torto a libertà sì espresso
 Farsi: e soldar vuol ei suoi campion feri.

III.

Ma il Cristian Re matura in se peranco
 Non ha quella cortese
 Voglia, cui poscia accelerò la certa
 Evidenza che in pro fian l'armi spese...
 « Che cerchi tu? Pria manco
 « L'onde verranno al mar; pria i fiumi all'erta
 « Vedrai tornar; che aperta
 « A magnanima, pura, alta pietade
 « L'alma d'un Re. Che fai? lascia le ingrate
 « Rive contaminate
 « Di Senna, ove non è chi a libertade
 « Sgombrasse mai le strade:
 « Va' solo, va': tuo braccio
 « Fia per se più gradito e saldo aiuto,
 « Che mercenaria gente vil che ghiaccio
 « S'avria nel cor d'ogni alto senso muto. »

IV.

Nè fia che invan con questi detti ispiri,
O Dea di Sparta sola,
Sdegno nel petto al tuo figliuol novello.
T'intende ei, sì: già più non fa parola:
Fuor de' sozzi raggiri
Del procelloso aulico turbin fello
Già già si scaglia. Oh bello
Desio di gloria e di verace lode!
Già dalla dolce sposa, a cui di fresca
Pania d'amor lo invescia
Somma beltà cui castità fa prode
(Coppia che raro s'ode),
Si stacca intrepid'egli;
E con gli ultimi baci il pianto sugge.
Tu di morir pria che lasciarlo scegli,
Sposa amante: ma invan; ch'ei già ti sfugge.

V.

Che piangi or tu? Vedi che Gloria il mena
Per raggianti sentiero,
In cui fra' vostri ei primo impresse ha l'orme.
In atto pria di semplice guerriero
Vedil, s'ei piglia lena;
Se nel difender libertà mai dorme;
Se morti in mille forme
Dal tagliente suo acciar non escon mille:
Vedi inarcar per alta maraviglia
L'American le ciglia,
Ch'uom, non libero nato, in cor scintille
Nutra, da cui sfaville
Di patrio amor cotanto,
Che sì tra lor non n'ha qual più sen crede.
Sposa, deh cangia il lagrimare in canto,¹
Che or mal sul ciglio tuo lagrima siede!

VI.

Vedil da sua virtù poi fatto duce,
Come all'ardir prudenza
Accoppia, e ai duci suoi d'età più gravi

¹ *Varianti:* Sposa, deh! cangia in allegrezza il pianto,

Liberamente ei presta obbedienza ;
 Come ad amarlo induce
 Non che il nemico anco qual uom più aggravi
 L'invidia, coi soavi
 Nobili suoi non pria veduti modi.
 Vedi alfin, vedi, or che l'aurato giglio
 Là con miglior consiglio
 A guerreggiar condotto ha stuol di prodi,
 S'è chi quant'ei si lodi.
 Là fra i perigli il lascia:
 A Marte caro e a Libertade, il nome
 Eterno avrà, pur che alla infame ambascia
 Non rieda ei mai di cortigiane some.

ODE QUARTA.

Commenda il General Washington.

I.

Tu, rapitor del fulmine celeste
 Già fin da' tuoi verdi anni,
 Ch'or con più ardire e non minore ingegno
 Apportatrici di più lunghi affanni
 Saette ai buoni infeste
 Tolte hai di man di terren Giove indegno
 D'aver sui forti regno;
 Tu, vivo ancor fra' semidei già posto,
 Francklin, padre, consiglio, anima, mente
 Di libertà nascente;
 Tu mi sii scorta al canto: ho in te riposto
 Speme, che di nascosto
 Dramma d'etereo foco,
 Ond'hai tu il tutto, entro il mio petto or spiri;
 Sì che, se laude in te più non ha loco,
 Nel tuo Secondo audacemente io miri.

II.

Ma dove a vol, dove mi ha ratto l'alta
 Accesa fantasia?
 Ecco a me spalancarsi, ecco le grotte
 Di Tenaro, là dove ampia dan via,
 Chi il cor d'acciar si smalta,

A profundarsi entro la eterna notte.
Febo, d'abisso rotte
Per me le leggi, oltre mi spinge: io scendo;
E il can trifance e la negr'onda e il fero
Spaventoso nocchiero
Dietro mi lascio io già; già lieto intendo
Dove non più d'orrendo
Pianto saettan strali;
Già sono io là del dolce Lete in riva,
Dove in mille color fiori immortali
F'an argin lento all'acqua fuggitiva.

III.

Ecco, là dove ei torce il molle giro,
Seder sul destro lato
A consiglio fra lor poche ma grandi
Alme, già figlie di benigno fato,
Che or dal mondo spariro.
Tu che sangue Affrican cotanto spandi,
Scipio; e tu che ne mandi
Tant'alme schiave a Stige, ove combatti
Per libertade infra mortali strette;
E tu che hai l'onde infette
Di sangue in Salamina; e tu che abbatti
Il Cimbri; e tu che a patti
Di servitù negasti
Vita in Utica a te; con altri forti
Di gloria ascritti ai sempiterni fasti;
Chi fia che a voi doglia sì immensa porti?¹

IV.

Una donna, già altera, or lagrimosa
Veggio e supplice starsi
Dinanzi a voi, le dure sue vicende
Narrando; e ognun di voi nel volto farsi
Più che infiammata cosa...
« Sì, Dea, sì; tutto ad invasarne or scende
« Quel che a bell'opre incende
« Sacro furore onde a noi larga fosti.
« Se, del tuo nume pieni, alla adorata

¹ *Varianti:* Chi fia che a voi la immensa doglia apporti?

« Patria nostra oppressata ¹
« Acquistar libertà contro gl'ingiusti
« Assalitor vetusti
« Nostra virtù poteo; .
« Ciò che a noi desti allor, ti rendiam ora :
« Ogni tuo don che noi più di noi feo,
« Riprendi, aduna e il tuo campion ne onora. »

V.

Sì disser quelli: e Libertà togliea
Dell'uno il fero brando;
Dell'altro l'ampio impenetrabil scudo:
Qual di sublime gioia lagrimando
Suo ardire a lei rendea:
Qual del sagace antiveder fea nudo;
Qual del non troppo crudo
Contro a' tiranni mai sdegno feroce;
Qual del pronto eseguir; qual del gran senno
Che usare i duci denno;
Qual della marzial tonante voce,
Che all'assalir veloce
Anco sforza il codardo.
Così, poich'ella i pregi tanti ottenne,
Tutti velò del pregio di quel tardo
Ma invito che Anniballe a bada tenne.

VI.

Oh come ratte l'ali al vol dispiega
Di sua nobile preda
Lieta la Diva, oltre ogni dir splendente!
Giunta è già donde mai non fia che rieda,
Là dove in forte lega
Stanno valor, costanza, ed innocente
Costume, e voglia ardente
Di morir mille volte anzi che sola
Una servire. Al capitan che in pregio
Ivi sovr' ogni egregio
Stassi, mentr' egli ad ogni onor s'involà
Sotto modesta stola,

¹ Varianti: « Patria nostra inceppata.

Il multiplice dono
Reca ella: e in lui più capitan sovrani .
Ecco ristretti con bell'ordin sono. —
Deh quanto i vostri sforzi, Angli, or fien vani!

VII.

Insolentir, perchè più numer sete,
Già vi vegg' io da prima:
Che pro? se chiuso entro al suo vallo il duce,
De' suoi ch'egli a ragion uomini estima
Serba le vite, e miete
Senza sangue lo allòr che più riluce,
Finchè sorga la luce
Che scorrer veggia il vostro ov'ei v'investa. —
Così ben anni, ancor che presto a morte,
Stassi nel campo il forte
Per la patria far salva; a cui non resta,
Se a perir mai vien questa,
Altra gente nè altr'arme.
Oh bene speso indugio! Ecco consunto
Il compro ardir Britanno esser già parme;
Ecco, ecco al fin di libertade il punto.

VIII.

Esci, Washington, esci: ecco l'istante
Ove scontar le offese
Ai traditor di libertà farai.
Tra le guerriere memorande imprese
Nulla starà davante
A questa tua. Già incontro all'oste vai
Recando ultimi guai. —
Oh dell'uman tuo cor vittoria degna!
Poca è la strage: e intero intero hai stretto
Il men crudo che inetto
Nemico stuol, sì che depor la insegna
E il brando a lui convegni
E l'onor, se mai n'ebbe,
E la baldanza, che pur tanta ell'era. —
Or sia che vuol (ma pace esser dovrebbe),
Mai non vedrai, gran duce, ultima sera.

ODE QUINTA.

Pace del 1783.

I.

Dolce concento di celesti voci
Sparto aleggia sull'aura :
Dentro ogni cor piove felice oblio,
Che i passati martir quasi ristaura :
Taccion le grida atroci
Di guerra; e sangue più non scorre il rio :
L' uomo all' altr' uom più pio,
Per alcun tempo almen, tornato parmi;
Secure ondeggian l' ampie mèssi al vento;
E, ripreso ardimento,
Più non udendo il romorio dell'armi,
Torna il pastore ai carni.
Ma di sudor grondanti
Per le lor fresche imprese, i Re pur veggio
Rasciugarsi le fronti alto-raggianti,
Lena pigliando sul beato seggio.

II.

Quel dal Leopardò, che aggravar volea
Agli Angli suoi più il giogo
E Albion conquistar nel nuovo mondo,
Il Britanno poter condotto al rogo
Ha con tal voglia rea :
Quel dal Giglio parer vorria giocondo :
Così il Batavo biondo,
Cui da non guerra pur ridonda pace;
E in longanime orgoglio invan racchiuso,
Lo assediator deluso
Della gran Calpe più di lui tenace :
Ma questa lega giace
Vittoriosa in pianto.
Ben dell'arni sue prime andarne altera
Può l'America a dritto, essa che il vanto
Ritratto n'ha di libertade intera.

III.

Ecco squarciarsi la caligin densa
Che tarde etadi involve,
E un vorace mostrarmi ardito fuoco
Che schianta arde consuma e strugge in polve
Una empia turba intensa
A far del servir nostro infame giuoco.
Ben forza è, ben, dar loco
A impetüoso turbine sonante,
Che da occidente con tal forza spira,
Che in suoi vortici aggira
Le più audaci superbe eccelse piante,
E se le caccia innante
Là fin dove il mal seme
Nell'Asia come in suo terreno alligna.
Sparito è il nembo che c'ingombra e preme:
Fede e virtù fra noi già si ralligna.

IV.

Ma, oimè! qual sorge sull'immenso piano
Dell'oceàn che parte
Dall'America noi, fero possente
Sovra negre ali immense all' aura sparte
Torvo Genio profano?
D'Europa ei muove; e baldanzosamente
La tempesta fremente
Che a noi salvezza e libertade apporta,
Arresta ei sol col ventilar dell'ale;
La cui possa fatale
Dall'onde al ciel da un polo all'altro insorta,
Fa d'adamante porta
Ad ogni aura felice
Che a noi mandasse occidental piaggia.
Malnata forma, oh chi sei tu, cui lice
Far che ogni nostra speme a terra caggia?

V.

Tenebre i passi tuoi, l'alito è morte;
Occhi di bragia mille;
Bocche più assai, di fere zanne armate,
Da cui di sangue ognora grondan stille;

Tutto orecchie, ma pôrte
Soltanto alle parole scellerate
Da invidia fabbricate;
Adunchi, innumerabili, sanguigni,
Rapaci artigli, all'accarnar sì adatti,
A disbranar sì ratti:
Oh chi se' tu, che a rio tremor costringi
Anco i cor più ferrigni?
E soli eletti pochi,
Cui di sangue disseti e d'oro pasci,
Tremanti a tua feral mensa convochi,
E satollar del pianto altrui li lasci?

VI.

Tu se' colui, ben ti ravviso, e indarno
Cogli occhi torti cenno
Minacciando mi fai che il nome io taccia:
Tu sei quel mostro rio, cui vita dienno
Pingue ignoranza e scarno
Timor, che il fuoco il più sublime agghiaccia
Con sua squallida faccia.
Dispotismo t'appelli; e sei custode
Tu solo omai di nostre infauste rive,
Dove in morte si vive;
Dove sol chi per te combatte, è prode:
Dove alla infamia è lode,
E i falsi onor sembianza
Veston di sacra alta virtude antica;
Dove sol presta la viltà baldanza;
Dov'è sol reo quell'uom che il vero dica.

VII.

Che canto io pace omai? Fia pace questa,
Mentre in armi rimane,
Nè sa perchè, l'una metà del gregge;
Tremante l'altra e dubbia anco del pane,
Stupida, immobil resta?
Fia libertà quella che or là protegge
Chi assoluto qui regge?
Fu guerra questa, ove il cercarsi ognora
L'osti fra lor nè il ritrovarsi mai,
Fu il più atroce de' guai?
Ben féro: esser cagion perchè l'uom mora

Può un'erba vil, che odora
Infusa in bollent' onda;
Bevuta, i corpi al par che l'alme snerva?
Pur dall'ultima d'India infame sponda
Va l'America a far povera e serva.

VIII

Maratona, Termopile, l'infausto
Giorno di Canne stesso,
Guerre eran quelle: e ria cagione il vile
Lucro servil non era; ove indefesso,
D'avarizia inesausto,
Tutti scorrendo i mar da Battro a Tile,
Veglia il moderno ovile.
Pace era quella, che d'Atene in grembo
Con libertade ogni bell'arte univa;
Dove a un tempo si udiva
Di varie e dotte opinioni un nembo. —
Ma in questa età, che è lembo
D'ogni bell'opra estremo,
Qual fia tèma di canto? a chi sicura
Volgo mia voce, mentr'io piango e tremo? —
« Ahi, null'altro che forza, al mondo dura! »

LIX (1781).

Oh! chi se' tu, che maestoso tanto
Marmoreo siedi; ed hai scolpito in volto
Triplice onor, ch'uom nullo ha in se raccolto;
Legislator, guerrier, ministro santo?

Tu del popol d'Iddio, che in lungo pianto
Servo è sul Nilo, i ferrei lacci hai sciolto;
Il tiranno d'Egitto in mar sepolto;
Gl'idoli in un con gl'idolatri infranto.

Quant'eri in terra, in questo sasso or spiri;
Che il divin Michelangelo non tacque
Niuno in te de' tuoi caldi alti desiri.

Michelangel, che a te minor non nacque;
E che, intricato in tuoi raminghi giri
Avria fatt'egli scaturir pur l'acque.

LX (1781).

Immensa mole, che nel ciel torreggi,
E tutto ingombri il vaticano suolo,
Curva e lieve, che par t'innalzi a volo;
E più dall'occhio sfuggi, e più grandeggi:

Già non fia che di te l'uom favoleggi,
Nel dir che intera dall'etereo polo
Giù ti portasse un bello alato stuolo
Sovra il gran tempio, in cui per te ti reggi.

Ma se pur fosti, opra immortal, concetta
In uom mortal, donde ei l'idea mai tolse
D'una magion di Dio così perfetta?

Fervido ingegno dal suo fral si sciolse,
E in ciel d'ogni bell'opra ebbe l'eletta;
Quaggiù tornato, unica palma ei colse.

LXI.

Non più scomposta il crine, il guardo orrendo,
In fuoco d'ira fiammeggiante il volto;
Nè parlar rotto, e da mollezza sciolto;
Nè furor più, nè minacciar tremendo;

Non più sforzarvi a inorridir piangendo;
Non più il coturno e il manto in sangue avvolto:
Nè il grondante pugnale in me rivolto:
Tutt'altra omai di appresentarmi intendo.

Io canterò d'amor soavemente;
Molle udirete il flauticello mio
L'aure agitare armoniosamente

Per lusingar l'eterno vostro oblio.
Poi, per scolparmi, alla straniera gente
Dirò: l'Itala son Melpomen' io.

LXII (1783).

O gran padre Alighier, se dal ciel miri
Me tuo discepol non indegno starmi,
Dal cor traendo profondi sospiri,
Prostrato innanzi a' tuoi funerei marmi;

Piacciati, deh! propizio ai be' desiri,
D'un raggio di tua luce illuminarmi.
Uom, che a primiera eterna gloria aspiri,
Contro invidia e viltà de' stringer l'armi?

Figlio, i' le strinsi, e assai men duol; ch'io diedi
Nome in tal guisa a gente tanto bassa,
Da non pur calpestarsi co' miei piedi.

Se in me fidi, il tuo sguardo a che si abbassa?
Va, tuona, vinci: e, se fra' piè ti vedi
Costor, senza mirar, sovr'essi passa.

LXIII (1783).

Dante, signor d'ogni uom che carmi scriva;
E più di me quant' ho mestier più forza
Sopra gl'itali cori; la cui scorza,
Debil quantunque, or fiamma niuna avviva:

Dante, non là di Flegetonte in riva,
Dove pioggia di fuoco in sangue ammorza,
Nè dove altro martire a pianger sforza,
Null'alma al par di me di pace è priva.

Strappato io son dal fianco di colei,
Ch'á ogni nobile impresa impulso e porma,
Mi ajutava a innalzare i pensier miei:

L'angiol del ciel, che sotto umana forma
Meco venia, m'è tolto: invan vorrei
Dietro a tue dotte piante or muover orma.

LXIV (1783).

Chi mi allontana dal leggiadro viso?
Da bellezza a modestia riunita,
Che col semplice suo blando sorriso,
Amare a un tempo, e riverire, invita?

Chi in sì barbaro modo hammi diviso
Dalla dolce fontana di mia vita?
Da' bei negri occhi, che il mio cor conquiso
Hanno, e la mente d'ogni error guarita?

Livor, viltade, ipocrisia, l'ammanto
Osan vestir di coscienza pia;
E dal lor congiurar nasce il mio pianto.

Ma il dì verrà, turba malnata e ria,
Ch'io pur tornato alla mia donna accanto,
Farò sentirti se poeta io sia.

LXV (1783).

Ecco, sorger dall'acque io veggo altera
La canuta del mar saggia reina;
Che un'ombra in se di libertà latina
Ritiene, e quindi estima averla intera.

Se d'Adria all'onde ella pur anco impera,
Non suo poter, ch'ogni dì più declina,
Ma il non poter di chi con lei confina,
Esserne parmi, ed è, la cagion vera.

Pur, quai virtù sì lungamente salda
Contro all'urtare e al riurtar degli anni
La fer, quasi alta rocca in dura falda?

Di fuor, più ch'arme, i ben oprati inganni;
Terrore al dentro, e antivedenza calda,
Spiegar le fan più là che Sparta i vanni.

.

LXVI (1783).

O di gentil costume unico esempio,
D'ogni alto mio pensier cagione e donna,
Del lasso viver mio sola colonna;
Di celestial virtude in terra tempio:

Mentr' io di pianto l'aere riempio,
Com'uomo il cui martir mai non assonna,
Forse un duol non minor di te s'indonna,
E del tuo molle cor fa crudo scempio.

Che fai tu sola i lunghi giorni interi,
Al trapassare or sì molesti e lenti,
Più che saetta a noi già un dì leggieri?

D'udirte parmi in sospirosi accenti
Chiamarmi a nome; e veggio intanto i neri
Occhi appannarsi in lagrime cocenti.

LXVII (1783).

O cameretta, che già in te chiudesti
Quel grande, alla cui fama angusto è il mondo;
Quel sì gentil d'amor mastro profondo,
Per cui Laura ebbe in terra onor celesti:

O di pensier soavemente mesti
Solitario ricovero giocondo;
Di quai lagrime amare il petto inondo,
Nel veder ch'oggi inonorata resti!

Prezioso diaspro, agata, ed oro
Foran debito fregio, e appena degno
Di rivestir sì nobile tesoro.

Ma no: tomba fregiar d'uom ch'ebbe regno
Vuolsi, e por gemme ove disdice alloro:
Qui basta il nome di quel divo ingegno.

LXVIII (1783).

È questo il nido, onde i sospir tuoi casti,
Cigno di Sorga, all'aure ivi spargendo?
Qui di tua donna privo, in lutto orrendo,
Del tuo viver l'avanzo a lei sacrasti?

In quelle angosce, che sì ben cantasti,
Io pure immerso (ahi misero!) vivendo,
Se di mio supplicar te non offendo,
Vena ti chieggio che a narrarle basti.

Quella, che sola in vita mi ritiene,
È tal, che ai pregi suoi stil non si agguaglia;
Onde, a laudarla, lagrimar conviene:

Ma di quel pianto, che a far pianger vaglia;
Di quel, con che scrivendo le tue pene,
Muovi d'affetti tanti in noi battaglia.

LXIX (1783).

« Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori, »
Le cortesie, l'imprese, ove son ite?
Ecco un avello, intorno a cui smarrite
Stanno, aspettando in van che altr'uom le onori.

Sovr'esso io veggio in varj eletti cori
E le Grazie e le Muse sbigottite;
E par che a prova l'una l'altra invite
A spander nembro di purpurei fiori.

Oh gloriosa in vero ombra felice,
Che giaci infra sì nobile corteggio
Nella beata tua terra nutrice!

Qual già fosse il tuo nome, omai nol chieggio:
Fama con tromba d'oro a tutti il dice:
L'Italo Omero entro quest'urna ha seggio.

LXX (1783).

Non giunto a mezzo di mia vita ancora,
Pur sazio e stanco del goder fallace
Son di quest'empio, traditor, mendace
Mondo, che i vizj apertamente onora.

Ma, se noja e dolor così mi accora,
Perchè non cerco la immutabil pace
Là dove in boschi solitaria giace,
E di vergini rose il crin s'infiora?

Ritrarmi in porto, ove in tempesta ria
Vittima (oimè) di stolte ingiuste voglie,
Vive fra pianti e guai la donna mia?

Non fia, no, mai: qual più martiro accoglie,
Più grata a me stanza piacevol fia:
Sol m'è pace il divider le sue doglie.

LXXI. (1783).

Deh! quando fia quel di bramato tanto,
Che al lungo errare, all'incertezza, al fero
Timor perenne, allo sperar leggiero
Dia fine, e al nostro omai bilustre pianto?

Quando l'un l'altro in dolce pace accanto,
Tranquillamente assisi il giorno intero
Al mormorio d'un rivo lusinghiero,
L'amor nostro appellar potrem noi santo?

E, posta in bando ogni noiosa cura,
Frutti non compri, in praticel giocondo,
Far nostro cibo, e ber dell'onda pura?

E, riassunto il cor semplice e mondo,
Seguir virtude; e l'anima sicura
Non volger mai ver l'ammorbato mondo?

LXXII (1783).

Ad ogni colle che passando io miro,
Cui pingue ulivo, o allegra vite adorni,
Dico tra me: Beati almi soggiorni,
S'ella qui fosse! e in così dir, sospiro.

Se in ubertoso pian poscia mi aggiro
Fra limpid' acque, ombrosi cerri, ed orni,
Forza è che invano a dir lo stesso io torni:
Ma, del non esser seco, al fin mi adiro.

Poggi, valli, onde chiare, erbose piagge,
Che ardir fia il vostro di abbellirvi, or quando
La mia donna nel pianto il viver tragge?

Pace e letiz' a son dal mondo in bando;
Contrade siete inospite selvagge,
Finch' io da lei sto lungi lagrimando.

LXXIII (1783).

Ma, se un dì mai, quella in cui vivo amando,
Di sue pupille a un tempo ardenti e sagge
Avvien che il cor mio solitario irragge;
Oh giorno a me vitale e memorando!

Come il sublime rapido comando,
Del creator dal nulla il tutto estragge,
E di tenebre rie luce ritragge,
L'orbo ingrato universo illuminando:

Così tu, donna, ove il tuo Sol raggiorni,
Ecco, è muto all'istante ogni martiro,
Ecco natura e il mondo riadorni.

Rida ogni prato allor; puro zaffiro
Sia il cielo; e in doppia aurata luce aggiorni:
L'angoscia e il pianto al tuo apparir spariro.

LXXIV.

Malinconia, perchè un tuo solo seggio
Questo mio core misero ti fai?
Supplichevol, tremante ancor tel chieggiò;
Deh! quando tregua al mio pianger darai?

L'atra pompa del tuo feral corteggio,
Ben tutta in me tu dispiegasti omai:
Infra larve di morte, or di', mi deggio
Viver morendo ognor, nè morir mai?

Malinconia, che vuoi? ch'io ponga fine
A questa lunga insopportabil noja,
Pria che il dolor giunga a imbiancarmi il crine?

Dunque ogni speme di futura gioja,
Che Amor mi mostra in due luci divine,
Caccia; e fa, ch'una intera volta io muoja.

LXXV.

Alta è la fiamma che il mio cuor consuma;
Ma chiarezza di sangue non è sola
Cagion, per cui con sì robusta piuma
Donna su l'altre come aquila vola.

Di propria luce in suo chiaror si alluma
Questa mia stella, e non d'altrui l'invola:
E par quanto più splende e men presuma,
Tale a beltà fa di modestia stola.

Semplice e piana, d'onestà s'infiora;
Suo dolce dir, senz'arte è lusinghiero;
Fra il labro e il cor piena concordia ognora:

E quel suo, di lei sola, umile-altero
Atto, che alletta, affrena ed innamora....
E ne son io diviso?... Ed io non però?

LXXVI.

Là dove solo un monticel si estolle
Su immenso pian, tra l'Océano e il Reno ;
Dove non Galli son, nè Belgi appieno,
Nata è quella che a me me stesso tolle.

Insuperbir ben puoi, beato colle,
Che le prime vitali aure, nel seno
Spirasti a lei, che non verrà mai meno,
Se i miei carmi non son presumer folle.

Deh ! quanti in ciel ben accoppiati punti
D'amiche stelle al suo natal fu forza,
Per tanti pregi in una essere aggiunti !

E a sì bell'alma dar sì bella scorza,
Qual di puri elementi insieme assunti
Felice temprà, che l'invidia ammorza !

LXXVII.

Che mai sarà ? quel solo mio conforto
Di tue angeliche note in breve foglio,
Ch'io sempre aspetto, e ognor ricever soglio
Oggi non giunge ! e il dì secondò è sorto.

A che più tardo omai ? che più sopporto
L'orrida vita in sì mortal cordoglio ?...
Tre soli giorni ancor sospendere voglio ;
E poi saprai che il tuo tacer mi ha morto.

Che mai sarà ? forse al dolor vorace
Che stempra il viver nostro a lento foco,
Egro il tuo fianco in letto rio soggiace ?

Oh, quanti dubbi ! oh quai terrori han loco
Nel cor, donde già in bando era ogni pace !
Se son veri, or mi avanza a temer poco.

LXXVIII.

Un muover d'occhi tenero e protervo,
Un ragionar soavemente al core,
E in nobil atto d'ogni grazia il fiore,
Fatto or m'han quasi ad altra donna servo?

Eppure illeso entro il mio sen conservo
Non per assenza scemo il prisco amore:
Ma questa io sfuggo; e m'è il fuggir dolore,
Qual di saetta ad impiagato cervo.

Cor mio, che fu? ragion ne voglio intera.
Donna havvi al mondo oltre la donna mia?
O son io amante di volgare schiera?

Nol son; nè stimo in terra altra ven sia.
Debolezza ciò dunque in me non era;
Ma forza era in costei di leggiadria.

LXXIX (1783).

Fido, destriero mansüeto e ardente,
Che dell'alato piè giovato hai spesso
Al tuo signor, sì ch'ei seguia dappresso
Il cervo rapidissimo fuggente;

Tu riedi a me, da non gran tempo assente;
Ma pur, più non ritrovi in me lo stesso;
Ch'io son da mille e mille cure oppresso,
Egro di core, d'animo, e di mente.

M'è il rivederti doglia, e in un, diletto:
Di là tu vieni, ov'è il mio sol pensiero....
Sovvienti ancor, quand'ella il collo, e il petto

T'iva palpando; indi con dolce impero
Tuo fren reggeva? e tu, pien d'intelletto,
Del caro peso te ne andavi altero.

LXXX.

Era l'ora del giorno, in cui l'estive
Aure infocate dal Leon celeste
Han lor saette, al passegger moleste,
Per l'imminente notte assai men vive;

Quand' io, com'uom che tutto in altri vive,
Pieno il pensier d'immagini funeste,
Venìa soletto cavalcando, e meste
Le luci alzava non di pianto prive.

Ver l'austro io muovo; a destra ultimi raggi
Mi manda il Sole a dipartirsi tardo;
Cinzia da manca invia già i suoi messaggi:

Ecco in mezzo del ciel, ratto, gagliardo
Un lume... Oh vista, che lo cor m'irraggi!
Tu se' colei ch'io veggio, ovunque io sguardo.

LXXXI.

Te chiamo a nome il dì ben mille volte;
Ed in tua vece, morte a me risponde:
Morte, che me di là dalle triste onde
Di Stige appella, in guise orride e molte.

Cerco talor sotto le arcate volte
D'antico tempio, ove d'avelli abbonde,
Se alcun par d'alti amanti un sasso asconde,
E tosto ivi entro le luci ho sepolte:

Sforzato poi da immenso duolo, io grido:
Felici, o voi, cui breve spazio serra,
Cui più non toglie pace il mondo infido! —

È vita questa, che in continua guerra
Meniam disgiunti, d'uno in altro lido?
Meglio indivisi fia giacer sotterra.

LXXXII.

Oh quai duo snelli corridori alati
Venire io veggio impazienti e feri
Al carcer, donde, più che stral leggieri,
Voleran poi da gara saettati!

Eccoli al teso canape schierati
Con altri assai; ma in lor possanza alteri,
Nè badan pure a que' minor corsieri,
Sol l'un l'altro emulando in vista irati.

Odo già già squillar l'acuta tromba,
Che al sospirato aringo apre lor via;
Già de' sonanti piedi il ciel rimbomba:

Ma, oimè! scoscesa, malagevol, ria
Strada, a mezzo lo stadio, al primo è tomba:
L'altro pur cade e muor, ma palma ha pria.

LXXXIII.

Qual vive, qual dei due corsieri ha palma?
Qual nell'agone ha gloriosa morte?
Fama, e sue cento lingue al ver sì corte,
M'han fra speme e timor partita l'alma.

Ma un doloroso batter palma a palma,
Donne e donzelle lagrimanti e smorte,
Tutto mi annunzia, (oimè!) che Orizia forte
A mezzo il corso giace inutil salma.

Orizia bella, leggiadretta, amore
Dei più superbi infra il guerriero armento:
D'ogni olimpica prova Orizia onore!

Breve capo, ardit'occhio, e pié di vento;
Indole umana, e generoso ardore....
Siena, a ragion ne fai grave lamento.

LXXXIV (1783).

Tutto vestito in negre nubi il Cielo
Vede, per quanto io rimirassi intorno;
E innanzi sera m'involava il giorno
Quel dispiacevol tenebroso velo.

Fera una pioggia raggruppata in gelo,
E un rauco tuon, qual di tartareo corno,
M'eran da tergo sprone; onde ritorno
Io fea più ratto che scagliato telo.

Ma già si annotta; e al buon destrier mio snello
Io tutta affido del cammin la cura,
Gli occhi alzando a spettacolo novello:

Ecco una stella, in suo splendor sicura,
Che addietro spinge ogni atro nuvol fello;
E di tempesta al turbin rio mi fura.

LXXXV (1783).

Nobil città, che delle Liguri onde
Siedi a specchio, in sembianze altera tanto;
E, torreggiando al ciel da curve sponde,
Fai scorno a' monti onde hai da tergo ammanto;

A tue moli superbe, a cui seconde
Null'altre Italia d'innalzare ha il vanto,
Dei cittadini tuoi che non risponde
L'aspetto, il cor, l'anima, o l'ingegno alquanto?

L'oro sudato, che adunasti e aduni,
Puoi seppellir con minor costo in grotte,
Ove ascondan se stessi, e i lor digiuni.

Tue ricchezze non spese, eppur corrotte,
Fan d'ignoranza un denso velo agli uni;
Superstizion tien gli altri; a tutti è notte,

LXXXVI (1783).

Italia, o tu, che nulla in te comprendi
Di grande omai, che l'aurea tua favella,
E la donna che a me fra tutte è bella,
Ch'or rattener contro sua voglia imprendi:

Verrà quel dì, ch'io 'l duro fallo ammiendi
D'esser libero figlio a madre ancella,
Col non ripor mai piede entro tua fella
Terra, ove il varco a virtù sol contendi?

Rapido vento oriental m'invola
Già dalla vista di tua infausta riva;
Ma il cor, l'anima, il pensiero indietro vola.

Fatal contrasto, in cui forza è ch'io viva!
O l'amata mia donna lasciar sola;
O rivederla ove di pace è priva.

LXXXVII.

Vittima (oimè!) di violenti e stolte
Leggi, per cui col buono il rio s'innesta,
Mena i suoi giorni in orrida tempesta
Coei, che ha in sè tutte virtùdi accolte.

Io già l'udìa ben mille e mille volte
Piangendo dire, in suo dolor modesta:
S'altri è pur lieto di mia vita mesta,
L'aspre catene mie non sien mai sciolte. —

Qual moglie mai, qual madre era a te pari
Se tu, avvinta a gentil degno compagno,
Figli a lui davi numerosi e cari?

Ma il mondo tristo, e l'inuman guadagno,
Che fa increscer le figlie ai padri avari,
Son la cagion del nostro inutil lagno.

LXXXVIII (1783).

Chi vuol laudare la mia donna, tace;
Tanta lo prende nuova maraviglia,
Che impresa ei troppo stimerebbe audace,
Parlar di cosa, cui nulla somiglia.

L'invidia pur, che in suo livor si sface,
Spesso a biasmarla arditamente piglia;
Ma poi vedendo che biasmata piace,
Anch'essa di tacer si riconsiglia.

Per tutto ov'ella in sua beltade passa,
Un non so qual dolce tremor nel core,
E un profondo silenzio addietro lassa.

Ciascun vuol farle, e non sa come, onore:
Con sua modestia ella ogni orgoglio abbassa;
E tutti abbaglia l'alto suo splendore.

LXXXIX.

Io d'altro tema in ver vorrìa far versi,
Che non di pianto e d'amorosi lai:
Ciò tanto più, che in aureo stil dolersi
Tolto ha il cantor di Laura a tutti omai.

Ma s'io strascino i giorni miei perversi
Nel pianto sempre, e in amorosi guai,
Certa di me pur vuol pietade aversi,
Poichè in tutt'altro metro un dì cantai.

Passò stagion, che a lagrimare invito
Io fea su i casi d'infelici eroi,
Libero volo alzar tentando ardito.

Sepolto ho il cor ne' gravi affanni suoi;
Forza ria dal mio bene hammi partito....
Oimè! chi sa, se il riavrò mai poi?

XC (1783).

Deh! dove indarno il vagabondo piede
In giro porto, ad alleggiar mia pena?
Già, per andar cangiando ogni dì sede,
Non verso io il pianto da men larga vena.

Senna, e Tamigi, ove ogni stolto ha fede
Che alberghi sol beatitudin piena,
Visti e rivisti ho già; nè in me più riede
La vaghezza che l'uom d'attorno mena.

Ma, se anco pur del patrio nido or dianzi
Uscito io fossi; o a più remote sponde
Volo drizzassi non tentato innanzi;

Non per monti varcar, nè solcar d'onde,
Vedrei mai chi pareggi, non che avanzi,
Quella ch'io sempre chiamo, e non risponde.

XCI (1783).

So che in numero spessi, e in stil non rari,
Piovon tuttor dalle italiane penne
Lunghi e freddi sospir d'amor volgari,
Per cui, da Laura in poi, niun fama ottenne.

E, fra il nembo densissimo perenne,
So che i miei non saran certo più chiari:
Ma so, che nè in pensiero a me pur venne
Di far, ch'altri per lor mio nome impari.

Sol, se queste mie rime un dì verranno
D'alma che sia d'amor verace schiava
Ad ingannare, o interpretar l'affanno;

Che la mia donna ogni alto onor mertava,
Spero, i pochi amatori allor diranno;
Ch'io, se non altro, ardentemente amava.

XCII (1783).

Rapido fiume, che d'alpestre vena
Con maestà terribile discende,
Da tergo io lascio; e il mio pensiero intende
Là dove l'aura è ancor sacra e serena.

Oh di qual dolce fremito ripiena
L'anima in me di fiamma alta s'incende!
Nulla omai, fra brev'ora, a me contende,
Che al gran fonte di Sorga io prenda lena.

Deh quante volte, per quest'orme istesse,
Il divin vate alla sua chiusa valle
Pien d'amorose cure il piè diresse!

Vieni (ei mi grida) il buon sentier non falle
A chi davver tutte speranze ha messe
Di gloria e amor pel disastroso calle.

XCIII (1783).

Ecco ecco il sasso, che i gran carmi al cielo
Innalzan più, che la sua altera fronte.
Quindi il bel fiumicel d'amore ha fonte,
Sacro, a par del Castalio, al Dio di Delo.

Nobile invidia, e ch'io perciò non celo,
Qui mi punge in pensar, che al mondo conte
Fea queste spiagge, e le bell'acque, e il monte,
D'un amante cantor l'ardente zelo.

S'io non men d'esso, e in non men chiaro foco
Ardo, e cantando, in pianto mi consumo,
Fama alla donna mia niegherà loco?

Deh! se in tuo caldo verseggiar mi allumo,
Gran cigno, e se al mio dire ognor t'invoco,
Non di me, il vedi, ma in te sol presumo.

XCIV.

« Chiare, fresche, dolci acque », amene tanto,
Ch'or veggio in copia scorrer tumidette,
Qui verso il piano infra le molli erbette,
Recando all'alma un disusato incanto;

Or brune brune, s'io m'inoltro alquanto,
Movete all'ombra d'alte piante elette;
Or, s'io più salgo, infra gran massi astrette,
Mormoreggiando m'invitate al pianto:

Deh, se l'allor per forte amar si miete,
Piacciavi ch'oggi in parte almen si appaghe
Di voi mia lunga, ardente, e nobil sete!

Se voci v'ha dell'avvenir presaghe,
Gran pezza, acque di Sorga, non vedrete
Uom, cui di me più addentro amore impraghe.

XCV.

Non pria col labro desioso avea
Attinto un sorso della limpid'onda,
Che una gran luce dalla opposta sponda,
Maravigliosa agli occhi miei, sorgea.

Donna era tal, ch'ogni fulgór vincea;
E mi diceva, placida e gioconda:
Nessuna mai per carmi a me seconda
Fu, da che il mio cantor mi ha fatto Dea:

Ma pur, tanta mi appar colei che accenni
Nelle tue calde sospirose rime,
Chio stessa vo' sue laudi omai perenni.

Pari al soggetto avrai dolce-sublime
Lo stil, che in don dal vate mio ti ottenni,
Con cui negli altri ei la sua fiamma imprime.

XCVI (1783).

Mentr'io più mi allontanano ognor da quella,
Ch'ora i suoi dì strascina al Tebro in riva,
Sol mio diletto è il far sempre più viva
Mia doglia, e il viver tutto immerso in ella.

Spesso, mia lingua in flebil suon l'appella;
E l'alma voce, che già il cor mi apriva,
Par mi risponda, così addentro arriva
La rimembranza pur di sua favella.

Pietade e pianto nel mortal mio esiglio
Sono i miei soli duo fidi compagni;
L'una il cor mi governa, e l'altro il ciglio.

Nè v'ha infelice che con me si lagni,
Ch'io di soccorso, lagrime, o consiglio,
Pietosamente lui non accompagni.

XCVII (1783).

Tanta è la forza di ben posto amore,
Ch'anco in contrarie barbare vicende
Non però mai l'uom dispregevol rende,
Anzi, gli allarga, e vie più innalza, il core.

Or, ch'io son fatto albergo di dolore,
Veggio fin dove il gran poter si estende
Di lui, che a cor gentil tanto si apprende,
Ch'ove regna egli, virtù mai non muore.

Tu, donna mia, mi narri in quelle note,
Con cui di lontananza il duol mi tempri,
Che ogni dì la pietade in te più puote:

E a me pur vien, che il pianto altrui mi stempri
Il cuore, in guise a me pria d'ora ignote:
Sol ben, che i mali nostri omai contempri.

XCVIII (1783).

Là dove muta solitaria dura
Piacque al gran Bruno instituir la vita,
A passo lento, per irta salita,
Mesto vo; la mestizia è in me natura.

Ma vi si aggiunge un' amorosa cura,
Che mi tien l' alma in pianto seppellita,
Sì che non trovo io mai spiaggia romita
Quanto il vorrebbe la mia mente oscura.

Pur questi orridi massi, e queste nere
Selve, e i lor cupi abissi, e le sonanti
Acque or mi fan con più sapor dolore.

Non d' intender tai gioje ogni uom si vanti:
Le mie angosce sol creder potran vere
Gli ardenti vati, e g' infelici amanti.

XCIX.

Se all' eterno fattor creder potessi
Cosa esser grata un vile ozio devoto,
O se finger di crederlo sapessi,
Giurerei forse oggi di Bruno il voto.

Dell' ampio mondo traditore il vuoto,
I casi varj e sempre pur gli stessi,
E l' aspra noja, e il rio languor mi è noto;
Nè più vedrei, se in lui mill' anni io stessi.

Parte di me miglior, mia donna, m' odi:
O insieme in solitudine rimota
Vivremo un giorno in dolci e lieti nodi;

O ch' io, vivo sepolto in terra ignota,
Sempre piangendo, cantando tue lodi,
Sospirerò che morte mi percuota.

C.

Quel grande, che fatale a Roma nacque,
A cui gli allori delle Gallie dome,
Onde appagarsi al guasto cor non piacque,
Dato men ampio avrian, ma più bel nome;

Mentre ei sperava *indiademar* sue chiome,
E scorrer sangue fea del Tebro l'acque,
Già in cor tiranno, e in dubbio sol del come;
Chiesto qual morte ei sceglia, non tacque.

La più affrettata, ed aspettata meno,
(Diss'ei) di tutte morti è a me la prima.
E in ver fu il suo parlare arguto e pieno.

Ma il divin Cato di virtude cima,
Detto avria: sempre muor forte e sereno,
Di qual sia morte, chi se stesso estima.

CI.

Quel benedetto dì, che origin diede
Alle pene mie gravi, eppur sì grate,
Non fu la sola tua somma beltate,
Ch'entro il mio cor ti ergea perenne sede:

Ma gli occhi, specchio in cui lo cor si vede,
Di bontà vera, e di gentil pietate,
E di mille virtù fra lor temprate
Mi fean sicura ed ammirabil fede.

- E l'infelice tuo stato dolente,
E il sospirarne tacita e modesta,
E il non odiarne la cagion vivente;

E la bell'alma al perdonar sì presta;
E l'alta, acuta, e non fastosa mente....
Dell'immenso amor mio l'esca fu questa.

CII (1783).

Io vo piangendo, e nel pianger mi assale
Sì fera voglia di finir per morte
L'aspre vicende d'insoffribil sorte,
Che in me per poco omai ragion prevale.

Dico talora: il più indugiar che vale?
Mai non verrà quel dì, che ti conforte;
Le tue dubbie speranze puoi dir morte:
Vive sien anco; il ben qui, agguaglia il male?

Orma quaggiù lasciar che tu se' stato,
Perchè più tempo aspetti, non potrai,
Se il coturno non t'ha fama acquistato.

Ma poi ripenso, infra che orrendi guai,
Fora il mio ben, s'io però, abbandonato. —
Com'io viva, e perchè, donna, tu il sai.

CIII (1783).

Tu il sai, donna mia vera, e il sai tu sola,
Com'io viva, e perchè viver consenta:
E un sol pensier dell'esser mi consola;
Che s'io cessassi, la tua vita è spenta.

Invan colei, che ai martir lunghi invola,
Il suo feroce acciaro or mi appresenta:
Da tergo odo una tua flebil parola,
Che grida: e me tu lassi a morte lenta?

Misero me, cui rio destino implica
D'inestricabil non frangibil nodo!
Nè so, s'io vivo o morto omai mi dica.

Pur poichè da un sol filo, e non ben sodo,
Pendon due vite, o mia verace amica,
Io di serbar la tua stentando, godo.

CIV.

Non di laudarti sazio mai, nè stanco,
Com' uom che ha sempre la tua immagine avanti,
Pensando vò qual de' tuoi pregi tanti
Trattar mia lingua possa, e nol far manco.

Ma più vi penso, e più l'ardir vien manco. —
Come laudar gli angelici sembianti;
Come i costumi alti, leggiadri, e santi;
Come il bel cor candido, umano, e franco?

Che dir del docil, pronto, e mite ingegno
Dell'alma, sola del suo numer una,
Scesa per certo dal celeste regno?

Doti, cui par non se n'aggiunga alcuna:
Pur viene un'altra, ed oltrepassa il segno;
Il non far pompa di virtù nessuna.

CV (1783).

Fole, o menzogne, ai leggitor volgari
(Già il so) parran, queste ch'io chiudo in rime;
E parer denno, a chi d'amor sublime
Non sa i veri sospir quanto sian rari.

Ma, chi nol sa, troppo al mio dir dispari,
Taccia; e se stesso drittamente estime:
O del gran Nume, che in me forza imprime,
A seguir l'orme alto poggiando impari.

Certo a me non l'ingegno, e meno l'arte,
Ministran voci a ragionar d'amore
Col pianto più, che coll'inchiestro, in carte

Le mie parole nascon di dolore,
Che veramente l'anima mi parte,
E tratte son dal profondo del core.

CVI (1783).

D'arte a Natura ecco ammirabil guerra;
Quasi infuocato razzo a vol lanciarsi
Un globo immenso, e nell'aere librarsi,
Portando al ciel due figli della terra.

Amor che l'intelletto a' suoi disserra,
Veggio turbato invidioso starsi
Del non aver fatt'ei di vanni armarsi
Uom, che dal nostro carcere si sfera.

Desio di prisca libertade, è fama,
Ch'ali impennasse al volator primiero:
Gloria i due, ch'or qui veggio, al volo chiama.

Duolmene, Amor; ch'era da te il sentiero:
Tu dovevi inspirar sí audace brama;
Tu Leandro guidar per l'aure ad Ero.

CVII (1783).

Il cor mel dice, e una inspiegabil nera
Malinconia, che tal non hebbi mai:
Per ben gran tempo più non la vedrai;
Fin forse al giunger del tuo giorno a sera.

Speme orribil, che toglì ch'io non pera,
E che me pur non lasci in vita omai;
Speme, che il tempo involi e tempo dai,
O da me cessa, o in me, deh! torna intera.

Certo è lusinga dolce il dir: fien chiusi
Questi occhi almeno per l'ultima volta
Da lei, per cui fur sempre al pianger usi;

Ma l'alma è intanto in rio dolore avvolta,
I più begli anni in aspettar son fusi;
E in un dì poi mi sarà data e tolta.

CVIII (1783).

L'arte, ch'io scelsi, è un bel mestier, per dio.
Logorarmi il cervel mattina e sera,
Per far di carta bianca carta nera;
Profonder tutto in linde stampe il mio;

Su le prove smarrir gli occhi e il brio;
Assaporar la turba menzognera,
Cartajuola, Protesca, e Torcoliera;
Poi, perch'altri mi compri, accattar io;

Appiccicarmi i masnadier libraj,
Che a credenza ricevono, e fan grazia
Nè metallo per foglio rendon mai;

Il revisor soffrir, che l'uomo strazia;
E viver sempre, in somma, in mezzo a' guai,
Per trovar appo i leggitor disgrazia. —

Stanca in tal guisa, e sazia
Tace anzi tempo ogni laudevola brama,
In chi scrivendo merca itala fama.

CIX (1783).

Due fere donne, anzi due furie atroci,
Tor non mi posso (ah! misero!) dal fianco.
Ira è l'una, e i sanguigni suoi feroci
Serpi mi avventa ognora al lato manco;

Malinconia dall'altro, hammi con voci
Tetre offuscato l'intelletto e stanco:
Ond'io null'altro che le Stigie foci
Bramo, ed in morte sola il cor rinfranco.

Non perciò d'ira al flagellar rovente
Cieco obbedisco io mai; ma, signor d'essa,
Me sol le dono, e niun fuor ch'io la sente.

Non dell'altra così; che appien depressa
La fantasia mi tien, l'alma, e la mente...
A chi amor non conosce, insania espressa.

CX.

S'io men servo d'Amor viver sapessi;
Cioè, s'io me più amassi e meno altrui;
E fossi in somma quel ch'io mai non fui,
Non sarian miei sospir sì gravi e spessi.

Ma i dolci affanni in cor ben dentro impressi;
Il mio voler servir soltanto a lui;
E in altri il viver, ben sapendo in cui;
Fan ch'io più mi dorrei, s'io men piangessi.

Stoltamente beato odo chiamarsi
L'uom, che d'adipe armato, in lieta scorza,
Passion nessuna in sè lascia annidarsi.

Pace non vo', s'ella quel pianto anamorza,
Con cui ponno mill'altre alme infiammarsi;
E che il gel della invidia a pianger sforza.

CXI.

« Il peggio è viver troppo »; e il sepper molti;
Primo tra gli altri quell'Annibal degno,
Ch'esul canuto andò di regno in regno
Onta accattando appo tiranni stolti.

E se i veraci sensi eran raccolti,
Ch'ultimi espresse quel feroce ingegno,
Sapremmo or noi, che il suo sublime sdegno
Questi accenti in morire avea disciolti:

Me stesso, me, di mia vil morte accuso;
Non Prusia infido, e non di Roma il crudo
Odio, finor dall'odio mio deluso.

Canne, a mia fama adamantino scudo,
Oh, ne' tuoi campi dal mio carcer schiuso
Mi fossi! or non morrei di gloria ignudo.

CXII (1783).

Tante, sì spesse, sì lunghe, sì orribili
Percosse or dammi iniquamente Amore,
Che i mie' martiri omai fatti insoffribili
Mi van traendo appien del senno fuore.

Or (cieca scorta) odo il mio sol furore ;
E d'un pestifero angue ascolto i sibili,
Che mi addenta, e mi attosca e squarcia il cuore
In modi mille, oltre ogni dir terribili :

Or, tra ferri e veleni, e avelli ed ombre,
La negra fantasia piena di sangue
Le vie tutte di morte hammi disgombrare :

Or piango, e strido ; indi, qual corpo esangue,
Giaccio immobile ; un velo atro m'ha ingombre
Le luci ; e sto, qual chi morendo langue.

CXIII.

Tacito orror di solitaria selva
Di sì dolce tristezza il cor mi bea,
Che in essa al par di me non si ricrea
Tra' figli suoi nessuna orrida belva.

E quanto addentro più il mio piè s'inselva,
Tanto più calma e gioja in me si crea ;
Onde membrandò com'io là godea,
Spesso mia mente poscia si rinselva.

Non ch'io gli uomini abborra, e che in me stesso
Mende non vegga, e più che in altri assai ;
Nè ch'io mi creda al buon sentier più appresso :

Ma, non mi piacque il vil mio secol mai :
E dal pesante regal giogo oppresso,
Sol nei deserti tacciono i miei guai.

CXIV (1783).

Deh, che non è tutto Toscana il mondo !
Che il tanto lezzo almen, che in lui si spande,
Saria tenprato alquanto dal giocondo
Parlare, a un tempo armonioso e grande.

In dolce stile, a nullo altro secondo,
Qui tal favella, cui nutriscon ghiande :
Oltre Appennino, anco il gentile è immondo,
Se voci a dir suoi sensi avvien ch'ei mande.

Non parlerò degli urli maladetti,
Con che Sarmati, Galli, Angli, e Tedeschi
Son di vestire il lor pensiero astretti.

Ben è gran danno, che ignoranza inveschi
Ora pur tanta i parlator sì pretti;
E nulla in lor, che il vuoto sono, adeschi.

CXV (1783).

Siena, dal colle ove torreggia e siede,
Vedea venir pel piano afflitta errante
Donna di grazioso alto sembiante,
Che movea di ver Arno ignuda il piede.

Chi mai sarà ? l'un Savio all'altro chiede :
Ma, sia qual vuolsi, or con veloci piante
A incontrarla ciascuno esca festante,
Per far di nostra gentilezza fede.

Era colei la Cortesía, che in bando
Uscia di Flora, e al Tebro irne credea,
Forse non meglio l'orme sue drizzando.

Ma dei Sanesi il bel parlar le fea
Forza così, che non più innanzi andando,
Tempio e culto, fra loro ebbe qual Dea.

CXVI.

Se l'alternar del mal col ben fia pari,
Forse avverrà che i dolci istanti al core
Forza prestando a sopportar gli amari,
L'uom tempri in alma speme il rio dolore.

Ma, se i pianti fian spessi, e i piacer rari,
Sì ch'anni sia 'l morire, e il viver, ore;
In lance tanto orribilmente impari,
Sarà il ben stesso d'ogni mal peggiore.

Dai divisi dal mondo ultimi poli
Già non disombra il sempiterno ghiaccio
Il Sol, perchè alcun giorno in lor s'impoli.

Ecco il quart'anno omai, che a morte in braccio
Dieci gran mesi io vivo; e poi due soli
Con la mia donna in pianto anco mi sfaccio.

CXVII (1784).

Narrar sue pene ed esser certo almeno
Ch'altri le intenda, e riconosca in esse
La immagin vera di sue angosce istesse,
È dolce sfogo al travagliato seno.

Questo conforto (ahi lasso!) a me vien meno
Affatto omai, da che il destin mi elesse
Ad abitar fra queste nebbie spesse,
Per cui tolto ai Britanni è il ciel sereno.

Del mio signor nè il nome pure ei sanno
Questi gelidi cor, che ogni altro Iddio;
Ch'oro non sia, per falso o iutil hanno.

Tutti i sospir dell'amoroso mio
Fero dolor di là dell'Alpi or vanno;
Ch'ivi almen trovan gente arder com'io.

CXVIII.

A tardo passo, al sospirato loco,
Cui solo abbella di mia donna il volto;
Dopo dodici lune ho il piè rivolto;
E fortuna a me par più mite un poco.

Ma, per lo pianger lungo, io son sì fioco,
L'ingegno in nebbia così densa è avvolto,
E intero il cor sì nel dolor sepolto,
Che al canto invan l'alta mia Diva invoco.

Pur, sì invasa ho di lei la mente, e il petto
Caldo così, che parmi, anco senz'arte,
Abbiano i miei sospiri a dar diletto.

Ma s'io m'inganno, almen sfogato in parte
Avrò quel dolce vario-mesto affetto,
Che me dal volgo, e da me stesso, parte.

CXIX (1784).

Di destrier giovincelli un bel drappello,
Forti non men che nobili d'aspetto,
Ch'io stesso in Albion tra molti ho eletto,
Meco or ne viene, ed io di lor mi abbello.

Là nel paese diletto e bello,
Cui suo lungo servir fa nullo e abbietto,
Spero oltre l'Alpi addurli, ove diletto
E salute trarrò dal lor piè snello.

Oh come lieto il mio cammin saria,
Se al fianco avessi la persona viva,
Come ho l'immagin della donna mia!

Ma, senz'essa, piacer mai non mi arriva
Al cor ben dentro; e parmi, ovunque io sia,
Morte ogni cosa, che di lei sia priva.

CXX (1784).

Ed ella pure in nobili corsieri
Trova or diletto; ond'essi omai le danno
Soli un qualche ristoro al crudo affanno,
Cui divisi portiam già gli anni interi.

E i miei piacer son tutti a lei piaceri:
Non già ch'io il voglia, o ch'io vi adopri inganno;
Amore il vuol, per cui comun sempre hanno
Ogni gioja e dolor gli amanti veri.

Ma, s'io nel petto le inspirai vaghezza
Pur d'una cosa al mondo, in me ben mille
Ne infondea del suo cor la innata altezza.

Ella incende di gloria in me faville:
Da lei l'aspra mia lira ottien dolcezza;
E, se in me son virtùdi, ella nudrille.

. CXXI.

Or dal Tebro al Tamigi andarne errante,
Stolto! credendo addietro il duol restasse,
Or dal Tamigi al Tebro, a cui mi trasse
Sol dell'alta mia donna il bel sembiante:

Or muover ratte, ed or tarde le piante;
Ora in voci alte, ora in tremanti e basse
Narrando irle mie' guai, quasi ascoltasse
Flebil parola di lontano amante:

Or temere, or sperare, e pianger sempre:
Da sette e sette lune, ecco in qual vita
Convien che il mio cor misero si stempere.

Per più mio danno, ella è d'Italia uscita,
Or ch'io per lei vi torno; e in dure tempre
Ragion mi svolge d'onde Amor m'invita.

CXXII (1784).

Varcate ha l'Alpi: ah! me n'avveggiò: muta
Trovo l'Italia, e sola, e tenebrosa;
Come quando del Sol la fiamma ascosa,
Lascia la valle di dolor vestuta.

Sol la via ch'ella dianzi ebbe tenuta,
Serba ancora una dolce aura odorosa,
Tutta infuocata di luce amorosa,
Che di gioja e dolor mi ha l'alma empiuta.

A ogni passo, piangendo, fra me dico:
Qui passò; deh! se incontrata l'avessi!...
Ma, sempre a me il destino ebbi nemico.

La seguirei, se al mio desir credessi;
Se men di lei, che di sua fama, amico,
I miei di sconsolati io non traessi.

CXXIII.

O di me vera unica donna, e puoi
Dar di freddo amator la indegna taccia
Al tuo fedel, perchè l'amata traccia
Or non seguon veloci i passi suoi?

E all'amor de' corsier novelli or vuoi
Il niego ascriver, che convien ch'ei faccia;
Benchè assai più che morte a lui dispiaccia
Di non bearsi ne' begli occhi tuoi?

Nol pensi, no. Ch'io vivo in te, ben sai;
Nè congiunti, Penati, amici, o Muse,
Nulla da te non mi può svolger mai.

Amor, che tutte sai mie calde scuse,
A lei, deh! vanne, e prega ch'ella omai
Solo il destin, non il suo fido, acuse.

CXXIV (1784).

Di là dall'Alpi appena, ove si trova
Con schietta libertà semplice vita,
La mia vezzosa pellegrina è gita;
Onde Elvezia vedrà beltade nuova.

Intorno a lei maravigliarsi a prova
Veggio la gente rozamente ardita;
Mentre onestà di leggiadria vestita,
Fra lor d'oro il bel secolo rinnova.

Ella non è donna mortal creduta,
Quindi è spenta ogni invidia; e in lieto viso
Dicon donne e donzelle: io l'ho veduta.

E l'età, cui stanchezza ha omai diviso
Dal mondo, anch'essa è per veder venuta,
Come esser possa in terra paradiso.

CXXV (1784).

Quel tetro bronzo che sul cuor mi suona,
E a raddoppiar mie lagrime m'invita,
Ogni mio senso istupidito introna,
E mi ha la fantasia dal ver partita.

Di lei, che lungi sol dagli occhi è gita,
Parmi ch'io veggo la gentil persona
Egra giacente all'orlo della vita,
Che in questo pianto or solo mi abbandona.

E in flebil voce: o mio fedel (mi dice)
Di te mi duol; che de' sospir tuoi tanti
Nulla ti resta, che vita infelice.

Vita? no, mai. Dietro a' tuoi passi santi
Io mossi, ove al ben far m'eri radice;
Ma al passo estremo, irne a me spetta avanti.

CXXVI (1784).

Le pene mie lunghissime son tante,
Ch'io non potria giammai dirtele appieno.
D'atri pensieri irrequieti pieno,
Neppure io 'l so, dove fermar mie piante.

Misera vita strascino ed errante;
Dov'io non son, quello il miglior terreno
Parmi; e quel ch'io non spiro, aere sereno
Sol chiamo; e il bene ognor mi caccio innante:

S'anco incontro un piacer semplice e puro,
Un lieto colle, un praticello, un fonte,
Dolor ne traggo e pensiero oscuro.

Meco non sei: tutte mie angosce conte
Son da quest'una; ed a narrarti il duro
Mio stato, sol mie lagrime son pronte.

CXXVII.

Tempo già fu, ch'io sovra ognun beato
Mi tenni, ed era allor; che tal nomarsi
Può chi se stesso in altri ha ritrovato:
Ben, cui quaggiù non debbe altro agguagliarsi.

Or ch'io son da mia donna allontanato,
Intero il mondo a me un deserto farsi
Veggio; e non so, quanto in sì fero stato
Fortuna ria mi vuol, per appagarsi.

Oh, come varie appajono le stesse
Umane cose, in variar destino,
A chi 'l suo cor troppo abbandona in esse!

Fin ch'ella, con quel suo dolce divino
Parlar, la debil mia ragion dicesse,
Uom mi credetti; e son, men che bambino.

CXXVIII.

Due Gori, un Bianchi, e mezzo un arciprete;
Una Carlotta bella, e cocciutina;
Una gentil Teresa, e un po' di Nina,
Fan sì ch'io trovo in Siena almen quiete.

Fonte-branda mi trae meglio la sete,
Parmi, che ogni acqua di città latina;
Fama mi dà la stamperia Pazzina,
Le cui bindolerie già poste ha in Lete.

A Camollia mi godo il polverone;
E in su la Lizza il fresco ventolino:
Al male il ben così compenso pone.

Ma il campo di mie glorie è il saloncino
Dove si fan le belle recitone,
Quasi cantar si udisse il Perellino.

CXXIX.

Amore, Amor; godi, trionfa, e ridi,
Tristo fanciul d'ogni malizia albergo;
Spezzato alfin m' hai di ragion l'usbergo,
E vincitore a tuo piacer mi guidi.

Già da molti anni entro il mio cor ti assidi,
Ove signor, ma amico in un, ti albergo:
Ed or mi assali (ahi traditor!) da tergo?
M'involi l'arme, indi a pugar mi sfidi?

Tacito patto era tra noi finora,
Che il mio esiglio dai begli occhi sereni
Io soffrirei per molte lune ancora:

Ma tu, vero Signor, patti non tieni
Col tuo minor; troppa clemenza fora;
E de' tuoi falli il biasmo ad altri ottieni.

CXXX.

Ciò che il meglio si appella, e vuol più lode,
Credo, è talvolta all'uom discernen dato ;
Benchè il seguirlo in tutto è a noi negato,
E a quelli più, cui passion più rode.

So dire io pur, ch'io mi dovea far prode,
Ed aspettar che più benigno il fato
M'avesse la mia donna riportato
Di quà dall'Alpi alle tirrene prode.

Ma il quarto mese è già del second'anno,
Ch'io, per sforzo inaudito, lei non veggio ;
E il posso or (spero) senza alcun suo danno.

Da chi biasmarmi vuol null'altro io chieggiò,
Se non ch'egli entri nel mortal mio affanno ;
Poi dir si attenti, ch'io m'appiglio al peggio.

CXXXI (1784).

CAPITOLO

A FRANCESCO GORI GANDELLINI,

SU LA CUSTODIA DEI CAVALLI.

Checco mio, pazienza: i' t'ho da dire
Su le mie bestie, che ti do in consegna,
Cose più forse che non puoi tu udire.

Ma pur, perchè tu sane le mantegna,
E l'impresa riesca a lieto fine,
Or d'eseguirle in quanto puoi t'ingegna.

Frontino è un tal monello, a cui piccino
Convien le parti far di fieno e biada:
Ch'ei mangeria a suo senno sei decine.

Ciò dico affin ch'ei presto a mal non vada
E disperda quel corpo smisurato,
Che il rende triste in stalla e pigro in strada.

E, perchè sol la coda hangli tagliato,
Ti prego di badar che alle giumente
Non sia mai nè un istante posto a lato.

Casto è finora, e non ne sa niente,
Ma natura fa presto ad insegnare;
E il sa chi del collegio ha i fatti in mente.

Frontin tra tutti è il sol che cavalcare
Anco potresti senza alcun periglio;
Onde il farai, se a te pur piace o pare.

Giannino che ha un coraggio di coniglio,
Ci sta con sue gambucce spenzolate:
Ci porrebbe ogni padre il proprio figlio.

Corvo, destrier di somma agilitate,
Dal viaggio non ha ben tondo il fianco
E a lui fia nimicissima la state:

Non gli venga mai l'acqua innanzi manco;
Ch'ei riavrassi al mio ritorno (spero)
Non cavalcato passeggiando in branco.

Bajardo, umano agevole sincero,
Bene aggiustati i ferri abbia davanti,
Perchè ai nodelli in dentro il pel sia intero.

Del resto è sano più di tutti quanti;
E sarìa ben cavallo paladino,
S'io mi fossi un dei cavalieri erranti.

Rondello pecca anch'ei dove Frontino:
Ma, in ber più che in mangiare intemperante,
Abbeverar si vuol coll'orciolino.

Egli è giovine, vispo, saltellante:
Non è da cavalcar da alcun di voi,
Che al ventre vi afferrate con le piante:

E veramente da moderni eroi
Ci state, quasi foste alla predella,
Staffeggiando, premendo, e gridand': Ohi!

Ma Fido, il buon corsiero, a sè mi appella
E vuol che in dir di lui sia più lunghetto;
Perchè nostra amistade è men novella.

Questo è l'ardente mansüeto e schietto,
Che il dolce peso della donna mia
Portò, pien di baldanza e d'intelletto.

Nè mai cura di lui soverchio fia:
Ciò tanto or più, ch'ei del novel drappello
Par con certa ragion geloso sia.

Fido mio, già non sei di lor men bello,
Perch'essi un po' ti avanzino di mole:
Nessuno ha pari al tuo vago il mantello,

Ch'oro tu sei quando t'irraggia il sole;
Nè un più bel falbo non ho visto mai.
Ma, senza ch'io più faccia qui parole,

Già ben cinque anni accompagnato mi hai
E portato di me la miglior parte:
Quindi il mio più gradito ognor sarai.

Nel Fido, o Checco, hai da impiegare ogn' arte.
Perch'ei del dritto piè ritorni sano;
Chè picciol mal da sanità il diparte.

Col sambuco farai, che fresco e piano
Riabbia il nervo: indi il nitrato agresto
Gliel guarirà col passeggiar pian piano.

Nè creder ciancie mai di quello o questo
Nè molto meno all' asin manescalco,
Quanto il medico all'uomo, a lor funesto.

Sole è un raro animal: quand'io il cavaleco,
Veramente mi par d'esser gran cosa;
Quasi Alessandro del Granico al valco.

Tanta è beltà superba e maestosa,
Tal leggerezza in così late membra,
Tanta in aspetto uman vista animosa,

Che a voler tutto dir favola sembra.
Era questo il destrier di Curzio audace;
Il cui nome la storia non rimembra,

Ed ha gran torto; chè desio verace
Di acquistar fama al suo signor lo spinse
Là dove ogni altro sprone era fallace.

Spesso in battaglia è il palafren che vinse,
Giungendo ardire a chi premeagli il dorso,
Sì che a far maraviglie lo costrinse.

Così a Sole convien ch'io freni il corso,
Perchè alle voglie sue fervide ed alte
Pone il mio secol vile un duro morso.

Pazienza è mestier che il cor mi smalte;
Che, se il fero corsiero al far m'inspira,
Mia stella vuol ch'io gli altrui fatti esalte. —

Ma fuor di stalla mi ha tirato l'ira;
Mentre tutti al presepio or ci condanna
Quel poter contro cui nullo si adira.

Torno a Sole; di cui molto mi affanna
Quella gamba di dreto così grossa,
Che un cotal po' pur sua bellezza appanna;

Non sua bontà; ch'ei con la stessa possa
E sale e scende e trotta e salta e corre;
Assai più l'affatica, e meno ingrossa.

Ma spero che tal macchia abbiangli a tôrre
Otto o dieci spalmate dell'unguento
Che l'ossa infino alle midolle scorre.

Il mal vien presto, e se ne va poi lento:
E' ci vuol flemma; e, de' due giorni l'uno,
Dare a Giannin questo divertimento.

Ei porrà il guanto, se lo osserva alcuno;
Ma, s'egli è sol, potrà far anche senza:
Dei due può far non ne guarisca niuno?

Finchè dura il fregare, abbi avvertenza
Che fredd'acqua la parte mai non tocchi:
Del resto lascia far la provvidenza.

Fin qui il mio chiacchierar par che trabocchi
D'un discreto ricordo un po' i confini:
Ma questi sei destrier sono i miei occhi.

Ora a fretta, con pochi versuccini,
Dei be' nove castagni disbrigarmi
Spero, e di noia trarre il Gandellini.

Dal mio tèma non vo' più dilungarmi:
E in prova io ti vo' dir ch'egli è gran danno
Che non usin più carri in fatti d'armi;

Ch'io certo arrecherei mortale affanno
A chi tentasse all'accoppiata foga
Di questi miei por fren con forza o inganno.

Leone, a chi il primato ben si arroga,
È quell'altero, non stellato in fronte,
Che con Toro a timon sempre si aggioga.

Sani entrambi: ma Toro avrà più pronte
L'ali, se toglì a lui d'inutil carne
Libbre assai che in Leon fien meglio impronte.

Brillante anch'ei potrà molte acquistarne,
Senza che all'alta mole sua disdica:
Ma non saprei da qual degli altri trarne.

Bell'Aria è il suo fratel che ha tanto amica
Dell'uom la faccia; e in sue fattezze grosse
« Sono un minchion, » par veramente ei dica.

Nessun mai crederia che costui fosse
Un bambolone di quattr'anni appena,
Tai smisurate gigantesche ha l'osse.

D'ogni cibo a costui parte strapiena:
E beva, e mangi, e ben quadrato cresca;
Ch'ei pagherà poscia in sudor l'avena.

A Favorito anco è mestier molt'esca:
Questi è solo, e il calesse è il carro suo;
Bench'io tal volta ai maggior quattro il mesca.

Son Gentile ed Ardente un solo in duo:
Sì ben fattini ed appaiati sono,
Che dirian duo padroni: È il mio o il tuo?

A Gentile finora io ben perdono,
Ch'ei pur talvolta del tirar fa niego:
Non è malizia; e a giovinezza il dono.

Ai piè d'Ardente assai badar ti prego,
Ch'ei davanti non ha l'ugna ben salda.
Ponvi dentro, s'ei duolsi, aceto e sego.

Ecco l'ultima coppia, e la più calda;
Sincero e Docil, cui la bianca striscia
Segna la faccia amabilmente balda.

Vorrei tornasse a Docile ben liscia
La gamba ov'ebbe mal sì crudo e lungo:
Vedestil tu com'ora al carro ei sguiscia?

Guarito è omai: ma, quasi mezzo un fungo,
Un callucciaccio gli riman sul nerbo:
Se non cresce, si lasci infin ch'io giungo;

Chè a provarci l'unguento mi riserbo:
Ma, se la gamba umor novello insacca,
Si rifaccia quel bagno al naso acerbo,

Zolfo, allume, ed orina ma di vacca:
Giannin, già cuoco, il fa; ch'or di cucina,
Mercè i cavalli, non ne sa più un'acca.

Ecco, dell'una e mezza mia decina
Ti ho detto a parte a parte ogni magagna,
E data, com'io so, la medicina.

Se il Bianchi od altro nostro ti accompagna
In stalla, ivi a lor leggi il foglio mio,
Che non ben dal letame si scompagna:

Ma, s'ei rider vi fa, ben l'ho scritt'io.

CXXXII (1784).

L'Arno già, l'Appennino, e il Po mi lasso
Dietro le spalle; e l'Alpi negre a fronte
Già mi mostran l'angusto ed erto passo,
Per cui convien che al Tirolese io monte.

L'amoroso pensiero agili e pronte
L'ali ha così, ch'oltre quei massi al basso,
Là dove il Reno è assai già lungi al fonte,
Io fortemente immaginando passo,

E del gran fiume in su la manca riva
Trovo, tra vespro e sera, entro un bel bosco,
Sola e pensosa una terrena Diva.

Già, per le folte piante, è l'aer fosco;
Non visto, odo che dice: or non arriva
Gente ancor qui dal bel paese Tosco?

CXXXIII.

Quattrocent'anni, e più, rivolto ha il cielo,
Da che il Tosco secondo, in carmi d'oro
Si dolse aver canuto Italia il pelo,
E morta essere ad ogni alto lavoro.

Che direbbe or, s'ei del corporeo velo
Ripreso il carico, all'immortal suo alloro
Star sì presso mirasse il crudo gelo
D'ignoranza, che fa di sè tesoro?

E se sapesse, ch'ei non è più inteso;
E, men che altrove, in suo fiorito nido,
Ch'ora è di spini e di gran lezzo offeso?

E s'ei provasse il secol nostro infido?
E s'ei sentisse or dei re nostri il peso?
E s'ei vedesse chi di fama ha grido?

CXXXIV (1784).

Lontano (ohimè!) già mesi, e mesi, e mesi
Da lei, che mai d'un'ora io non lasciava;
Da lei, ch'ogni mio affanno alleviava,
E da chi il fior d'ogni bell'opra appresi:

Or, che ver ella ho pur miei passi intesi,
Tal di lagrime è in me l'usanza prava,
Che ancor di pianto il mio ciglio si aggravava.
Nè mi par ver ch'io tal viaggio impresi.

Dubbio fra me, pensoso, palpitante,
Dico a me stesso: e fia possibil cosa
Ch'io la riveggia, e non le muoja innante?

Poi nella stanza del cor più nascosa
Nasce un tremito, e cresce ad ogni istante,
Qual d'uom, che immenso ben sperar non osa.

CXXXV (1784).

Donna, or più giorni son che a caldo sprone
Vengo seguendo l'orme tue novelle;
E in ogni loco chieste, odo novelle,
Che mi dovrian pur dar speranze buone.

Di tua beltà la dolce visione
Precedendo mi va con ali snelle;
E tratto tratto a me le fide stelle
Par ch'ella volga, e che il tuo dir mi suone.

Son lieto, è ver, ma di letizia muta,
Qual di chi aspetta, e col desio sol tiene,
Cosa che lungamente avea perduta.

Io n'ho certezza; eppur temenza viene,
E di sue larve hammi la mente empiuta.
Oh quante in troppo amar s'inventan pene!

CXXXVI.

Ingegnoso nemico di me stesso
Già da natura, e per amor più assai,
Da immaginato mal mi avviene spesso
Ch' io traggo veri e ben cocenti guai.

Ecco ch' io lieto, ora, se il fui giammai,
Esser dovrei; poichè vieppiù mi appresso
A chi pur tanto sospirando andai,
E in cui mia speme e vita e gloria ho messo.

E or pur mi assal, senza ch' io tòr mel possa,
Nuovo un terror che me la pinga inferna;
E me ne scorre il brivido per l'ossa.

Ma d' onde il so? la sconsolata ed erma
Vita ch'io meno, ogni fantasma ingrossa;
Nè dal troppo sentir senno mi scherma.

CXXXVII (1784).

Per questi monti stessi, or son due lune,
Passava il raggio, la cui striscia aurata
Or vò seguendo; e fea di sè beata
Quest'aspra terra dalle selve brune.

Nè la via sol mi accade aver comune
Con lei, ma il tetto spesso; e m' è toccata
Anche talor sua coltre avventurata,
Che per me non andò di baci immune.

Qui, (dico) il rio cammin noja le dava;
Là, fra scogli quel lago un piacer mutò
Con soave tristezza le arrecava.

Qui, l'atterriva questo bosco irsuto:
E qui di te, fors'anco sospirava;....
Ed io glien pago in lagrime tributo.

CXXXVIII.

Era di maggio il quarto giorno, e l'ora
Pria della sesta, il dì che fuor mi trasse
Di dolce vita; e il rimembrarlo ancora
Mi duol, come ora il cuor mi si schiantasse.

Dal punto in poi, per me non sorse aurora,
Che noja, e pianto, e guai non mi arrecasse;
E sì pur vissi, che la speme ognora
Con sue lusinghe il viver mi protrasse:

Ma un morir lento era la vita mia;
Il mio poco intelletto, e il gran desire
D'acquistare alta fama in me languia.

L'ingegno e il cor mi sento or riaprire,
Nell' appressarmi all'alta leggiadria,
Che darà breve tregua al mio martire.

CXXXIX.

Quel dolor ch' io provai caldo ed immenso;
Quando da lei mal vivo mi divelsi,
Fitte in cor le sue spade infino agli elsi,
Mi tien tuttor; tal ne conservo il senso.

Pur dovria men d'alquanto essere intenso,
Or che, per non morir, vederla io scelsi:
Ma da radice il mio soffrir non svelsi
Con questo breve passegger compenso.

Quindi è che gioja, qual dovria, non torna,
Bench' io a lei mi rappsessi, entro al mio petto,
Ove il temere ogni goder distorna.

Gran gioja, è ver, ma assai più affanno aspetto;
E quel terribil dì già mi raggiorna,
Ch' io sarò di lasciarla ancor costretto.

CXL.

Qui, il chiaro fiume, che il Germano e il Gallo
Sì lungo tratto irriga, afforza, e parte,
Per lo gran lago senza fondo, ad arte,
Passa intatto, qual raggio per cristallo.

Ben è sua viva vena altro metallo,
Che l'onde morte in questo stagno sparte;
Da cui quant'ei più sa rapido parte,
Per emendar di sua tardanza il fallo.

Tale per mezzo all'età nostra oscura,
Che ad ogni nobil opra è morto stagno,
Passa la donna mia soletta e pura.

Sol degli occhi bramosi io l'accompagno;
Che il sentier di virtù ratta e sicura
Scorre ella sì, che addietro io resto, e piagno.

CXLI.

Dodici volte in mar l'astro sovrano
Tuffò il bel carro, e dodici n'è sorto,
Da che il volo drizzai ver l'alto porto
Di pace, altrove ricercata in vano.

E, se il fermo sperar non torna vano,
Pria che il dì terzodecimo sia morto,
A nuova vita io mi vedrò risorto,
Mercè i belli occhi e il volto sovrumano.

Mancan poch' ore a così immensa gioja,
Cui quanto oppresso più, men creder oso;
E temo il punto, e m'è il prostrarlo noja.

Eppur mi è dolce lo stato amoroso,
In cui par mille volte il dì si muoja,
E il temer meno, chiamasi riposo.

CXLII (1784).

Il giorno, l'ora, ed il fatal momento
In cui, dolce mio amico, io ti lasciava;
E quell' estremo abbraccio, ch'io ti dava,
(Chi l'avria detto estremo!) ognor rammento.

Io men partia col cor pieno e contento,
Com' uom che a riveder sua donna andava;
Oh rie vicende di fortuna prava!
Pria che il mese volgesse, eri già spento.

Infra gioje d' amanti intanto ell'era
(Quasi del nostro amor doppiasse i nodi)
La tua santa amistà, gioja primiera. —

Or va; di ben verace in terra godi!
Ecco a noi giunta è la novella fera:
Noi ti chiamiam piangendo, e tu non ci odi.

CXLIII.

Posto avea di mia vita assai gran parte
Nella soave tua schietta amistade;
E mi sei tolto in assai verde etade,
Mentr'io credei per pochi di lasciar te!

Dalla tua propria man vergate carte
Mi fean vivere in tutta securtade;
Quando, improvviso, come il fulmin cade,
Giunge la nuova che lo cor mi parte.

Chi pensato l'avrebbe? in dirti addio,
Era l'estremo! e rivederti io mai
Più non doveva in questo mondo rio!

Ma, sugli occhi pur troppo ognor mi stai;
E vie più caldo accendi in me il desio
Delle virtù, che in te solo trovai.

CXLIV (1784).

Oh più assai che Fenice amico raro,
Che amavi me, nulla da me volendo;
Che di vita tempravi a me l'amaro
Meco i miei studj e i pianti dividendo;

Deh, sapess' io laudarti in stil sì chiaro,
Che dal sepolcro il tuo nome traendo,
Io nel mandassi riverito e caro
All'altre età, cui di piacer più intendo!

Ciò per te stesso far potuto avresti
Meglio assai ch'io, se avversi i tempi e il loco
Non t' eran, dove occulti di vivesti.

Ben d'ingiusta fortuna è crudo il giuoco;
Voler che il fango vile in luce resti,
E ignoto e muto il più sublime fuoco.

CXLV.

Oltre all'ottavo lustro un anno appena
Varcando iva lo amico del mio cuore,
Quando il fratello suo morendo il mena
Seco in tomba, sì grave ei n' ha dolore.

Eppur l'infermo, che duo dì premuore,
Doppio aver lascia e libertade piena
Al mio, che esempio di fraterno amore,
Perde a sì fera vista e polso e lena.

Nè già gli è tolto nel german l'amico;
Ancor ch'ottimi entrambi, eran dispari
D'alma, d'ingegno, d'indole, e di brama.

Pietà fu sola (e in ver, del tempo antico)
Che orbato ha Siena, e me, d'uno dei rari,
Ch'ebber alte virtùdi, ed umil fama.

CXLVI (1784).

Era l'amico, che il destin mi fura,
Picciol di corpo, e di leggiadre forme;
Brune chiome, occhi ardenti, atto conforme;
E scritto in viso: Io son d'alta natura.

Liberissimo spirto in prigion dura
Nato, ei vi stava qual leon che dorme;
Ma il viver nostro fetido e difforme
Ben conosceva quell'alma ardita e pura.

Null'uom quasi apprezzando, (a dritto forse)
Nullo pur ne odiava; e a tutti umano,
Sol ben oprando ei stesso, i rei rimorse.

Troppa era ei macchia al guasto mondo insano:
Invidia, credo, i lividi occhi torse,
E a Morte cruda lo accennò con mano.

CXLVII.

Deh! torna spesso entro a' miei sogni, o solo
Vero amico ch'io avessi al mondo mai;
Deh! dal tuo avello torna a udir mie' guai;
Che il pianger teco a me pur scema il duolo.

Fuor del carcer terren seguìto a volo
Ti avrei quel dì, che a forza io mi strappai
Dall'amata; quel dì, ch'io invan chiamai
Te, cui già muto racchiudeva il suolo:

Ma colei che dell' uom sempre s'indonna,
Speme, vuol ch'io sorviva, e aspetti l' ora,
Che riunir dovrammi alla mia donna.

Fra noi ti alberga, ombra adorata, allora.
Calda memoria in noi mai non assonna;
Che, te vivo, in tre corpi un' alma fora.

CXLVIII.

Eccomi solo un'altra volta, e in preda
Agli oscuri miei tristi pensamenti: .
Ecco, e più gravi, gli usati tormenti,
Cui sol chi prova avvien che veri creda.

Qual uom, che innanzi lampeggiar si veda,
Riman con gli occhi d'ogni vista spenti;
Tal io resto al sparir de' dolci ardenti
Tui lumi; orbo finch' io non li riveda.

Dopo anni e mesi di continua morte,
Le due lune ch'io vissi del tuo aspetto,
Parean dovermi fare in me più forte:

Ma può il dolor, più ch'io, dentro al mio petto:
E aggiungi, ch'or non ho chi me conforte;
Or, che l'amico nostro è in tomba astretto.

CXLIX.

Donna mia, che di' tu? ch'io men dolente
Rimaner debbo, or che lusinga certa
Portiamo in cor, che alla stagion nascente
Nulla pena per noi fia più sofferta?

Ma noi lasciamo un vero ben presente,
Per un mal lungo e una speranza incerta:
Che speme il nome di certezza smente;
Anzi a temenza ell' è lieve coperta.

Breve tanto è la vita, e lunghi i guai,
Che un altro verno ancor da te disgiunto,
Io, per me, non lo credo passar mai.

Son ripartito; (da te m'era ingiunto)
Ma disperato, e misero più assai;
Che il vederti e lasciarti era un sol punto.

CL.

Deh! perdona: ben sento; era a noi forza
Restar, per altri quattro mesi o sei,
Divisi; e un po' dar tregua ai denti rei
D'invidia, che del pianto altrui si ammorza.

Ben sento; anco tu stessa a viva forza
Dal tuo fido amator, donna, ti sei
Strappata; e i tuoi sospiri erano i miei;
Che de' duo nostri cori una è la scorza.

Del rio destino, e non di te, mi doglio:
Poichè in tutto mi avanzi, anco in coraggio
Per mia norma pigliarti unica voglio.

Forte sarò; non quanto il fora un saggio:
Quanto il poss' io, ch' or voglio, ora disvoglio;
Or m' alzo, e spero; ed or temo, e ricaglio.

CLI.

Tigro-pezzato Achille, o tu che pegno
Mi sei novello dell'amore immenso,
Di cui piace a mia donna farmi degno;
Vien meco, e acqueta il mugolar tuo intenso.

Tu di signor non cangi; il presto ingegno
Tuo ben tel dice e il quasi umano senso:
E di venirne al mio dolor sostegno,
Fido men desti già tacito assenso.

Ella sola è signora, e d'ambo noi:
Non sarai servo a me, sarai compagno,
Poi ch'ella t'ama, quant'io gli occhi suoi.

Fin ch' io privo di lei teco rimagno, .
Me consola co' salti e vezzi tuoi,
Nè ti stupir, se in abbracciarti io piagno.

CLII.

Presso al loco ove l'Istro è un picciol fonte,
Nell'atto io d'esser dal mio ben diviso,
Di un gelato sudor sentia la fronte
Molle, e di ardente lagrimare il viso.

E in flebil suono di pietà, che un monte
Avria spezzato, un parlare interciso
Udia di voci a saettar sì pronte,
Ch' io sperai che il dolor mi avrebbe ucciso.

In quel punto, non so quel ch' io dicessi;
Nulla, credo: io piangeva; e piango ancora;
Nè sapea dov' io m'era, o che mi fessi.

Veeda lei sola; e l'ho negli occhi ognora:
A un cenerino drappo avea commessi
Gli omeri, e il crin copria color d'aurora.

CLIII.

Mi vo pingendo nella fantasia
(Cagion di pianto e di letizia a un tratto)
Ogni bel pregio, ogni più menomo atto
Della leggiadra amabil donna mia.

Ecco, or la veggio a un bel corsier dar via,
Con grazia tanta; e, come folgor ratto,
Un miglio quasi ella e Narciso han fatto,
Entrambi con sovrana maestria.

Quindi, al suon della voce al mondo sola,
Raccolte ha l'ali il bel Falbetto, il caro
Animal, che diresti aver parola.

Di Partenope i paschi lo educaro:
Ei del mio bene i tristi di consola,
Con quel suo dolce ambiar snelletto e raro.

CLIV.

Non che per mesi ed anni, anche per ore
Il doverla lasciar doleami forte,
Quando era usanza in me, di me più forte,
Di pascere sempre di sua vista il core.

Io non sapea che fosse allor timore;
Che al suo fianco atterrirmi, nè il può morte:
E nel giocondo oblio di lieta sorte,
Finto nome appellava ogni dolore.

Ma, dal punto fatal che svelto m'ebbe
Da sì dolce, serena, unica vita,
Ogni mio breve bene anco m'incerebbe.

Speranza invan del mio martir mi addita
Il fin, che lunge forse esser non debbe:
Timor mi afferra; e chi da lui mi aita?

CLV.

Di quanti ha pregi la mia donna eccelsi,
Cui più il conoscer, che il narrar, mi è dato;
Quello, per cui me da me stesso io svelsi,
È il cor d'alta bontà sì ben dotato.

Questa in mille virtù da prima io scelsi,
E più assai che beltade hammi allacciato:
Questa, dopo anni ed anni, ancor riscelsi,
Per vera base al mio viver beato.

Non, che i suoi brevi sdegni ella non senta:
Nè, che pur tarda od impassibil sia:
Ma vie men sempre al perdonare è lenta.

Nel suo petto non entra invidia ria;
I benefizj al doppio ognor rammenta;
Le offese in un coll'offensore oblia.

CLVI.

Mezzo dormendo ancor domando: Piove?
Tutta la intera notte egli è piovuto.
Sia maledetto Pisa! ognor ripiove;
Anzi, a dir meglio, e' non è mai spiovuto.

Almen, quando adirato il pluvio Giove
Fea d'abitanti l'universo muto,
Acqua in ciel fabbricando in fogge nuove,
Quell'acquosa sua rabbia ha un modo avuto:

Ma qui, non degni or di affogar ci crede;
Nè di goder del Sol la dolce vista;
Purchè in molle ei ci tenga, e il capo e il piede.

Siam forse noi di quella specie trista,
Che nè in ben nè in mal far mai non eccede,
Sì che di noja il Ciel sol ci contrista?

CLVII (1785).

Solo, fra i mesti miei pensieri, in riva
Al mar là dove il Tosco fiume ha foce,
Con Fido il mio destrier pian pian men giva;
E muggian l'onde irate in suon feroce.

Quell'ermo lido, e il gran fragor mi empiva
Il cuor (cui fiamma inestinguibil cuoce)
D'alta malinconia; ma grata, e priva
Di quel suo pianger, che pur tanto nuoce.

Dolce oblio di mie pene e di me stesso
Nella pacata fantasia piovea;
E senza affanno sospirava io spesso:

Quella, ch'io sempre bramo, anco pareo
Cavalcando venirne a me dappresso....
Nullo error mai felice al par mi fea.

CLVIII.

Io credea, ch' oltre l'Alpi ambo tornati,
Donna mia, noi vivremmo uniti in pace;
Ma i riguardi, già tanti, or raddoppiati
Trovo; e quindi il dolor vie più mi sface.

Dunque disgiunti ancora, e allontanati
Sarem da dura opinion mendace,
Per cui vengon dal mondo ognor biasmati
Gli stessi error, che tutto giorno ei face?

Oh me infelice! che quanto più t' amo
Di vero e forte amor, tanto più deggio
Negarmi sempre ciò che sempre io bramo;

Tua dolce vista; oltre cui nulla io chieggio.
Ma, non sa il volgo, a cui mal noti siamo,
Che il cor tuo puro è d' onestade il seggio.

CLIX (1785).

Scevro di speme e di timor, languisco,
Come in torpida calma inerte giace
Nave, che dianzi a fronte d' ogni risco
Le tempeste del mar sfidava audace.

Viver m' e' noja, e romper non ardisco
Pure il mio stame, che ogni dì si sface;
Ma non è solo di natura il visco
Quel che mi tien con nodo sì tenace:

Amor di tempo in tempo a me si mostra,
Quasi incerto, lontano, e cieco lume
Ad uom smarrito in sotterranea chiostra;

E vuol che il mio sperar, di nuove piume
Armato, rieda col timore in giostra;
E ch' io frattanto in pianger mi consume.

CLX (1785).

Mesto son sempre; ed il pianto, e la noja,
Dell'inutil mio viver son le scorte:
Ma il dolor, che alla speme ancor le porte
Schiude, non vuol ch'io viva, e non ch'io muoja.

Quindi adirato, e torbido, ogni gioja
Sfuggo più assai, ch'altri non sfugge morte;
E son mie poche doti intere assortite
Nell'ozio, che i più belli anni m'ingoja.

Fin ch'io mi stava di mia donna al fianco,
Mi porgean l'alme suore alto diletto,
Nè mai di apprendere sazio era, nè stanco.

Privo di lei, son privo d'intelletto;
Ogni senno e virtude in me vien manco,
« Pien di *malinconia* la lingua e il petto ».

CLXI.

Chi 'l disse mai, che nell'assenza ria
Dal caldamente amato unico oggetto,
(Cosa, cui spesso è l'amatore astretto)
Alle Muse il servir sollievo sia?

Certo, chi un tanto error pronunziò pria
O poco amor gli riscaldava il petto,
O dalle dotte suore iva negletto;
O a questa e a quel del pari ei mal servia.

Ogni raggio d'Apollo è d'Amor raggio:
Scontento il cor, la fantasia si agghiaccia;
Nè l'uom di sè può dar nullo alto saggio.

Ma il duol, che tutto, fuorchè il pianto, allaccia,
Pur anco è ver, può riuscir vantaggio,
Se avvien che nascer carmi il pianto faccia.

CLXII.

Quel mio stesso Frontin, ch'io già vantai,
« Che vi porria ogni padre il proprio figlio »;
Or con suoi tristi modi in tal periglio
Posto m'ha, ch'io credei nol narrar mai.

Ma in ciò (come in tutt'altro) il dir ch'io errai,
Già non mi grava di vergogna il ciglio;
Anzi più sempre stimo alto consiglio
Non dir d'altrui ciò che di te mal sai.

Frontin, già casto e mansüeto affatto,
Perchè un po' lo sgridai de' bassi amori,
Fellon, rabbioso, traditor si è fatto:

E mi si avventa; e in sua favella: muori:
Grida; e co' morsi infra i suoi piè mi ha tratto. —
Quasi, ch'io fui d'ogni mia angoscia fuori.

CLXIII.

Si disse, io 'l seppi, e dirsi anco dovea,
Che per ragion, (che in ver non fu di stato)
Dai sette colli io men partia cacciato;
Cosa, onde onor più ch'onta in me cadea.

Poichè, se al padre santo ciò piaceva,
Dritto o non dritto, espulso io sarei stato;
E s'ei nol volle far, benchè pregato,
Fu perchè in quella umor negante avea.

Dorriami assai, se da cittade vera,
Non l'arbitrio d'un sol, ma offesa legge
Fuor mi serrasse, anco da sesta a sera.

Spesso in ben d'altri il proprio mal si elegge:
Parer cacciato io volli, eppur non l'era:
E il seppe Amor, ch'ogni opra mia sol regge.

CLXIV.

Achille mio, perchè con guizzi tanti,
Baldo e festoso intorno a me saltelli;
E con que' tuoi pietosi allegri pianti,
Lagrima a me di gioja anco disvelli?

Forse il sai tu, che verso gli occhi belli
D'amore a un tempo e di virtù raggianti,
Or ci affrettiamo noi, quai volan snelli
Per l'aure agei di loro spose amanti?

Ah! sì; tu il sai: la già calcata via,
Ha dieci lune; il non posar noi mai;
E l'insolita in me nuova allegria;

Tutto a te il dice; e ne sei certo omai.
Quindi or tua lingua dire a me vorria:
La donna nostra infra otto dì vedrai.

CLXV.

Ai Fiorentini il pregio del bel dire;
Ai Romaneschi quel di male oprare;
Napoletani mastri in schiamazzare;
E i Genovesi di fame patire.

I Torinesi ai vizj altrui scoprire,
I Veneziani han gusto a lasciar fare;
I buoni Milanesi a banchettare;
Lor ospiti i Lucchesi a infastidire.

Tale d'Italia è la primaria gente;
Smembrata tutta, e d'indole diversa;
Sol concordando appieno in non far niente.

Nell'ozio e ne' piacer nojosi immersa,
Negletta giace, e sua viltà non sente;
Fin sopra il capo entro a Lete sommersa.

CLXVI (1785).

Già son dell' Alpi al più sublime giogo,
D' onde verso il German l' acqua si avvalla:
Precipitar vorrei sovr' essa a galla,
Per giunger prima al sospirato luogo.

Ciò non potendo, al cuor mi è pure sfogo
Mirar quest' onda, e dir: presto vedralla
Quella, con cui (se il mio sperar non falla)
Miei dì trarrò sino al funereo rogo.

Rapido scendi oltre l' usato, o fiume;
E, per far lei pria del mio giunger lieta,
Mie' carmi arreca in su le ondose piume.

Perchè tu il sappi, al tuo fuggir pon meta
Là, dove splenda inusitato un lume;
Ch' ivi è colei, ch' ogni mia doglia acqueta.

CLXVII.

Oh qual mi rode e mi consuma e strugge
Inutil rabbia, ch' esalar non posso!
Da tanti dì già corro, e non son mosso;
Mercè la gente, che parlando mugge.

Un trotto piè-di-piombo, che mi fugge
E vuota ogni midolla infino all' osso;
Ecco quai vanni a me il Tedesco grosso
Or presta; ond' io rimango, e il tempo fugge.

Ben l' alato pensier verso il mio bene
Su le ratte d' amor fervide penne
Innanzi vola, indi a spronarmi viene:

Ma invan: sue tarde elefantesche brenne
Il guidator più tardo anco trattiene. —
Amante mai per queste vie non venne.

CLXVIII (1786).

Su questa strada io giva, in questo legno,
Co' medesmi destrieri in simil ora,
(Ma col cor di ben altro affetto pregno)
A diporto con lei, cui chiamo ognora.

Già, d'una in altra rimembranza, io vegno
Sì pienamente or di me stesso fuora,
Che fin, ch'io lei presente a me disegno.
Coll' acceso pensier, duol non mi accora:

Nè sol la veggo; anco le parlo, ed odo
Di sua angelica voce le risposte,
Ch'io replicar fra me tacito godo.

Ma l'orme ho appena entro all'ostel riposte,
Ch'io ricomincio in lagrimevol modo
A cercar de' suoi piè le amate poste.

CLXIX (1786).

Sempre ho presente quell'atto soave,
Con che tu volgi turbatetta il ciglio
A me, quand'io non ricco di consiglio
Erro; che spesso avviemmi, e ognor m'è grave.

Maggiore amor, maggior pietà non have
Tenera madre pel suo dolce figlio:
Quindi, s'io poi non sempre al ben mi appiglio,
Pianto non è che mia vergogna lave.

Donna mia, poco son; ma nulla io fora,
Se fra il cieco bollar de' pensier miei,
Te non avessi per mia scorta ognora.

Anco lontana, al fianco mio tu sei:
Spiacerti io temo: e al ben oprar m'incuora
L'amor tuo, di cui privo, io non vivrei.

CLXX (1786).

Donna, l' amato destrier nostro il Fido,
Cui tu premevi timidetta il dorso;
Sta di sua vita or per fornire il corso,
Per morbo ond' io sanarlo omai diffido.

Oggi, pur dianzi, di mia voce al grido,
La testa or grave, e un dì sì lieve al morso,
Alzava, e mi sguardava. Allor m' è scorso
Agli occhi il pianto, e al labro un alto strido....

Se tu il vedessi ! anco tu piangeresti....
Pieno ha l' occhio di morte ; e l' affannoso
Fianco, non vien che d' alitar mai resti.

Pur, non so che di forte e generoso
Serba in sè, che i suoi spirti ancor tien desti :
Ei muor, qual visse, intrepido animoso.

CLXXI (1786).

Tenace forza di robusta fibra
Fa che il nostro destrier pugna con Morte
Sì, ch' ella in lui sua falce indarno vibra ;
E mie speranze, o donna, or son risorte.

Su i già tremuli piè meglio ei si libra ;
Il capo, par che meno peso or porte ;
E poichè il dissanguarlo non lo sfibra,
Fia mestier che salute al fin gli apporte.

Già il veggo io già, fin del bel Reno all' onde,
Cacciar per questo lieto immenso piano
Morte, che innanzi al suo volar si asconde :

Già baldo il veggo ritornato e sano,
Meco aspettare, alle novelle fronde,
Il dolce impero di tua bianca mano.

CLXXII (1786).

Fra queste antiche oscure selve mute,
Che fan del monte il dorso irsuto e negro;
Là donde il pian traspar culto ed allegro,
Alte dolcezze io spesso ho in me godute.

Or mille in mente fantasie piovute,
Forma ebber poscia di poema intégro;
Or, di colei che il cor dolente ed egro
Fammi, in rime laudai l'alta virtute.

Così, sempre invisibili al mio fianco
Vengon compagni, e delirar mi fanno,
Dal destro lato Gloria, Amor dal manco.

Oh bel sollievo d'ogni umano affanno!
Viver, da prava ambizion ben franco,
Tra spini e fior, quai Febo e Amor li danno.

CLXXIII.

Duro error, che non mai poscia si ammenda,
Il nascer schiavo del poter d'un solo!
Per cui su l'ali di virtute a volo
L'uom non può alzarsi, ancor ch'ella lo incenda.

Se a libertade avvien ch'ei l'alma intenda,
Caldo amator del bello antico stuolo,
Desiandola invano, immenso duolo
Forza è che ognor più sventurato il renda:

Se, fra delizie e il non pensare, ignaro
Vive ei de' dritti a lui nel nascer tolti,
Fetida vita il pon dei bruti al paro.

Forti, o voi pochi, in rio servaggio avvolti,
Fia sola ammenda al nascer vostro amaro,
L'essere in suol di libertà sepolti.

CLXXIV.

S' io men mia donna amassi, o men le Muse,
Mal nel rigor del verno i dì trarrei,
Quasi sul fiore ancor degli anni miei,
Qui donde son tutte allegrezze escluse.

Solo men vivo in ermo loco, ed use
Mie rime al pianto, ognor sospiran lei;
Che, se a me riede ai dì men brevi e rei,
Farà ch' io men sua lontananza accuse.

Ma ben so, ch' ove, donna di te stessa,
Tu di tua stanza appieno arbitra fossi,
Mai non saria fra noi distanza messa.

Quindi or con quanto buon voler più puossi,
Mia solitudin porto; e vivo d' essa;
E prego Amor, che più martir mi addossi.

CLXXV.

« Non fu sì santo, nè benigno Augusto,
« Come la tromba di Virgilio il suona »:
Nè fu Virgilio un pensator robusto,
Da fare il vero nascer d' Elicona.

Il non avere in libertà buon gusto,
Dagli alti cuori a lui non si perdona:
Che l' adular chi l' ha di doni onusto,
Fa che il vate in viltà col sir consuona.

E stolta ell' è non men che ria menzogna,
Il dir, che possa un vate in fama porre
Il rio signor, se in fama porlo agogna.

Creda al contrario, chi lo allor vuol corre,
Che in laudar gli empj ei merca a sè vergogna,
Nè dell' infamia a lor può dramma torre.

CLXXVI (1786).

Crudel comando ! e per pietà l' ho dato,
Piangendo ; e in pianto, il doloroso effetto
Di momento in momento udirne aspetto
Dal percussor feroce insanguinato.

O buon mio Fido ; a che ci tragge il fato !
Tuo pestifero morbo hammi costretto
A farti, in prova del mio lungo affetto,
Tre palle (oimè !) piantare entro al costato.

Il mio bel Falbo ! il mansüeto ardente,
Che di portâr mia donna iva sì altero ;
Che le obbediva con sì umana mente !

Deh ! come tal sentenza uscìa dal fero
Mio labro ?... Eppure, egro insanabilmente...
Mai non porrò più il core in niun destriero.

CLXXVII (1786).

Non bastava, che lungo intero il verno
Sepolto io stessi in solitudin trista,
Privo di quella cara ed alma vista,
Che sola in tregua pon mio pianto eterno ?

Mute selve, ov' io sfogo ebbi all' interno
Mio duol, cui speme pur iva frammista ;
Ecco, ognuna di voi vita racquista ;
E nuove fronde, e fior novelli io scerno :

Non, lasso ! in me, cui la speranza è tolta
Di riveder tra queste amene piagge
Donna, in chi mia ventura e vita è accolta.

Gioja non v' ha, che omai più il cor m' irragge ;
Morte mi s' è d' intorno ad esso avvolta,
E lenta lenta a sua magion mi tragge.

CLXXVIII (1786).

Podagra acerba, che sì ben mi mordi
I piè, che in letto conficcato mi hai;
Se di Venere e Bacco infra i bagordi
Tu nascei, or con che dritto in me ti stai?

Poco tua madre, e il genitor non mai
Conobbi; onde, o tu pace appien mi accordi,
O il padre almen cangiar per me dovrai,
Perchè intera mia fama non si lordi.

L'ardente Apollo, il nobil Dio dei carmi,
Con sua fiamma vorace hammi consunto
Quel vigor, che potea da te sottrarmi.

Di lui sei figlia; ed egli, il so, t'ha ingiunto
Di non osar la mente straziarmi:
Basta il mio frale al tuo crudele assunto.

CLXXIX (1786).

Gran pittrice è Natura. Oh amabil vaga
Armonia di color sì varj e vivi,
Che il cor, la vista, e lo intelletto appaga!
Qual fia pennel, che a tua bellezza arrivi?

Qui il pratello, che pare opra di maga,
Ride fra due fuggenti argentei rivi:
Più là, rosseggia l'odorosa fraga,
Fra i bei lauri non mai di fronda privi:

Più su, di querce si corona il monte;
E un bizzarro alternar di Sole e d'ombra,
Or fa negra, ora indora a lui la fronte.

Là, quanto trar può l'occhio, il piano ingombra
Verde speme di messi a ingiallir pronte....
Ma nulla il duol dall'alma mia disingombra.

CLXXX.

Quattro gran vati, ed i maggior son questi,
Ch'abbia avuti od avrà la lingua nostra.
Nei lor volti gl'ingegni alti celesti,
Benchè breve, il dipinto assai ben mostra.

Primo è quei che scolpìa la infernal chiostra:
Tu, gran padre d'amor, secondo resti:
Terzo è il vivo pittor, che Orlando inostra:
Poi tu, ch'epico carne a noi sol desti.

Dalla gelida Neva al Beti adusto,
Dal Sebétó al Tamigi, eran mie fide
Scorte essi soli, e il genio lor robusto.

Dell'allor, che dal volgo l'uom divide,
Riman fra loro un quinto serto augusto:
Per chi? — Forse havvi ardir, cui Febo arride.

CLXXXI (1786).

Il gran Prusso tiranno, al qual dan fama
Marte e Pallade a gara, or su la sponda
Sta di Cocito, oltre alla cui negr'onda
Fero Minosse, ad alta voce il chiama.

L'alta, sublime, e non regal sua brama
Di ottenere immortal vita seconda,
Quasi lucida fascia or già il circonda,
E ammirabil l'ha fatto a chi men l'ama.

Quindi è dover, che semivivo egli oda
Ciò che di lui dirà libero ingegno;
Se a nomarlo pur mai la lingua ei snoda.

Costui, macchiato di assoluto regno,
Non può d'uomo usurpar nome, nè loda;
Ma, di non nascer re forse era degno.

CLXXXII.

L' idioma gentil sonante e puro,
Per cui d' oro le arene Arno volgea,
Orfano or giace, afflitto, e mal sicuro ;
Privo di chi il più bel fior ne cogliea.

Borëal scettro, inesorabil, duro,
Sua madre spegne, e una madrigna crea,
Che illegittimo omai farallo e oscuro,
Quanto già ricce l' altra e chiaro il fea.

L' antica madre, è ver, d' inerzia ingombra,
Ebbe molti anni l' arti sue neglette,
Ma, per lei stava del gran nome l' ombra.

Italia, a quai ti mena infami strette
Il non esser dai Goti appien disgiombra !
Ti son le ignude voci anco interdette.

CLXXXIII (1786).

Candido cor, che in sul bel labro stai
Di quella schietta che il mio tutto io chiamo ;
Per te, più sempre che me stesso io l' amo ;
Tu più m' incendi, che i suoi negri rai.

Chi di beltà, chi di lusinghe, e assai
Colti son d' arti e di menzogne all' amo :
Non io ; che in prova, libertà non bramo ;
E l' anno è il nono de' miei lacci omai.

Un dirmi ognor soavemente il vero,
Ancor che spiaccia ; ed a vicenda, un breve
Sdegno in udirlo, indi un perdon sincero ;

Un profondo sentire in sermon lieve ;
Infra il lezzo del mondo animo intero :
Bei pregi, a cui servir non fia mai greve.

CLXXXIV.

Piacemi almen, che nel vagar mio primo
Di beltade in beltà, di regno in regno,
Nè per giuoco, non posi io mai l'ingegno
In amar donna del francese limo.

Le ripulse d'ogni altra assai più stimo,
Che i favor d'una Galla; il cui contegno,
Tutto artefatto e di superbia pregno,
Svela del cor l'ascosa feccia all'imo.

Beltà sì poca, ed arroganza tanta;
Natura nulla; e non un dito a caso
Mosso, da qual *simplicité*, più vanta:

Fra due guance impiastrate un mezzo naso;
Un sentenziar che l'anima ti schianta...
Fetidi fiori in profumato vaso.

CLXXXV.

Sublime specchio di veraci detti,
Mostrami in corpo e in anima qual sono:
Capelli, or radi in fronte, e rossi pretti;
Lunga statura, e capo a terra prono;

Sottil persona in su due stinchi schietti;
Bianca pelle, occhi azzurri, aspetto buono;
Giusto naso, bel labro, e denti eletti;
Pallido in volto, più che un re sul trono:

Or duro, acerbo, ora pieghevol, mite;
Irato sempre, e non maligno mai;
La mente e il cor meco in perpetua lite:

Per lo più mesto, e talor lieto assai,
Or stimandomi Achille, ed or Tersite:
Uom, se' tu grande, o vil? Muori, e il saprai.

CLXXXVI (1786).

Donna, s'io cittadin libero nato
Fossi di vera forte alma cittade,
Quel furor stesso, ch'or di te m'invade,
D'egregio patrio amor m'avria infiammato.

Nè il mio secondo amore a te men grato
Fora, son certo : perchè in bella etade
Nata tu pur, saresti or delle rade
Cose, che al mondo il cielo abbia mostrato.

Ma, nati entrambi e in servitù vissuti,
Nessun legame sovrastar può a quelli,
Che han tra noi le conformi alme tessuti.

Tu dunque sola or la mia vita abbelli ;
E gli alti sensi tutti in me son muti,
Se a tentar nobile vol tu non mi appelli.

CLXXXVII (1787).

Misera madre, che di pianto in pianto
Vai strascinando la trista tua sera ;
E ad uno ad uno i figli amati tanto
Vedi acerbi ingojar da morte fera :

Ad alte prove il tuo coraggio santo
Ponendo or va quei che a natura impera.
Deh, che non ha mio inutil stame infranto,
Pria ch'orbarti di qual più d'uopo t'era !

Io sol per tutti, io primo, ed io che il bramo,
Morir dovea ; che gli altri avrianti almeno
Di nepoti accresciuto al tronco un ramo ;

E per me mai non stringerai tu al seno
Un pargoletto, che a te sia richiamo,
A sperar quaggiù ancora un dì sereno.

CLXXXVIII.

Se vuoi lieto vedermi, un crudo impaccio,
Deh! trammi, o donna; e qual bell'alma suole,
Non mi tacciar (ch'io stesso già men taccio)
D'andar perdendo il senno in Corvo, e in Sole.

Terz'anno è già, che in ozioso ghiaccio,
Come se avessi una verace prole,
Viver mi fan questi destrieri; e spiaccio
Per essi a Palla, che a ragion sen duole.

Potrei, ben so, s'io men ne fossi amante,
Veder stroppiargli ad uno ad un dal rio
Manescalco carnefice-inchiodante:

Ma il sai; modo non pongo all'amar mio.
Tu sei di me la parte ragionante;
Abbi tu dei destrier la noja e il brio.

CLXXXIX.

Donna, deh, mira il nostro buono Achille,
Con qual gravità nobile ei si asside,
Quasi persona; e in un con noi divide
Di questo ardente fuoco le faville.

Quanto è mai bello! e' non si trova in mille;
E veramente il core ci conquide,
Quando par sua testona a noi confide,
Chiudendo in sonno sue gravi pupille.

Che ben moscata e ben pezzata pelle!
Che largo petto! che instancabil nervo
Han queste zampe in caccia, grosse e snelle!

Diamgli un vezzo d'argento; ond'ei protervo
Vada; e sopravi scritto in note belle:
A un voler solo in due signori io servo.

CXC (1787).

Bella arte-fatta selva, in cui sen vanno
Più assai baldi e securi i daini e i cervi,
Che i cittadini, che tremanti stanno
Sotto la sferza dei lor re protervi;

Deh! come intero il mio gradito affanno
Col tuo fido silenzio in me conservi!
E usando al core un lusinghiero inganno,
Al mio dolore a un tempo e a me tu servi.

Ad abitar la Gallica cittade
Mal mio grado mi tragge un signor cieco,
Che tutte sa dell'alma mia le strade:

Ma tanta e tal malinconia vi arreo,
Che felice esser mai qui non mi accade,
Se non quanto in quest'ombre Amor vien meco.

CXCI (1787).

Dubbio, per me più crudo assai che morte,
Giorno e notte mi rode, ange e consuma;
S'io debba, o no, tragger la lunga bruma
Qui presso a lei, ch'è sul mio cor sì forte.

So qual mi aspetta altrove orrida sorte;
So quanto in van di viver io presuma
Dove il suo raggio l'aure non alluma,*
Dov'è non è chi il mio dolor conforte:

Ma pur, qual scelta, oltre il morir, mi è data?
Queste abitar di Senna inique rive,
Vera tomba d'ogni alma innamorata.

Scelta orribile, ad uom che d'amor vive;
La cui bollente fantasia turbata
Del gel del mondo fetido il proscrive.

CXCII (1787).

Ciò che agl'Itali spesso a torto ascritto
Vien da infallibil gallica censura,
Che con falsi concetti abbiain natura
Tradita, e il vero poetar proscritto;

Voglio ch'or mi si apponga, e a giusto dritto,
In questa breve mia strana mistura,
Ove il genio francese almo si appura;
Se il tant'alto mirar non m'è interditto.

Leggerezza che pesa; ingegno stolto;
Franco servaggio; misera ricchezza;
Freddo bollore; acchiuder poco in molto;

Scortese civiltà; scarsa grandezza;
In migliaja di corpi un solo volto...
Parmi, che qui sia il concettar, bellezza.

CXCIII (1787).

Morte già già mi avea l'adunco artiglio
Tenacemente al cor dintorno attorto:
Esangue, e col pensier già in tomba assorto,
Pender su me vedea, turbata il ciglio,

Muta qual madre, sovr'unico figlio,
Quella, per cui di vita i guai sopporto:
E vedea d'altra parte in viso smorto
Starsi l'amico, ond'ha il mio cor consiglio.

Oh! quanti strali trafiggeanmi l'anima!
Lasciar l'amata, l'amico, e la spene
Della sì a lungo sospirata palma!...

Quand'ecco rieder vita entro mie vene.
Gloria, amistade, amore, or voi mia salma
Serbaste... Ah sol per voi la vita è un bene.

CXCIV.

Emmisi chiusa alfin l' *inferi* porta,
Da cui proruppe strabocchevolmente
Flusso infinito di materia morta
In negro-gialla bile aspra-fetente.

Il dolce sonno, che l'alma conforta,
Già dal mio ciglio omai due lune assente,
E in van chiamato, riede, e in don mi apporta
E vita, e forza, e ardire, e carmi, e mente.

Or superbiam su via noi d'Eva prole ;
Figli del ciel, chiara progenie bella,
Per cui soli si alluma e gira il Sole.

L'uom, che se stesso de' suoi pregi abbellà,
Se sgombrar vuol dal suo pensier tai fole,
Sieda un solo mesetto alla predella.

CXC.V.

Chi 'l crederia pur mai, che un uom non vile,
Per amar troppo il bel natío suo nido,
Sordo apparendo di natura al grido,
Spontaneo il fugga, quasi ei l'abbia a vile?

Eppur quell'un son io : ma in cor gentile
Far penetrar l'alta ragion mi affido,
Che mi sforza a cercare in stranio lido
Come ardito adoprar libero stile.

Sacro è dover, servir la patria ; e tale
(Benchè patria non è là dove io nacqui)
L'estimo io pur ; nè d'altro al par mi cale.

Quindi è, che al rio poter sotto cui giacqui,
Drizzai da lungi l'Apollíneo strale,
E in mio danno a pro d'altri il ver non tacqui.

CXCVI.

Oh stolta in ver mia giovenil baldanza,
Che acciecata la mente un tempo m'ebbe!
Error, che a molti innanzi a me già increbbe;
Credersi in Pindo aver sicura stanza.

Deh, quanto ancor dell'aspra via m'avanza
Che a corre il vero alloro guidar debbe!
Aspra più all'uom, quanto in più fama ei crebbe,
Caldo il cor di tenace alta costanza.

Ben non so s'io di Cirra ebro, o d'orgoglio,
Fossi il dì che stampai tragici carmi,
Di cui più ch'altri io stesso, e invan, mi doglio:

Ma immaturi eran certo: onde a scolparmi,
Sudo or sovr'essi; e o dargli il fuoco io voglio,
O trargli a tal d'esser scolpiti in marmi.

CXCVII (1787).

Madre diletta mia, deh! non ti piaccia
Di maggior pianto omai gravarmi il ciglio,
Col darmi ingiusta incompotabil taccia
Di sconoscente, o d'insensibil figlio.

Spesso, se avvien che a te mie nuove io taccia,
Il noh poterti io dir, che al scelto esiglio
Sto per dar fine, e che a te riedo, allaccia
Mia penna; e fa, che al nulla dir mi appiglio.

Squarciato il cor da più saette io porto:
Amor mi sforza, e libertà più ancora,
Ad afferrar di qua dall'Alpi un porto:

Di là mi chiama in flebil voce ognora
L'orba vecchiezza tua, cui sol conforto
Il riveder l'unico figlio or fora.

CXCVIII (1787).

Compie oggi l'anno, ch'io dell'Arno in riva
Sovra olimpico ponte in finto marte
Vedea prodigj di valore e d'arte,
Per cui Pisa in Italia è sola viva.

Odo il fremere ancor, ch'io intorno udiva;
Veggio i terribili urti, e l'armi sparte;
E quello stesso gel l'alma or mi parte,
Ch'io fra speme e timor quel dì sentiva.

Oh come ratto il dubbio cor mi batte!
Tremo pel forte aquilonar guerriero,
Dal cui lato virtù nuda combatte:

Senno è dall'Austro, e obbedienza, e impero. —
Ahi, quante già ne fur genti disfatte,
Per duce aver, più assai che dotto, altero!

CXCIX.

Sperar, temere, rimembrar, dolersi;
Sempre bramar, non appagarsi mai;
Dietro al ben falso sospirare assai,
Nè il ver (che ognun l'ha in sè) giammai godersi:

Spesso da più, talor da men tenersi,
Nè appien conoscer sè, che in braccio a' guai:
E, giunto all'orlo del sepolcro omai,
Della mal spesa vita ravvedersi:

Tal credo, è l'uomo; o tale almen son io:
Benchè il core in ricchezze, o in vili onori,
Non ponga; e Gloria e Amore a me sien Dio.

L'un mi fa di me stesso viver fuori;
Dell'altra in me ritrammi il bel desio:
Nulla ho d'ambi finor, che i lor furori.

CC.

Dolce a veder di giovinezza il brio,
Che con modestia lietamente aggiunto,
In bella donna manifesti a un punto
La candid'alma, e il natural desio!

Tra l'opre tante in cui grandeggia Iddio,
La prima è questa; e ad ammirarla è punto
Ogni uom da spron che gli ha Natura ingiunto,
Per quanto al bello ei sia cieco e restio.

Oh vero raggio di luce divina,
Che folgorando infra due ardenti lumi,
Fai d'ogni nostro senso alta rapina!

Oh bei leggiadri angelici costumi,
Sovrana forza che ogni forza inchina!
Voi de' mortali siete in terra i Numi.

CCI (1789).

Tosto ch'io giunga in solitaria riva,
Quanto a me si appresenta, o poggio, o piano,
O selva, o mormorio d'acque lontano,
Tutto a prova mi accende e vuol ch'io scriva.

Eppur, non sempre avvampa in fiamma viva
Del par la mente; onde avvien poi, che vano
Spesso è il mio carne, e che fors'anco è insano
Quasi d'uom che abbajando in rime viva.

Muto, deh pur, come di lingua il sono,
Foss'io di penna! o al buon Vulcan sapessi
Il *neonato* Sonetto offrire in dono! —

Noi siam ben tutti appieno in ciò gli stessi;
L'ultimo parto, ci par sempre il buono;
Ma il precedente pure arder non dessi.

CCII (1789).

Lento, steril, penoso, prosciugante
Lavoro ingrato, che apparir non dei;
Ma, che pur tanto necessario, sei
Dello egregio compor parte integrante:

Deh, come mai spender tant'ore e tante
In ciascun dì fra' stenti tuoi potrei,
Se poi sollievo io non trovassi in lei,
Di cui, già ben due lustri, or vivo amante?

Donna mia, per te sola il lauro intero
Cerco acquistar con lungo studio e pena,
Perch'io teco dividerlo poi spero.

Nè al tutto fora la tua gloria piena,
Se alcun dicesse, indagator del vero,
Che in me lo stil non pareggiò la vena.

CCIII (1789).

Un vecchio alato, e una spolpata donna,
Su me scagliarsi, ambo di falce armati,
Veggio; e maligni, orribilmente irati,
Struggere a gara la mortal mia gonna.

La mente sola, quasi alta colonna,
Tutti munita di se stessa i lati,
Va combattendo contro i duo spietati,
Nè mai nel far lor onta e danno assonna.

Tu, che di marmi e bronzi invido il dente
Pasci; e tu, sorda, il cui ferir pareggia,
Qual tronca messe, ogni alto e ogni umil ente;

Dell'Oblío vostra prole, entro la reggia
Tentate indarno imprigionar mia mente,
Che sovra voi già vincitrice aleggia.

CCIV (1789).

L'Attica, il Lazio, indi l'Etruria, diero
In lor varie flessibili favelle
Prove a migliaja, ch'ogni cosa è in elle,
E il forte e il dolce e il maestoso e il vero.

Tarde poi, sotto ammanto ispido fero
Sorser l'altre Europée genti novelle,
Stridendo in rime a inerme orecchio felle,
E inceppate in pedestre sermon mero.

Ciò disser, Carmi; e chi 'l credea, n'è degno.
Nè bastò; ch'essi, audacemente inetti,
Osaro anco schernir l'Italo ingegno.

Di tai loro barbarici bei detti
Vendicator, d'ira laudevole prego,
Giungo, sicuro dall'averli io letti.

CCV (1789).

Non, perch'egli sia gelo, il verno biasmi:
Nè la notte, perchè tenebre sia;
Non, perchè infido, il mar; non, perchè ria,
La guerra; o perchè sien falsi i Fantasmi.

Natura il vuol; nè avvien ch'ella mai plasmì
Tripede l'uomo; o ch'ali al tergo dia
Di sotterranea talpa; o leggiadria
All'asin goffo, nei venerei spasmi.

Dunque, perchè d'un assoluto Sire
Biasmar vuoi tu la crudeltade inetta,
Le rapaci unghie, ed il codardo ardire?

L'esser da nulla, a dritto appien si aspetta
A chi può tutto. — Invito alto al fallire
È il non temer giustizia nè vendetta.

. CCVI (1789).

« Un cantar, che nell'anima si senta, »
E, con soave irresistibil possa
Le fibre tutte a ricercar non lenta,
Trascorrer faccia un brivido per l'ossa;

Se avvien, che il Ciel questo bel dono assenta
In bella donna, ogni crud'alma è scossa,
In un istante ogni fierezza è spenta,
Sì fortemente l'have Amor commossa.

Oh diletta egregia arte celeste,
Che i sensi acqueti, e il rio dolor fai muto!
Per te, mi scordo la mortal mia veste :

Al poetare, il tuo sovrano ajuto
Soccorrer suolmi con le dolci-meste
Lagrima, ond'è poscia il mio stil tessuto.

. CCVII (1789).

Bello ed util del par, fervido Ordigno,
Quattro immense impernate ali rotanti
Spiegando, ei quivi allaccia i figli erranti
Del Dio, ch'è in mare all'uom talor maligno.

Ratto aggirasi intanto alto macigno,
Cui mille ruote stridule assordanti,
D'una in altra se stesse propaganti,
Dan moto stritolante aspro ferrigno.

La grave mola i Cereali aurati
Doni infrange, che infranti altrui dan loco,
Cadendo in bianca polve trasmutati.

Esce da questo industrie aéreo giuoco
Quel pane poi, che al povero i magnati
Contrastan spesso, o il dan malvagio e poco.

CCVIII (1789).

PARIGI SBASTIGLIATO.

Populum meum exactores sui spoliaverunt,
et mulieres dominatæ sunt eis.

ISAIA, cap. III, verso 12.

INTRODUZIONE.

Alti-sonante imperiosa tromba
Posta s'è a bocca una feroce Diva,
Necessità, che a render prode arriva
La stessa pavidissima colomba:

Ecco al forte squillar, da un'ampia tomba
Repente uscir la turba rediviva,
Che ben trenta e più lustri ivi dormiva;
E il suo libero dir già al ciel rimbomba.

Deh! se intera la Gallia, onde voi sete
Il nobil fior, pietade in sen vi desta;
Sommerse omai sian le discordie in Lete!

Popol, Patrizi, Sacerdoti, è questa
La via! per cui quel sacro allor si miete
Che il ben d'ogni uom nel ben di tutti innesta.

PARIGI SBASTIGLIATO.

ODE.

I.

All'armi all'armi, un generoso grido
Fa rintronar di Senna ambe le rive :
All'armi all'armi echeggia
Francia intera dall'uno all'altro lido.
Forse fia che dell'Anglo ampia oste arrive ?
No: dalla infame reggia,
Di tradimenti e di viltade nido,
Sotto ammanto di pace esce l'atroce
Seme di guerra. Ecco al macello il segno
Dal capitano indegno
Aspettar la masnada empia feroce
Che all'immensa cittade intorno accampa.
Svizzera compra carne al regio sdegno
Tacita serve; e qual feroce vampa,
Pregna di stragi stassi.
Ahi nube orrenda di esecrati sgherri !
Fia che il popol ti lassi
Ber del suo sangue, e al tuo ferir si atterri.

II.

Ma da ben altra immortal reggia scende
Sovra l'ali dei Fati in atto altera
(Bella e terribil Dea)
Libertà; che da Palla ottien le orrende
Gorgonee serpi, onde la turba fero
Cui già il terror vincea
Freddo immobile sasso inutil rende.
Sacra Diva, che il vile empio di corte
D'un guardo annulli, e il cittadino allumi
Di fiamma tal che ai Numi
Si estima ei pari; ad affrontar la morte
Per la patria verace, o Dea, tu traggi,
Tu sola, a sparger di lor sangue fiumi,
Le magnanime Guardie; in cui tuoi raggi
Tanto penétri addentro,

Che non più guardie del comun nemico
Ma di Parigi al centro
Franche Guardie si fanno al Franco amico.

III.

Invisibil così pendea sospeso
E su le umili e su le eccelse teste
Con la rovente spada
L'Angel di morte, anch'ei d'orror compreso.
Dato è il segnal: la cortigiana peste
Fa sì che in bando vada
L'uom che sol regge or dello Stato al peso;
L'uom che libero nato in strania terra,
Servo in Gallia ed in corte a far si venne
Sol per tôr la bipenne
Di man de' rei, che a scellerata guerra
Vilmente arditì contra il volgo inerme
L'adopran sì, che n'è il servir perenne. —
Ahi stolte al par che inique menti inferme!
Perchè i raggiri impuri
Vostri abbian dato ad un tant'uom il bando,
Sperate voi securi
Starvi omai dietro al mercenario brando? —

IV.

Quali urla sento? infra l'orror di negra
Notte feral quai torbe incese tede
Correr ricorrer veggio?
In men ch'io il dico, ampia cittade intègra
Sossopra è vòlta: ogni uom vendetta chiede:
E il differirla è il peggio.
Spade, aste, ogni arme impugnan tutti: ed egra
Alma non v'ha ch'elmo rimembri o scudo.
Andar, venire, interrogar, giurarsi
Scambievol fè, mostrarsi
A gara ognun d'ogni temenza ignudo,
Rintracciar l'orme del tedesco gregge,
Sovr'esso a furia indomiti scagliarsi,
Altri svenarne, altri fugarne, e legge
A tutti imporre, è un punto.
Pria che in ciel la seconda alba sia sorta
E che al confin sia giunto
L'esul ministro, è tirannia già morta.

V.

Oltre l'usato il sol sereno sorge
A rischiarar queste beate spiagge;
E spettacol sublime,
Agli occhi miei sì desiato, porge.
Con bella antiqua mescolanza, in sagge
Torme, uno stuolo imprime
Rispetto, in cui la securtà risorge.
Rimiro io fatti i cittadin soldati:
E più strano miracolo ai dì nostri
Fia che in un mi si mostri
Nei regi sgherri a cittadin tornati.
Già insieme tutti, a calda prova ognuno,
Gl'impotenti sfidaro aulici mostri. —
Ma, se matrona non si veste a bruno,
Dei satelliti soli
Non basta il sangue a rammollir lo scettro.
Nè fia che in corte voli
Terror, se non vi appar nobile spettro.

VI.

Loco è in Parigi, che in inferno avria
Pregio più assai: detto è BASTIGLIA; e dirsi
Me' dovria Malebolge.
Ampia profonda fossa, ond'è ogni via
Intercetta all'entrar come al fuggirsi,
Per ciascun lato il volge.
Quadro-turrita in mezzo erge la ria
Fronte una ròcca di squallor dipinta:
Atro-bigio è il gran masso. Alta corona
D'empio bronzo che tuona,
Infra gli orridi merli al capo ha cinta:
Del piè sotterra s'incaverna il fondo
Più giù che il fosso, in parte ove non suona
Raggio più omai dell'abitato mondo:
Dalle esterne sue parti,
Fenestre no ma taciti forami
Radi nel sasso ed arti
Barlume danno a quelle stanze infami.

VII.

Gemma è primiera del regal diadema
Questo albergo di pianto. A guardia un truce
Crociato carceriero

Stavvi, ripien di crudeltade e tema,
Che di monchi sicarii inutil duce
Dirsi ardisce guerriero. —
Nunzi a costui di volontà suprema
Dei vincitori cittadini, in lieto
E pacifico aspetto, ecco son giunti.
Che indarno ei non impunti
Nel negar l'armie, il prega un sermon queto.
Altro da lui non vuolsi. All'aure il bianco
Segnal di pace, e i caldi preghi aggiunti,
Il rancor di costui dovrian far manco.
Blando e mite ei risponde
Che a ciò s'inoltrin quietamente i pochi.
Giunti appena alle sponde,
Sovr'essi avventa il traditor suoi fuochi.

VIII.

Donde han mai l'ali ? qual non visto Nume
Dei respinti al furore ali ministra
Ad inaudito volo ?
Ecco sgorgare, impetüoso fiume,
Il gran popol da destra e da sinistra,
Irresistibil stuolo.
Leggieri più che ventilate piume,
Oltre al ponte primier varcati in frotta
Già stanno: ivi urti, e palle, ed urla, e morti,
E morenti, e risorti :
Null'uom sa il come: ecco allentata e rotta
La catena, che in alto ratteneva
L'ultimo ponte. — Oh generosi oh forti
Voi, che sovr'esso, che a stento cadeva,,
D'audace slancio ascesi,
Primi sboccar nell'empia rôcca ardiste ! —
Lor nomi indarno io chiesi,
Perchè il debito onore a lor si acquiste.

IX.

Ve' scorrer già la vincitrice piena
Entro alle più riposte erme latébre
Del trionfato ostello :
Già il ferro ogni empio difensor vi svena.
Già dalle eterne orribili tenèbre
Del lor carcere fello

Tratti sono alla pura aura serena
I prigionieri miseri innocenti.
Già già afferrato è il castellano iniquo,
Che dell'oprar suo obliquo
Pagherà tosto il fio tra rei tormenti.
Preso esce già fra i cittadini, agli occhi
Del popol tutto, il condottiero antiquo;
Nè dardo avvien che incontro a lui si scocchi:
« Alle Gemonie » grida
Sola una voce della plebe immensa,
Che con feroci strida
Viepiù sempre d'intorno a lui si addensa.

X.

Cruda, ah! ma forse necessaria insegna,
Vedeva io poi con gli occhi miei sua testa
Sovra lunga asta infissa
Ir per le vie: nè sola ell'è; chè degna
Compagna un'altra a quella orribil festa
Le viene a paro: è scissa
Questa dal corpo d'uom, che invan s'ingegna,
Urban pretore, di far ire a vuoto
Dei cittadini la guerriera impresa:
E vilmente distesa
Sua tronca salma io ne vedea nel loto.
E i cittadin feri vedea ma giusti
L'alta vendetta lungamente attesa
Sperar compiuta in que' scemati busti. —
Ahi memorabil giorno!
Atroce, è ver, ma fin di tutte ambasce:
Di libertade adorno
Fia questo il dì che vera Francia nasce.

XI.

Deh! con qual gioia alla sconfitta rôcca
Io volgo il piè! Senza tremare io passo
Dentro all'orrida soglia.
Già di pietade il core mi trabocca
Solo in mirarmi attorno il negro sasso....
Or quai voci alla doglia
Pari saran, se a me descriver tocca
I funesti pensieri, onde la vista
Dell'atre interne carceri mi aggrava?

Qui (dich'io) lagrimava,
D'arbitrario insanir vittima trista,
La intatta sempre timida Innocenza,
Cui di sua man Calunnia conficcava.
Qui non s'udia di giudice sentenza:
Qui due miseri carmi
Veri o supposti; e qui un sorriso, un guardo,
Un pensier, potean trarmi....
Oh di qual giusto alto furor tutt'ardo!

XII.

A terra, a terra, o scellerata mole:
Infranta cadi, arsa, spianata, in polve. —
A gara ogni uom l'assale;
A gara ogni uom spiccarne un sasso vuole,
E le fere compagini dissolve.
Sparita è già. — Ma quale
Pompa diversa oggi rischiera il sole
Nelle affollate parigine vie?
Ecco inerme e soletto il Franco Giove:
Ei di sua reggia muove,
Ripieno il cor di cittadine pie
Brame, in lui figlie di assoluto invito
Che al venir gli vien fatto in fogge nuove.
Fiede il regale orecchio un non pria udito
Alto e libero EVVIVA,
Cui non più R^e ma NAZION vi aggiunge
Quella sovrana Diva
Che dai bruti il verace uomo disgiunge.

XIII.

Fra il nobil grido il re procede intanto,
Da Franche armi non compre attorniato,
Vêr la magione urbana.
Di duolo e gioia vario-misto un pianto
Cui da pria 'l pentimento ha in lui destato,
D'ogni uom lo sdegno appiana.
Ma d'ora in poi quello ingigliato ammanto
E a chi 'l porta e a chi 'l dona assai men greve
(Spero) sarà. — Giunto è già il prence: ei giura
Che la orribil congiura,
Ignota a lui, tutta imputar si deve
Ai traditor che in duro error lo han tratto.

Pago è già il cittadin: già già sicura
Torna del re la maestade a patto
Meglio adeguato omai:
Già espulsi ha gli empi e richiamato ha il giusto:
Nè a re lo errar più mai
Concede il Nazional Consesso augusto.

CCIX.

CAPITOLO

AD ANDREA CHÉNIER

A LONDRA.

Parigi, 12 aprile 1789.

Ecco alfin giunta quella tanto attesa
Dolce epistola tua, Chénier diletto,
Ch'io avrei bramata un pocolin più estesa.
Ma la tua pigrietta in blando aspetto
Sì ben sapesti appresentar, ch'io credo
Non fosse il tacer tuo di amor difetto.
Io, che pure in pigrizia a nullo cedo,
Vo' non solo risponderti, ma in versi
E magri assai, per quanto io già mi avvedo.
Ma perchè appunto io so che gli alti e tersi
Piacciono a te, che bevitor del fonte
Carmi scrivi di mèle attico aspersi;
Voglio or perciò queste rimacce impronte
Farti ingoiare in pena del silenzio,
Cui giusto è pur che in modo alcun tu sconte.
Odo che amara è a te più che l'assenzio
Codesta Londra, ove stranier ti trovi:
Ed è vero il supplizio di Mezenzio
Lo star fra gente, ove nessun ti giovi
Co' bei legami d'amistà giuliva.
Ah! ben tu osservi che di ferro ha i chiovi
Necessitate, inesorabil Diva;
Solo Nume a cui cede anco il tiranno,
Quand'ella a farsi gigantesca arriva.

Di quant'io dico un bello esempio or danno
Questi tuoi Galli a libertà vicini,
Perchè forse il servir logorat' hanno.

Qui non s'ode altro più, grandi e piccini,
Uomini e donne, militari e abati,
Tutti soloneggiando i Parigini,

Non s'ode altro gridar che « Stati Stati : »
Onde, se avran gli Stati e mente e lena,
Cesserà, pure, il regno dei soldati?

La trista gente onde ogni Corte è piena,
Mormora pure ; e fra se stessa spera
Che risaldar potrassi la catena.

Quel che avverrà nol so : ma trista sera
Giunger non puovvi omai, che vie men trista
Della notte non sia che in Francia v'era. ¹

Io frattanto, cui l'alma non contrista
Nè stolta ambizion nè avara sete,
Traggo mia vita dolcemente mista

Di gloria e amor presso alle luci liete
Della mia Donna, a cui tu pure hai scritto ;
E imparo che l'allòr punge a chi 'l miete :

Ma instancabile sto, tenace, invitto
Nel sublime proposto ; e giorno e notte
Limo, cangio, e riscivo il già riscritto ;

Perch' alle mie tragedie non si annotte,
Quand'io poi muto giacerommi in tomba,
Come accader suol delle carte indòtte.

E' ci vuol molto a far suonar la tromba
Della ciarliera che appelliam poi Fama,
Se de' secoli a lei l'eco rimbomba.

Pur può in me tanto questa eterna brama,
Ch'io sopporto per essa anco i tormenti
Del duol che a torto morte non si chiama ;

Cioè, del rivedere i mancamenti
De' correttori e stampatori e protti,
L'un più dell'altro stolti e disattenti :

Quind'io tra punti e còme ed effi e ioti
Vo consumando i giorni e mesi ed anni,
Perch' a intender pur m'abbian gl'idioti. —

¹ Confesserò che qui io sbagliai grossamente, stimando il mal governo e la tirannia della Francia eretta a monarchia assoluta non potessero mai accrescersi: ma non era dato forse ad uom libero e puro il prevedere e poter vedere gli effetti della oligarchia dei pessimi.

Ma tu che fai tra i liberi Britanni,
La cui pur mesta taciturna faccia
Delle dense lor nebbie addoppia i danni?
Non v'è fra i dotti lor uom che ti piaccia?
Ciò avvien, perchè da quelli è d'uopo a stento
Uncinar la risposta che t'agghiaccia.
Si apparecchia costà, per quel ch'io sento
Pel risanito Re pomposa festa:¹
Ben di letizia è ricco l'argomento.
Maraviglia davver fu espressa questa
(Tale ai saggi almen par), non ch'ei trovasse
Ma ch'ei smarrir potesse un Re la testa.
Se ne rallegrì or dunque Londra, e passò
Il bel nuovo miracolo ai futuri,
Per tornagusto a quei ch'un Re noiasse.
Tu scaccia intanto i pensamenti oscuri;
E allo scriver sol pensa, a scriver nato;
Chè non è cosa al mondo altra che duri.
Amami; e riedi ove ognor sei bramato.

CCX (1790).

Del dì primier del nono lustro mio
Già sorge l'alba. Ecco, prudenza e senno
Siedonmi al fianco; e in placid'atto e pio,
A una gran turba di sgombrar fan cenno.
Le audaci brame, e l'ire calde, e il brio
Giovenil, che all'errar norma mi dienno;
Ed altri ed altri i di cui nomi oblio,
Tutti or dan loco: ed obbedir pur denno.
Ma, nè pur segno di voler ritrarsi
Fanno due alteri, il cui tenace ardore
Par che col gel degli anni osi affrontarsi:
Poesia che addolcisce e innalza il core
Vuol meco ancor, scinto il coturno, starsi;
E, sotto usbergo d'amistade, Amore.

¹ Il re Giorgio III regnante, per una non so qual malattia, diede volta al cervello; e rimase alcuni mesi affatto fuor di sè. Il dotto trattamento fattogli da esperti medici lo ripristinò poi perfettamente in salute ed in quella mente stessa ch'egli avea avuta prima dell'ammalarsi.

CCXI (1790).

Volubil ruota, infaticabilmente
Rapida ferve; ed ora innalza, or preme
Le umane cose; onde timore e speme
Combatton sempre entro all'umana mente.

Sotto essa ruota, innumerabil gente
Insana io veggio, o ignara, od ambe insieme,
Che con mani bramose all'ali estreme
Tenta afferrarsi del paléo fuggente.

Schiomata Donna intanto, in nubi assisa,
Cieca torreggia, e col suo mobil piede
Del perpetuo rotar l'ordin divisa.

Chi Dea, chi Donna, e chi un Demón la crede,
Solo il Saggio un Fantasma in lei ravvisa:
E chi la segue, assai men ch'essa vede.

CCXII (1790).

« Sogno è, ben mero, quanto al mondo piace. »
Io, da che spiro, ardentemente anélo
Dietro a quell'aura instabile, che sface
L'Oblío talor, ma pria dell'uomo il velo.

E, coturnato il piè, già corsi audace
Stadj assai; nè per farsi argento il pelo,
La divorante fiamma in me si tace,
Ch'anzi ella scherme di Prudenza il gelo.

Or la lira, ora il socco, ora il flagello,
Ed or per anco hammi a tentare astretto
Prose, alto scoglio al nudo mio cervello.

Tutte abbracciar, del pari a tutte inetto,
L'arti del dir mi fea l'Amor del bello;
« Ond'io tornai con le man vuote al petto. »

CCXIII (1790).

Amar se stesso, è di Natura legge;
Cui ragion poscia, e gentilezza, ed alto
Pensar rattempra e in guisa tal corregge,
Che l'uom ne vince ogni indiscreto assalto.

E in quella età, che all'impeto men regge,
Vestendo il giovin cor men forte smalto,
Appunto avvien che allor virtù primegge,
Cotale amor seco traendo in alto.

Quant'uom più val, men se medesimo ei prezza:
Ma l'undecimo lustro (oimè!) già il chiama
Ver la prisca mal vinta fievolezza.

Tace poi quasi il bel desio di fama:
E al suo tepor scalducciasi Vecchiezza,
Se stessa amando, poichè niun pur l'ama.

CCXIV (1790).

E carmi e prose in vario stil finora
Io scrissi, abil non dico, ardimentoso;
Storie, non mai, perchè il carico gravoso
Pensante autor veracemente accora.

Spinger per alto mare altera prora
Può almen l'Epico vate armonioso;
E l'Oratore, e il Tragico, e il sugoso
Filosofante, han vasto campo ognora:

Arti tutte divine; in cui, ritratto
L'uom qual potrà pur essere, s'innalza
Al ciel chi scrive e il leggitore a un tratto.

Ma il pinger casi, ove la vera e scalza
Trista Natura nostra il tutto ha fatto,
Fuor che in Commedia il fessi, a me non calza.

CCXV (1790).

Io, che già lungi di mia donna in meste
Rime troppe il doler disacerbava:
E. i lunghi dì piangendo, pur cantava,
Pregno il cor d'atre immagini funeste;

Io stesso poi, presso a quell'alme oneste
Luci sue, la cui vista il duol disgrava,
In muta gioja tacito mi stava
Ben anni, quasi a dire altro non reste.

E sì pur mai non è Letizia, meno
Che il sien le Cure, garrula loquace;
Mal cape anch'ella entro all'umano seno.

Dunque, or perchè la lira mia soggiace,
Vinta, diresti, dall'amor sereno? —
Pria che dir poco, immensa gioja tace.

CCXVI (1790).

Quanto più immensa, tanto men fia audace
D'amor la gioja, a cui forte aspro freno
È il creder sempre, o il paventare almeno,
Ch'abbia a troncarla ria sorte fallace.

Ond'io, quand'essa più il mio cuor compiace,
Se in rime avessi ad isfogarla appieno,
Il mio cantar saria tristo inameno,
Qual d'uom che in preda a grave dubbio giace.

Donna mia, per cui tanto io sospirava,
Or che le prische cure al cor moleste,
Tutte, lo averti al fianco mio, sgombrava;

Or mi si fanno in nuovo aspetto infeste.
Io sempre tremo, che la Morte prava,
Te pria furando, orridi guai mi appreste.

CCXVII (1790).

Bianco-piumata vaga tortorella,
Ch'or, su la mia fenestra il vol raccolto,
Ti stai dolce-gemente in tua favella,
Fisa i raggianti occhietti entro il mio volto ;

Che vorresti pur dirmi, o tu sì bella ?
Mira, a mia posta anch'io ti guardo e ascolto ;
Che messaggera d'amorosa stella,
Certo ver me le rapid'ali hai sciolto. —

A te, che amor per lunga prova intendi,
Nè per prospera sorte il cor ti smalti,
A te vengh'io narrar miei lutti orrendi. —

Deh ! basta ; intesi : ah, sola sei ! già gli alti
Strali mi passan del pianto che imprendi :
Già piango, e tremo che il tuo duol mi assalti.

CCXVIII (1790).

Poeta, è nome che diverso suona
Appo genti diverse in varia etade ;
Onde, or nel limo villipeso ei cade,
Or l'uom dal mortale essere sprigiona.

Ma uman giudizio torre o dar corona
Mal può d'un' arte, che divina invade
Gli almi suoi mastri, e alle superne strade
Con disusato ardito vol gli sprona.

Ben può sentenza il volgo dar su i vuoti
Armoniosi incettator d'oblio,
Di baje pregni, e al vero Apollo ignoti :

Ma prezzar quelli, che il furor natío
Sforza a dir carmi a Verità devoti,
Non l'osi, no, chi non è Vate, o Iddio.

CCXIX (1791).

Della pia, bene spesa, alta tua vita
Fia dunque ver, che il settantesim' anno,
Secura omai d'ogni terreno affanno,
Tu varchi, o Madre, a Dio già quasi unita ?

Beata oh tu, che gli occhi a terra ardita
Rivolger puoi, scevri d'umano inganno !
Nè desio nè rimorso a te mai danno
Gli scorsi lustri della età fornita.

Beata oh tu, che in alma speme acceso
Fisi intrepida il ciglio alle superne
Sedi, ove ognora fu il tuo spirito inteso !

Su le sublimi tue tracce materne
Avessi io pur fervido il vol disteso,
Ch' or terrei sole cose esser le eterne !

CCXX (1791).

Greca, al ciglio, alle forme, al canto, al brio,
Soavemente maestosa io veggio
Beltà, che trarre dall'etereo seggio
Potrebbe in terra il magno Olimpio Dio.

Mentre, tutto occhi, attonito resto io,
Nè so se di adorarla osar pur deggio ;
Mentre in un sacro tremito vaneggio,
Non prevedendo scampi al morir mio ;

Eccola in fogge mille, oneste e vaghe,
Con bell'arte atteggiarsi: or viva pietra
Sta, dal gran Fidia sculta; or l'opre maghe

Di Apelle imita; or lieta, or grave, or tetra,
Divina ognor; nè sai qual più ti appaghe:
Stupore immenso i riguardanti impietra.

CCXXI (1791).

Già la quarta fiata (ultima forse)
Era, ch'io 'l piè fuor d'Albion portava,
Quando nell'atto che il nocchier salpava,
Donna a' miei sguardi al lido in riva occorse.

Ahi vista! ell'è colei, che al cuor mi porse
L'esca primiera, ond'io tutto avvampava,
Or quattro lustri; e quando io lei lasciava,
Restai gran tempo di mia vita in forse.

Fiso la miro; e tacito, e tremante,
Dai be' negri occhi ancora ardenti io pendo:
Ma pur, non volgo addietro io già le piante.

Meco è la Donna, in cui tutte comprendo;
Madre, moglie, sorella, amica, amante:
Non d'amor più, sol di pietà mi accendo.

CCXXII (1791).

Un Vecchio, in bianca veste alto splendente,
Con un certo suo mite arguto viso,
Che già pria di parlar m'ha il cor conquiso,
Mi apparisce e favellami repente.

Se' tu quell'uno, il cui desio cocente
Dai molti uomini il tiene ognor diviso?
Quei, che in me il guardo umile-altero hai fiso,
Nè laude vuoi di coetanea gente?

Di vergogna e stupore un rossor misto,
A tai detti, la guancia a me tingea,
Sì che il risponder mio fu d'uom sprovvisto.

Quando pensieri Amore in cuor mi crea,
Padre, è ver che al dettato io non resisto,
E scrivo: io n'ho la colpa, ed altri il fea.

CCXXIII (1791).

Se pregio v' ha, per cui l'un Popol deggia
Palma d'ingegno sovra l'altro aversi,
Pregio al certo sovrano egli è il valersi
Di favella che in copia e in suon primeggia.

Non v'ha parola, che un' idea non chieggia,
Come non fiume cui fonte non versi;
Nè mai dolci sonanti accenti fersi
Dov' organo perfetto non li echeggia.

Più le parole son, le idee più furo :
Più vaghe sono e splendide ed intere,
Più fu il valor della creante stampa.

Non v' è questo mio dire, Itali, oscuro,
Nostra è la palma or da Natura, e chere
Sol che si nutra in noi sua sacra vampa.

CCXXIV (1792).

Per queste orride selve atre d'abeti,
Ch' irto fan dell' aspre Alpi il fero dorso,
Donna mia, già soletto io tenni il corso
Tuo! rai seguendo, astri miei fidi e lieti.

Indivisibili or, contenti, e queti,
Più non temendo della invidia il morso,
Noi la via pittoresca a sorso a sorso
Libando andiam, come pittor-poeti.

Dopo quasi due lustri, alla bramata
Italia alfin rivolte l'orme, addio
Diam sempiterno alla Germania ingrata.

Liberi no, men servi assai, dal rio
Giogo d'arci-tirannide insensata
Là vivrem scevri, in prezioso oblio.

CCXXV (1792).

Per la decima volta or l'Alpi io varco;
E il Ciel, deh, voglia ch'ella sia l'estrema!
L'Italo suol queste ossa mie, deh prema,
Poichè già inchina del mio viver l'arco!

Di giovanile insofferenza carco,
Quando la mente più di senno è scema,
Io di biasmarti, o Italia, assunsi il tema,
Nè d'aspre veritadi a te fui parco.

Domo or da lunga esperienza, e mite
Dai maestri anni, ai peregrini guai
Prepongo i guai delle contrade avite.

Meco è colei, ch'ognor seguendo andai:
Sol che sian pari le due nostre vite,
Chieggjoti, Apollo, s'io fui tuo pur mai.

CCXXVI (1792).

Oh brillante spettacolo giocondo,
Di cui troppi anni io vissi in Gallia privo!
Celeste azzurro, d'ogni nebbia mondo,
Cui solca d'igneo Sole aurato rivo.

Qui al Capricorno, invan gelato e immondo,
Fa guerra ognor dell'alma luce il Divo:
Qui non contrista di canizie il mondo
L'ispido verno, e i fior non prende a schivo.

Scevro d'ogni torpore, ecco disserra
L'urna il biondo Arno alle volubili acque,
Che irrigan liete la Palladia terra.

E qui il mio spirto pur, che al gel soggiacque
Là d'oltramonti, or ridestato afferra
La dolce Lira, a cui fors'anco ei nacque.

CCXXVII (1794).

Mentr'io dell'Arno in su la manca riva
Mesto pel vago Boboli passeggiò,
L'ultimo amico a chi il mio cor si apriva,
Spirante (oimè!) là sulla Dora io veggio.

Carta fatal già già mi soprarriva;
Temo in aprirla, e in un d' aprirla chieggiò,
Che ancora un raggio di speranza avviva
L'alma mia, bench'io sempre aspetti il peggio.

Cinque dì interi in cotal dubbio orrendo
Viver dovrommi; e poi, chi sa se il sesto?...
Tutto, (ahi!) già tutto il danno mio comprendo.

Io sperava precederti; e son presto
A dar vita per vita, ove il tremendo
Fato il conceda: e il neghi, io sol non resto.

CCXXVIII (1794).

Beata vita ogni uom quella esser crede,
Ch'egli al suo lupo desiar fea scopo.
Ma intenso oprare al conseguirla è d'uopo;
Natura il vuol, che al comun ben provvede.

Così poi desiando, e oprando, prede
Tutti cadiam della nemica Atrópo:
Nè disinganno arreca a chi vien dopo
Lo stuol deriso immenso, che il precede.

Chi in falsi onori, e chi in ricchezza il senno
Perde, invecchiando in vergognose fasce;
E muor, senza al ben vivere far cenno.

Altri gode, di guerra infra le ambasce;
Altri (e ben so cui, nol volendo, accenno)
Il cor di mobil vana aura si pasce.

CCXXIX (1794).

Tardi or me punge del Saper la brama ;
Me, cui finora non pungea 'l rossore
Del Non-saper, mentr' iva, ebro d'errore,
Dal coturno tentando acquistar fama.

Nulla di quanto l'uom scienza chiama,
Per gli orecchi mai giunto erami al cuore :
Ira, vendetta, libertade, amore,
Suonava io sol, come chi freme ed ama.

Tai vampe in me dagli anni or semi-spen-te,
D'indagar ciò che altrove altri dicea
Destan vaghezza entro all'ignuda mente :

Ma, sdegnosa, l'altera Attica Dea
Torva mi guarda, e sgridami repente :
« Me conosci, e te stesso ; o dormi, o crea. »

CCXXX (1794).

Fin dalla etade giovanil mia prima
Ebber me tutto i be' destrier conquiso
Sì ch'io vivendo in lor, da me diviso
Nulla allora curai prosa nè rima.

Giunse Amor poscia con più ardente lima
Ad inibirmi per molti anni il riso :
Ond'io più sempre mi vedea reciso
Ogni buon frutto, e far d'inerzia cima.

Pur, nei tre lustri più virili, io sorsi
Vendicator dei non mertati danni,
E spontaneo pedon gran stadio corsi.

Stanco ora bramo i primi equestri inganni,
Da cui (vaglia qui 'l vero) io mai non torsi
Del tutto il piè nei filosofici anni.

CCXXXI (1794).

Cose omai viste, e a sazieta riviste,
 Sempre vedrai, s'anco mill'anni vivi :
 E studia, e ascolta, e pensa, e inventa, e scrivi,
 Mai non fia ch'oltre l'uom passo ti acquiste.

Sue cagioni ha Natura, in se frammiste
 D'alti Principj d'ogni luce schivi,
 E di volgari, a cui veder tu arrivi,
 Se pazienza e brama in te persiste.

Ma, a che il saper ciò che imparar pon tutti ?
 Che pro il crear, poichè creando imíti ?
 Che pro indagar, se in più indagar men frutti ?

Muori : ei n'è tempo il dì, che indarno arditi
 Gli occhi addentrando nei futuri lutti,
 Cieco esser senti e d'esserlo t'irriti.

CCXXXII (1794).

Curae leves loquuntur, ingentes stupent.

SEN., Hippol., v. 607.

Queruli (è vero) i mediocri affanni ;
 Muti i massimi, sempre. Arguto detto,
 Vincitor dei trascorsi e futuri anni,
 Concepito in robusto alto intelletto.

Beato oh quei, che può narrar suoi danni !
 Quei, che sfogando un doloroso affetto,
 Trova chi 'l pianto suo col pianto inganni :
 Che il lagrimare in due, quasi è diletto.

Ma, se mai di se stesso all'uom vien tolto,
 O nell'amata, o nell'amico, il meglio ;
 Quello è il dolor, che tace in cor sepolto.

Donna, dell'alma mia continuo specchio,
 Purch'io viva i tuoi dì, con fermo volto
 Far mi veggio e mendico ed egro e veglio.

CCXXXIII (1794).

Feroce piange in su l'amico estinto,
Lagrime piange di dolore e d'ira,
L'alto Pelíde, in cui Némesi spira
Sue Furie sì, che il dì lui giuro han vinto.

L'asta infallibil, ecco, e il già discinto
Sendo afferrando, i sanguigni occhi ei gira
Dove infra' Teuceri Ettórre andarsen mira
D'alta baldanza di vittoria cinto.

Patróclo e Achille una sola alma in due
Fummo; e il saprai; l'eroe gridando, vola
Alato ei più che le minacce sue.

Giunge, combatte, e vita e palma invola
A chi pur dianzi insuperabil fue.
Coll'altrui pianto Achille il suo consola.

CCXXXIV (1794).

E' mi par jeri, e al terzo lustro or manca
Pur solo un anno, o Donna mia, dal giorno
In cui per queste spiagge a te dintorno
Io mi venla aggirando a destra e a manca.

In pia magion, dal sofferir tu stanca,
Racchiusa t'eri, e ten piaceva 'l soggiorno;
Poich'ivi al fin, d'aspro marito a scorno,
Pace avevi che sola il cor rinfranca.

Ma non l'aveva io già mia pace allora,
Non mai potendo a te venir da presso;
Onde assai lagrimar vedeami Flora.

Cangiò il destino: in questo loco istesso,
Lieti e securi e indivisibili ora,
I guai trascorsi csilariam noi spesso.

CCXXXV (1794).

Sagacemente, e con lepor, dicea
D'Aristarco il severo acuto senno :
« Carmi non fo, perch'io de' sommi ho idea ;
« E quei ch'io far potrei, far non si denno. »

Io, tutto dî, men verecondo impenno
Rime, (non carmi) che importuna crea
Non so qual Possa in me, con fiero cenno
Costringendomi a far sua voglia rea.

Mio picciol senno, anch'ei, le sgrida : Taci,
Sfacciata. Scrivi ; (ella m'impone in suono
Ben altro) scrivi, e a me primiera piaci.

D'ardenti affetti a te Ministra io sono,
Di furor sacro, e d'alti sensi audaci ;
Senza cui la tua lima è steril dono.

CCXXXVI (1794).

Candido toro, in suo nitor pomposo,
Re dell'armento, in suon sì amabil mugge,
Mite pur tanto e umano ed amoroso,
Che di Ninfe almo stuol da lui non fugge.

Anzi, Europa infra quelle ha il cor tant'oso,
Che di sua man gli porge erbe, ch'ei sugge,
La bianca man lambendo ossequioso
Sì, ch'ella il dorso premargli si strugge.

Già se n'avvede il simulato, e piega
Semplice in atto le ginocchia al suolo,
E del salirvi tacito la prega.

A passo a passo pria, ma tosto a volo
Ei se la porta, e d'arrestarsi niega,
Finchè dal tauro esce il Rettor del Polo.

CCXXXVII (1795).

Del mio decimo lustro, ecco, già s'erge
L'antipenultim'anno, e a caldo passo
Spinge la ruota mia più sempre al basso,
Dove il fral nostro in alto oblio s'immerge.

Ma la parte dell'uom, che viva emerge
Dal sepolcrale grave invido sasso,
Ridendo aspetta, anzi desía, del lasso
Corpo il dormire, il cui dormir lei terge.

Dolce lusinga, in un sublime e insana,
Che il cor ci nutri e in ampj sogni acqueti,
Sei tu verace un Ente, o un'aura vana ?

Certezza averne, or ci faria men lieti.
Me dunque inganna, o del mio oprar Sovrana,
Tu che il morir secondo altera vieti.

CCXXXVIII (1795).

In cor mi avrei tarda e risibil voglia
(Poichè il carro degli anni al fuggir pronò
Più mi atterga ogni giorno il lustro nonò)
Di adorar pure Oméro in Greca spoglia.

L'Alfa, e l'Oméga, in Apollinea soglia
Di chi le ignora ampia vergogna sono ;
A chi le intende, inesauribil dono ;
A chi non giunge in tempo, inutil doglia.

L'un di questi preposterì or son io,
Mercè la crassa istituzion primiera,
Che mi educava a vergognoso oblio.

Dunque al Tosco bel dir mia mente intera
Volta, gli avanzi del valor natío
Non seppellisca in compitante schiera.

CCXXXIX (1795).

Ed io puro, ancorchè dei fervidi anni
Semi-spenta languisca in me la foga;
Io pur la lira, onde alto cor si sfoga,
Chieggo, e fremendo sciolgo all'aura i vanni.

Quai mi fan forza al cor magici inganni?
Chi un tal poter sul canto mio si arroga? —
Donna, il cui carne gli animi soggioga,
Rimar mi fa, benchè tai rime io danni.

Ma immaginoso pöetar robusto
Pregno di affetti tanti odo da lei
Scaturirne improvviso e in un venusto,

Ch'io di splendida palma or mi terrei
Pe' suoi versi impensati andarne onusto,
Più ch'io mai spero dai pensati miei.

CCXL (1795).

« Quanto divina sia la lingua nostra, »
Ch'estemporanei metri e rime accozza,
Ben ampiamente ai barbari il dimostra
Più d'una Etrusca improvvisante strozza.

Nasce appena il pensiero, e già s'innosstra
Di poetico stil: nè mai vien mozza
La voce, o dubitevole si prostra,
Nè mai l'uscente rima ella ringozza.

Più che diletto, maraviglia sempre
Destami in cor quest'arte perigliosa,
In cui l'uomo insanisce in vaghe tempre.

Pare, ed è quasi, sovrumana cosa:
Quindi è forza, che invidia l'alme stembre
D'ogni altra gente a laudar noi ritrosa.

CCXLI (1795).

Uom, che barbaro quasi, in su la sponda
Del non Etrusco Tanaro nascea,
Dove d'Itale voci è impura l'onda,
Sì ch'ella macchia ogni più tersa idea;

Più lustri or son, ch'ei la natal sua immonda
Favella in piena obliuion ponea;
E al vago dir che l'alma Flora inonda,
E labro e penna ed animo volgea.

Se niun di voi, cigni dell'Arno, or vede
Spurio vestigio nel costui sermone,
Cittadinanza di parole ei chiede.

Sacro tributo a Grecia tutta impone
L'unica Atene, di ogni grazia sede,
Cui la Bèozia stolta invan si oppone.

CCXLII (1795).

Discordia stride dalla Eólia gente
All'Etola: e già già l'irata Guerra
Sangue-grondante-il-volto ivi disserra
L'ali sue negre, sovr'essi imminente.

Di stragi e lutto alta cagion fremente
L'impero egli è di Calidonia; terra,
Da cui niun de' duo eserciti disferra
La pertinace al par che avara mente.

Ecco, inspirato da fatidica arte,
Sorge nn Vate, e d'Oméro un carne intuona,
Che Calidonia fa d'Etolì parte.

Oh Greci, incliti figli d'Elicóna!
D'Oméro il carne la battaglia parte. —
Nop così Febo a noi Vandali suona.

CCXLIII (1795).

Io mi vo vergognando infra me stesso
Di un'ampia macchia, onde imbrattommi il Fato :
Senz'essa, io forse un uom sarei stato,
Ponendo in fatti ciò che in voci ho espresso.

Mi fea Natura invan del miglior sesso,
Poichè in città non libera pur nato ;
Quindi, io sempre al gigante il nano a lato
Figuro in me, quando alti sensi intesso.

Ma Lusinga ingegnosa, anco talvolta
A consolarmi di un tal danno sorge,
Dicendo: « Ogni opra d'uom gli anni han sepolta,

« Men lo scriver che il dolce utile porge :
« Nata in serve contrade anima sciolta,
« O il suo scriver non muore, o un dì risorge. »

CCXLIV (1795).

Bella, oltre l'arti tutte, arte è ben questa,
Per cui sfogando l'uom suoi proprj affetti,
Gli altrui con dolce fremito ridesta,
Mercè gli ardenti armoniosi detti.

Sovr'auree penne in agil volo è presta
Sempre a recar fruttiferi diletti
Di contrada in contrada ; e mai non resta ;
Che ha i secoli anco a soggiacerle astretti.

O del forte sentir più forte figlia,
Che a' tuoi fervidi fabri sol dai pace
Quel dì, ch'invida Morte atra li artiglia ;

Poesía, la cui fiamma il cor mi sface,
Se al tuo divin furore il mio somiglia,
Deh dammi eterea tu vita verace !

CCXLV (1795).

Favola fosse, o storia, o allegoria,
La ferita di Venere che esprese
L'alto cantor che il gran poema intesse,
(Dirlo ardisco) in altrui stolta saria.

Tidide, invaso di ferocia ria,
L'asta vilmente a imbelle colpo tresse ;
E acuto ferro in quella mano impresse,
Che pietosa un suo figlio allor copria !

Non eroe, non guerrier, non uomo egli era,
Poichè al vederla non gli cadde a terra
E l'occhio e il volto e l'asta e l'ira fera.

Tai nomi in se Ciprigna ivi rinserra,
(Dea, madre, donna, e in venustà primiera)
Che non potria nè un tigre a lei far guerra.

CCXLVI (1795).

Pregno di neve gelida il deforme
Vorticoso aer bigio forte stride ;
Ma il tristo fiato, ch'ogni fiore uccide,
Frenar non può de' carmi miei le torme.

Spini ingrati son forse ed irte forme
Tai carmi, a cui crudo Aquilone arride ?
O a me fiamma cotanto il cor conquide,
Che avvampo io sol, mentr'altri agghiaccia e dorme ?

D'ostinato rimar la fonte ignoro ;
So, ch'io tacer non posso : altri poi sveli
Se ferro eran mie' versi, orpello, od oro.

Febo, a te parlo intanto ; e invan mi celi
Degli almi raggi il bel vital tesoro,
Poichè il mio canto in tenebre non veli.

CCXLVII (1795).

Tutto è neve dintorno: e l'Alpi, e i colli,
Ch'oggi il Sol vincitor superbo indora,
Lor nuovo ammanto intemerato ancora
Ti ostentan vaghi, s'ivi l'occhio estolli.

Ma i declivi ubertosi piani molli,
Fra cui l'amena ride attica Flora,
Prendendo a scherno le pruine ognora,
Verdeggian lieti d'umidor satolli.

Beato nido, a cui qualora il gelo
D'ispide orrende boreali spiagge
Osa affacciarsi, ei stempra il duro velo!

Deh, di mia vita il colmo Apollo irragge
Sotto questo a me fausto etrusco suolo,
Dove ogni oggetto al poetar mi tragge!

CCXLVIII (1795).

L'adunco rostro, il nerboruto artiglio,
Le poderose rapide sonanti
Ali, e il fiso nel Sole ardito ciglio,
Son dell'aquila prode alteri vanti.

Da tal nobile augello io 'l nome piglio:
Forse i miei prischi l'aquile tonanti,
Che vincitrici fero il Ren vermiglio,
Portaro un dì, sotto l'acciar sudanti.

Donde ch'ei nasca, egregio è il nome ed alto;
Mi è grato; io 'l pregio; e il sosterrò, se basto,
Con ali e rostro e artigli e cuor di smalto.

Già di affissare in lui miei sguardi il casto
Febo mi diè: chi muoverammi assalto,
S'anco Giove mi affida il fulmin vasto?

CCXLIX (1795).

L'obbedir pesa, e il comandar ripugna,
Chi l'alma pura e libera si sente:
Spesso (e invan) l'uom dell'imperar si pente;
L'altro, più spesso ancor, tuo senno impugna.

In sì fatale inevitabil pugna,
In cui del pari è il vincitor perdente,
Che farai tu, se armato eri e di mente
Alta, e di fiera non flessibil ugnà? —

Dove men varie e men tacenti leggi
Un qualche albergo passeggiar si avranno,
Passeggiera ivi pur tua stanza eleggi.

Cotale usando a servitude inganno,
Se fra discordi brame non ondeggi,
Viver puoi forse col minor tuo danno.

CCL (1795).

Alto, devoto, mistico ingegnoso;
Grato alla vista, all'ascoltar soave;
Di puri inni celesti armonioso
È il nostro Culto; amabilmente grave.

Templi eccelsi, in ammantò dignitoso,
Del cuor dell'uomo a posta lor la chiave
Volgono; e il fanno ai mali altrui pietoso,
Disferocito da un Iddio ch'ei pave.

Guai, se per gli occhi e per gli orecchi al core
Vaga e tremenda in un d'Iddio non scende
L'immagine in noi: tosto il ben far si muore.

Dell'uom gli arcani appien, sol Roma intende:
Utile ai più, chi può chiamarla Errore?
Con leggi accorte, alcun suo mal si ammende.

CCLI (1795).

Uom, di sensi, e di cor, libero nato,
Fa di sè tosto indubitabil mostra.
Or co' vizj e i Tiranni ardito ei giostra,
Ignudo il volto, e tutto il resto armato:

Or, pregno in suo tacer d'alto dettato,
Sdegnosamente impavido s'inchiostra;
L'altrui viltà la di lui guancia innostra;
Nè visto è mai dei Dominanti a lato.

Cede ei talor, ma ai tempi rei non serve;
Abborrito e temuto da chi regna,
Non men che dalle schiave alme proterve.

Conscio a sè di se stesso, uom tal non degna
L'ira esalar che pura in cor gli ferve;
Ma il sol suo aspetto a non servire insegna.

CCLII (1795).

Uom, che devoto a Libertà s'infinge,
Vile all'oprare, al favellar feroce,
Profano ardisce con mentita voce
Dirsi un di quei, cui l'alta Dea costringe.

Sola natia bassezza a ciò il sospinge,
D'altrui pensieri usurpator veloce;
Dotto in latrare, ove il latrar non nuoce,
Degli affetti non suoi se stesso pinga.

Timido, incerto, intorno a sè sogguarda;
Lontani addenta e prossimi lambisce
I Grandi, ognor con libertà bugiarda.

L'occhio, il contegno, il dir, tutto tradisce
Del reo Liberto l'anima codarda,
Cui *Schiavo* in fronte la Viltà scolpisce.

CCLIII (1795).

Donna, s'io sol di me cura prendessi,
Pur di sottrarmi ai dì solinghi pago,
Forse avverrà che voti al Ciel porgeessi,
Di premorirti ardentemente vago.

Ma quando (ove tu a me sopravvivessi)
Quella tua vita entro al futuro indágo,
Tremendi allor mi fa di Cloto i messi
La tua dolente scompagnata immago.

Vogl'io perciò ver l' alte sfere il volo
Vederti sciorre, ed io quaggiù senz'alma
Restar piangendo, orribilmente solo ?

Morte di un sol di noi non avrà palma;
D'entrambi a un tempo a lei daralla il duolo:
Sola un' anima siam, sola una salma.

CCLIV (1795).

Pieno il non empio core e l' intelletto,
Di timor no, ma del desfo sublime
Di quel Futur che in vita c'è interdetto,
Parni al punto esser già che i molti opprime.

Da tergo (io spero) con sereno aspetto
Ratto adocchiate mie vestigie prime
Mi volgerò bramosamente eretto
Per iscoprir di Eternità le cime.

Qual ch'ella sia, tremenda esser non puote
Ad uom, cui d'altri il danno unqua non piacque,
D'opre concorde a sue vergate note.

Che se par reo quaggiù chi 'l ver non tacque,
Sol reo sarà nelle stellanti ruote
Chi fulminava i vizj, e a lor soggiacque.

CCLV (1796).

Speme, il cui ratto ingannator pensiero
Compendia all' uom l' anticipata vita,
Sempre al futuro o all' ideale mero
Sua mente inferma sospingendo ardita ;

Speme, i tuoi sogni a noi son util vero
O espresso danno o nullità gradita ?
Io per me, troppo in mia sentenza intero,
Abborro te, qual Dea dubbia e scaltrita.

Quel che in te s' immedesma e te fa desso,
Cui mal nascondi, il Paventar perenne,
Ogni tuo ben vuol d' infortunii messo :

Pur, poichè mai niun uom da te si astenne,
Saggio è chi poco all' are tue sta presso
Che qual men le stancò più assai ne ottenne.

CCLVI (1796).

Quando fia, quando mai quel dì beato
(Deh ! sia tosto, e sia pur l' ultimo mio !)
In cui dal dolce tuo labro adorato
Potrò sugger a lungo il nettar io ?

Assai volte ei mi venne, è ver, libato,
Ma istantaneo momento a vol fuggio,
Onde in ciel ratto a un punto e saettato
Arso rimasi in vie maggior desio.

Attimo fu, pur tal dolcezza immensa
Tanto di sè mi ha colmi i sensi e l' alma
Che l' egra mente mia d' altro non pensa.

Altro non brama ed in null' altro ha calma
Che nella immagin caldamente intensa
D' ambo noi fatti una impartibil salma.

CCLVII (1796).

Qual radicata immobil rupe estolle
Sull' onde immense la superba cima
Schermendo in vita l' impotente lima
Dei flutti il cui picchiar nulla ne tolle;

Tal io vorrei (brama orgogliosa e folle)
Con mente immota e di sapere opima,
Di niuna umana passion far stima,
Dal petto esclusa ogni fiducia molle.

Ma scoglio no, pieghevol canna o fiore
Mal sicuro in suo fievole breve stelo
• Son io, ben so, qual chi obbedisce al core.

Arte nostra è il pensar: ma è don del cielo
Quel sentir che ci fa servi ad Amore,
Quel ch' io senza arrossir, Donna, ti svelo.

CCLVIII (1796).

Bioccoli giù di Marzolina neve
Veggio venirne impetüosi al suolo;
Che, meta appena dan quivi al lor volo,
Già sciolta è in fango lor bianchezza breve.

Tali il Mondo limoso in sè riceve
Le candid' alme, che l' etereo polo
Talor vi scaglia; ai tristi invido duolo,
Se tosto il lor fetor quelle non beve.

Ma duol ne han rado i tristi, e spesso gioja:
Che, delle mille, l' una a stento sfugge,
La cui tenace purità non muoja.

Schernita quindi, ogni virtù si strugge,
Sì il morboso contatto la impastoja; •
Ovver, sola ed intatta, indarno rugge.

CCLIX (1796).

DIALOGO

FRA L'AUTORE E NERA COLOMBOLI FIORENTINA.

A. Che diavol fate voi, madonna Nera ;
Darmi per sin co' buchi le calzette ; —
N. Co' buchi, eh ? Dio 'l sa, s' i' l' ho rassette ;
Ma elle ragnano sì, ch' è una dispéra. —

A. Ragnar, cos' è, monna vocaboliera ? —
N. Oh ! la roba, che l' uom mette e rimette,
Che vien via per tropp' uso a fette a fette,
Non ragna ella e mattina e giorno e sera ? —

A. Ragnar ? non l' ho più udito, e non l' intendo. —
N. Pur gli è chiaro : la rompa un ragnatélo,
Poi vedrem se con l' ago i' lo rammendo. —

A. Ah ! son pur io la bestia : imbianco il pelo,
Questa lingua scrivendo e non sapendo.
Tosco innesto son io, su immondo stelo.

CCLX (1796).

Tutte no, ma le molte ore del giorno,
Star solo io bramo ; e solo esser non parmi,
Purchè il pensier degnando ali prestarmi
M' innalzi a quanto a noi si aggira intorno.

Or l' ampio Ciel d' eterne lampe adorno,
Or di man d' uomo architettati marmi,
Or d' alti ingegni industriosi carmi ;
E l' ulivo, e la rosa, e l' ape, e l' orno,

E il monte, e il fiume ; e i tempi antichi e i nostri ;
E l' uman core ; e del mio core istesso
I più segreti avviluppati chiostri :

Cose, onde ognora in mille forme intesso
Norma, che fida il ben oprar mi mostri ;
Fan che in me noja mai non trovi accesso.

CCLXI (1796).

Io 'l giurerò morendo, unica norma
Sempre esser stato il core al compor mio,
Cui mai servil menzogna non deforma,
Nè doppio scopo, o pueril desio.

Rapida innanzi passami la torma
De' molti scritti, in cui sbagliai fors' io;
Ma da ignoranza il loro errar s' informa,
Non da malizia; e testimon n' è Iddio.

Muto e sepolto il mio nome si giaccia,
Pria di quest' ossa annichilato in tomba,
S' io non cercai del vero ognor la traccia.

Cigno, non l' oso io dir, bensì colomba
Dovrà nomarmi (ove di me non taccia)
Quella ch' eterna l' uom coll' aurea tromba.

CCLXII (1796).

Di sangue egregia, in signoril ventura
Tu pur fra gli agj omai mezza la vita
Trascorsa avevi, o Donna mia, sicura
Contra ogni stral di povertà sgradita.

Sorta è la vil tirannide, che fura
A tutti tutto; e ognor vieppiù s' irrita
Quanto più impingua la sua prole oscura,
Che ai delitti, famelica, la invita.

Ricchi fummo, or siam poveri; e tra poco,
Mendici forse anco saremo, o Donna,
Prosperando sì ben dei servi il giuoco.

Strugger può inedia la terrestre gonna;
Non di noi spegner, no, quel nobil fuoco,
Che sol delle ben nate alme s' indonna.

CCLXIII (1796).

Non compie un lustro ancor, da ch' io pur dava
(Qual dovea liber' alma altera e pura)
Addio perenne all' abborrite mura
Del vil Parigi, ov' io schiavo mi stava.

Reo d' alti sensi entro città sì prava,
Di risentita indomita natura,
Morte vedeva io là che ingiusta e oscura
Sempre in sul capo mio fera aleggiava.

Di carcer tale il Ciel mi trasse; e meco
Quella, ch' io più di me medesimo ho cara;
Sola per cui la vita a don mi reco.

Ma quanti amici (ahi rimembranza amara!)
Spenti udii poscia in quell' orrendo speco,
Dove a bramar perfin Turchia s' impara!

CCLXIV (1796).

Donna, o tu che all' età vegnenti appresti
In questa tela un monumento industre,
Che in un l' arte tua bella e il quadrilustre
Affetto tuo ver me costante attesti;

Deh, come vera riprodur sapesti
Questa mortale mia spoglia palustre!
Deh, qual più salda, e più che l' altra illustre,
Vita seconda a' miei sembianti or desti!

Forse in quest' opra tua mirando un giorno
Qualche alta coppia di amator beati,
Staran pensosi al bel lavoro intorno:

Poscia esclamar si udranno: « Oh fortunati;
« Duran lor fiamme ancor, degli anni a scorno! » —
E gli occhi avran di lagrime bagnati.

CCLXV (1796).

ALLA SIG.^a TERESA MOCENNI

IN MORTE DEL CAVALIERE MARIO BIANCHI.

Sollievo al duol del dianzi estinto amico,
Donna, non v' ha. So, che il dolor verace
S' innaspra più, quanto più fassi antico,
Non sazio mai del lagrimar tenace.

Dunque in gelidi detti or non m' intrico,
Ragion portando ove ragion si sface :
Donna, teco piangendo, assai più dico.
Il pianto, è un dolce favellar che tace.

Troppo sarei, se a te di lui parlassi,
Nelle tue piaghe, nol volendo, acerbo ;
Che in laudarlo convien ch' io 'l cor ti passi.

Ma non è tronco a tutte spemi il nerbo ;
Ch' ei negli Elisj aspettaci, ove stassi
Col mio Gori, ch' Eterno in cor mi serbo.

CCLXVI (1797).

Asti, antiqua Città, che a me già desti
La culla, e non darai (pare) la tomba ;
Poich' è destin, che da te lunge io resti,
Abbiti almen la dottrinal mia fromba.

Quanti ebb' io libri all' insegnarmi presti,
Fatto poi Spirto a guisa di colomba
Tanti ten reco, onde per lor si innesti
Ne' tuoi figli il saper che l' uom dispiomba.

Nè in dono già, ma in filial tributo,
Spero, accetto terrai quest' util pegno
D' uom, che tuo cittadin s' è ognor tenuto.

Quindi, se in modo vuoi d' ambo noi degno
Contraccambiarne un dì 'l mio cener muto,
Libri aggiungi ai miei libri ; esca, all' ingegno.

CCLXVII (1797).

ALL'AB. TOMMASO DI CALUSO

SU LA MORTE DELLA PRINCIPESSA DI CARIGNANO.

Dunque fia ver, Tommaso mio, soggiacque
A morte acerba irta d'atroci affanni
Quella, il cui Spirto alteramente nacque
Per scorrer l'etra co' suoi proprii vanni?

Or, poichè all'empie Parche invide piacque
Negarle il tempo, almen per te s'inganni
E la modestia sua che di sè tacque,
E la possente tenebria degli anni.

Quando alle molte lagrime concesso
Avrai tu sfogo, i pregi allor di lei
Tutti cantando, eterna in un te stesso.

Tu, sovra ogni altro fido suo, tu il dei;
Tu, che l'alto valor visto hai da presso:
Farann'eco al tuo canto i pianti miei.

CCLXVIII (1797).

Chiuso in se stesso, e non mai solo, il Saggio
Tacita gioja inesplicabil gode
Nel rïandare il suo terren viaggjo,
Pur che affatto ei non sia scevro di lode.

Guida e conforto gli balena un raggio,
Per cui di Morte i Messi intrepid'ode;
Qual de' avvenir di liberato ostaggio,
Che al dolce suol natïo con plauso approde.

Qual ch'egli accolga opinione in mente
Su la caligin degli eterni giorni,
Lieto, al tornar dond'ei movea consente.

Che, dopo gli anni di bell'opre adorni,
Presumer de', che figlio del Presente
L'Avvenir vie più fausto a lui raggiorni.

CCLXIX (1797).

AL SIG. FRANCESCO SAVERIO FABRE.

O tu, nella sublime opra d'Apelle,
Di mano e in un di nome egregio Fabro,
Che in quattro tele già il mortal mio labro
Vivo tramandi a molte età novelle;

Ben è dover che a posta mia ti abbelle,
A te volgendo (s'io di lor son fabro)
L'onor de' Carmi a meritarsi scabro,
Alta eterna mercè dell'arti belle.

Ambo noi contro al saettar d'Oblío
Spinge d'arme diversa armati in campo,
Nobil motor, l'almo Apollineo Dio:

Dunque al dente degli anni un doppio scampo.
S'abbia il tuo Colorir dal Cantar mio,
Poichè le rime han men fugace il lampo.

CCLXX (1798).

Di giorno in giorno strascinar la vita,
Incerto sempre, e pallido, e tremante
Or per la pura tua sostanza avita,
Or per l'amico, or per la moglie amante;

Or per la prole insofferente ardita,
Or per te stesso; e l'aspre angosce tante
D'alma sì atrocemente sbigottita,
Dover celar sott' ilare sembiante:

Nè schermo aver, fuorchè di farti infame,
Contro ai buoni tuoi par brandendo l'asta,
Sgherro adottivo del plebéo Letáme;

E ancor tremar; poich'esser reo non basta,
Per torti all'empie inquisitorie brame: —
La Libertà quest'è, ch'or ti sovrasta.

CCLXXI (1798).

Qualch'anni, o mesi, o giorni, o forse anch'ore
Di questo riveder sempre il già visto,
(Che a noi par vita, e riputiamlo acquisto)
Di perenne ansietà ci han colmo il core.

O sia il Non-esser, che di un vano orrore
I dardi avventi al nostro animo tristo;
O sia il timor, di speme invan commisto,
Di un qualch'altro indistinto Esser-di-fuore;

Viver quaggiuso, a qualsivoglia costo,
D'ogni voto è il primier, d'ogni opra è il centro;
E, ai be' cent'anni anco il cessar, fia tosto. —

Fors'io piagato un po' men ch'altri addentro
M'era, se Onor se Libertade ho posto
Perni, in cui soli il viver mio concentro.

CCLXXII (1798).

Malinconfa dolcissima, che ognora
Fida vieni e invisibile al mio fianco,
Tu sei pur quella che vieppiù ristora
(Benchè il sembri offuscar) l'ingegno stanco.

Chi di tua scorta amabil si avvalora,
Sol può dal Mondo scior l'animo franco;
Nè il bel Pensar, che l'uom pur tanto onora,
Nè gli affetti, nè il Dir, mai gli vien manco.

Ma tu, solinga infra le selve e i colli,
Dove serpeggin chiare acque sonanti,
Tuoï figli ivi di nettare satolli.

Ben tutto io deggio ai tuoi divini incanti,
Che spesso gli occhi a me primier fan molli,
Perch'io poi mieta a forza gli altrui pianti.

CCLXXIII (1798).

Povero, e quasi anco indigente, or vuoi
Ch'io pur diventi, o ingiusta Sorte? e sia:
Fammi anche infermo: e serbami a la ria
Esul vecchiezza, ed ai fastidj suoi:

Non perciò tor me stesso a me tu puoi;
Che il durar contro a' guai gloria mi fia.
Sol v'ha tre strali, a cui nè lieta pria
Mi'avresti avvezzo mai, nè avversa poi:

L'onor piagato, che di morte è scoglio;
Libertà, non che tolta, anco scemata;
E di perder mia Donna il fier cordoglio.

All'Onor sopravvivere, bennata
Alma non deggio: a Libertà, nol voglio:
Non posso sopravvivere all'Amata.

CCLXXIV (1798).

Già il ferétro, e la Lapida, e la Vita
Che scritta resti, preparando io stommi;
Nè inaspettata sopraggiunger puommi
Omai Colei, ch'ogni indugiare irrita.

La schiavesca Tirannide inaudita,
Che tutti schiaccia al par minimi e sommi,
Di ciò ringrazio, che il poter lasciommi
Di furarle almen una anima ardita.

Ma non inulta l'Ombra mia, nè muta,
Starassi, no: fia dei Tiranni scempio
La sempre viva mia voce temuta.

Nè lunge molto al mio cessar, d'ogni empio
Veggio la vil possanza al suol caduta,
Me forse altrui di liber' uomo Esemplio.

CCLXXV (1798).

Non t'è mai Patria, no, il tuo suol paterno,
S'ivi aggiunta non bevi al latte primo
Libertà vera, in cui Virtude ha il perno
Tal, ch'io null'altro al paragon n'estimo.

L'Anglo è tra noi, per ora, il sol che eterno
Può farsi il nome fuor del mortal limo,
Timoneggiando con valor l'interno
Stato, di Leggi al par che d'Armi opimo.

Ma noi tutti altri, quanti Europa n'abbia,
Schiavi o d'Uno, o di Cinque, o di Trecento,
La natalizia abbominevol gabbia

Spregiar dobbiamo, e divorarvi a stento
La magnanima nostra inutil rabbia,
Finchè sia 'l tempo del servir poi spento.

CCLXXVI (1798).

S'io nel comun dolore, allor che tutti
I Buoni soli gemon sotto al peso
Della servil tirannide, compreso
Non fossi primo in sì onorati lutti;

Certo, allor gli occhi non di pianto asciutti
M'avrei, d'alta vergogna il cuor compreso:
Ch'io mostreria, vilmente essermi arreso
A patteggiar d'oppressione i frutti.

Non che gran parte, mie sostanze intero
Furate a me, me di più Fama ricco
Facciano, e in un mie voci ognor più vere.

Così due volte dal mio Aver mi spicco,
E la mia Libertà con me sol pere:
Nel fango i vili intanto al suol conficco.

CCLXXVII.

TELEUTODIA.¹

20 gennaio 1799.

ODE.

STROFE I.

Scorso è dal labro, e in un dal petto è scorso
 Un mio solenne inesorabil giuro,
 Per la tua chioma aurata
 Cui tergi, o Apollo, entro il Castalio puro,
 Di non più mai sciorre a mie rime il morso,
 Tosto che saettata
 Avrebbe il veglio dall'alato dorso
 La freccia in me del cinquantesim'anno.
 Ecco, teso ei già l'arco,
 Per iscoccarla stassi: e in fuga vanno,
 Sdegnosi già pria d'esser colti al varco,
 Gl'immaginosi affetti e il fervid'estro
 Cui forse un dì spiravi a me pur destro.

¹ L'autore prega i begli spiriti di non volerlo a bella prima tacciar di pedante, perch'egli abbia un pocolin grecizzato nella distribuzione di questa sua ultima ode e nell'intitolarla *Teleutodia*. E l'autore supplica anche più caldamente i pedanti di non lo tacciare nè di bello spirito, nè di saccentello, perch'egli abbia fatto di queste due voci greche un raccozzamento che finora non si trova registrato nei lessici greci. Vagliano quasi scudo a questa povera Teleutodia le voci ben note di Palinodia, Trenodia, e tante altre così legittimamente già prima da altri formate. E vaglia poi anche ad iscusare l'autore l'evidenza e brevità di questa parola, che così perfettamente viene a definire un agonizzante poeta ed un nascente pedante.

Sigillai la lira, e la restituii a chi spettava, con un'ode sull'andare di Pindaro, che per fare anche un po' il Grecarello, intitolai Teleutodia (*Vita dell'Alfieri*, parte II, pag. 245-46).

ANTISTROFE I.

Ma, se innalzar vieppiù dolci canore
Suol (com'è fama) al bel Caistro in riva
Le finali sue voci,
Pria che dell'almo suon l'aura abbia priva,
Candido cigno che cantando muore;
Così, mentre veloci
Del mio canto omai fuggon le ultim'ore
(Pur che là, Febo, il vogli),
Fors'io nell'atto in che il tuo don ti rendo,
L'etrusca lira che tu a me non togli,
Forse ch'io pur vieppiù suonante ascendo
Ove non mai per sè giungean mie note,
Mercè il gran nume tuo che il tutto puote.

EPODO I.

Odo un muggito orribile:
Scosso nel delfic' antro il suol traballa:
Già mi si fa visibile
Dalla squarciata in duo sacra cortina
La Sibilla terribile,
Fonte del vero a chi costretta avralla.
Alma face divina
Le avvampa in fronte: l'alitante petto
Gonfia trabocca dell'ardente Iddio:
E il suo rabido aspetto
E infra frementi labbia il muto urlío
Mi perturba e m'inflamma
Sì, che fatto esser parmi e son più ch'io,
Nè in me di sano omai riman pur dramma.

STROFE II.

« Che vuoi? » Grida ella in spaventevol suono.
Non le rispondo io, no: bensì le afferro
Con ambe man la mano;
E tra minace e supplice mi atterro,
Qual uom che i dì lei detti anéla in dono.

Dibattesi ella in vano :
 E all'atterrirmi invan si scaglia il tuono
 Da quell'igneo voragine profonda,
 Che col vapor suo fero
 Di vaticinii il di lei labro inonda.
 La tengo io salda : e vincitore, io spero
 Ottener la fatidica risposta
 Di mia intesa da lei muta proposta.

ANTISTROFE II.

« Quei che me tutta or di sè tutto invasa
 « Nume tremendo Pizïo te pure
 « Agita e sprona ; io 'l veggio ;
 « Che sol dietro sua scorta orme secure
 « Spinte aver puoi vèr la fatal mia casa.
 « Non vo' quindi'io, nè il deggio,
 « Far col mio niego appien tua speme rasa :
 « Ma scarsi carmi entro a caligin densa
 « Sol può darti il mio labro.
 « Sovra ogni nube a volo aquila immensa,
 « Le cui forti ali il raffrenar fia scabro,
 « La eccelsa cima afferrerà dell'Alpe,
 « Quand'occhi e ardir nel piano avran le talpe. »

EPODO II.

« Deh, Diva, aggiunger piacciati
 « A dileguar gran nebbia, altri più carmi :
 « Nè il mio dubbiar dispiacciati,
 « Figlio in me di temenza e in un d'orgoglio,
 « S'ei qui importuno allácciati.
 « Dimmi or s'egli è, qual nel tuo oracol parmi,
 « L'augel di Campidoglio
 « Che rinnovar de' un dì suo altero volo ;
 « O se in mistico senso intender oso
 « Lo spiccarsi dal suolo
 « Di alato egregio vate ardimentoso ? »
 La vergine si sferza
 Da me gridando : « Il sol ti è dunque ascoso ? »
 Sacro un orror me tramortito atterra.

STROFE III.

Qual se in tempesta orribile una calma,
Figlia dei Numi, a insignorir pur viensi
Dell'atre ruggianti onde;
Tale un sopor meraviglioso i sensi
Viene acquetando in me dell'ardent' alma,
Su cui latte diffonde;
E al par col sonno placido già un'alma
Vision, ch'io da Giove uscir ben scerno,
In mia mente serpeggia.
La custode del folgore superno,
Che appiè del trono dell'Olimpio aleggia,
Parmi veder; che acuti occhi raggianti
Vibri in me, sprone a onnipossenti canti.

ANTISTROFE III.

Nè il dardeggiar dell'aquilino sguardo
Basta: vi aggiunge altro ammirabil mostro,
L'articolata voce
Che intento io bevo dal divin suo rostro.
« Dell'arte tua sublime ond'io tutt'ardo
« L'immaginar veloce,
« Appo il quale il mio fulmine par tardo,
« Già in un attimo solo ha in sè compreso
« L'È stato, l'È, ed il Fia:
« Quindi hai l'oracol pienamente inteso,
« L'una accoppiando all'altra gloria mia;
« D'aspro coraggio le indomabili arti;
« E d'acuto intelletto i maschi parti. »

EFODO III.

« Carmi v'ha che fien l'organo
« Di pura e sacra libertà; che impera
« Vili del par si scorgano
« E gli Spartachi e i Cesari, perch'almi
« Catoni un dì risorgano.

« Regenerar Roma seconda e vera,
« Se gl'inflammati salmi
« Pria nol potran di un libero Tirtéo,
« L'aste forse il potran di armati servi ?
« O il conciliabol reo
« D'altri inetti più ancor schiavi protervi ?
« Nascon del forte i forti.
« Germe il leon fu mai d'imbelli cervi ?
« Molti eroi, sì, da un vate sol fian sorti. »

STROFE IV.

Inebriato di quei caldi accenti,
Desto hammi già dal mio sonno superbo
L'intimidito cuore.
Ma il po' di senno ch'io teneami in serbo,
Perchè al tacersi in me dei carmi ardenti
Del calvo capo fuore
Tutti ei sgombrasse poi gli erronei venti,
Tetro canuto un refrigerio spira
Che mia febbre ristaura,
Ma ogni baldanza a un tempo in pianto gira ;
Ora vana esser tutte e instabil aura
Le umane imprese asseverando il crudo,
D'inganni al par che di pietade ignudo.

ANTISTROFE IV.

Ma e che ? Vorresti or tu gelido Senno,
Tronche non sol del poetar le vie,
Farmi aver anco a vile
Le dianzi scritte tante opre ben mie ?
Se stesso ei spregi chi di sè niun cenno
(A spuma vil simile)
Dopo sè lascia a quei che viver denno :
Non così, no, chi inestinguibil fuoco
Dall'alma troboccava
Forse a pro d'altri: abbenchè ognor pur poco
Giovì altrui l'alto dire in terra prava.
Poco è l'uom sempre : ma più molto è assai
Pur del Ciclope chi cantonne i lai.

EPODO IV.

Ah sì, per quanto labile
Sia l'esser nostro, io pur gli sguardi addentro
Nell'avvenir palpabile:
E scerno (o spero) la più tarda gente
(Poichè sol uno e stabile
Sempre fia 'l ver dell'uman cuore in centro)
Al mio pianger piangente,
Se avverrà mai che in denso ampio teatro
Una qualch'abil Mirra o Elettra o Alceste
Scolpisca il dolor atro,
Ond'io forse impregnai lor voci meste.
Ma di mia cetra orbato,
Pago di sogni or fia che intanto io reste,
Muto aspettando il non lontan mio fato.

L'ETRURIA VENDICATA.

POEMA IN QUATTRO CANTI.

Pars mihi pacis *vultum nudasse* tyranni.

VIRGILIO, *Enside*.

1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".

L'ETRURIA VENDICATA.

CANTO PRIMO.

Steso ha sull'Arno il tenebroso ammanto
Oltre l' usato orribile la notte :
Per l'aer denso odesi il flebil canto
Di augei sinistri con note interrotte :
Tristo un chiaror di spessi lampi è spanto
Terribilmente fuor da nubi rotte :
E di tuoni e saette alto fragore
L' aura ingombra ed il colle e il pian d' orrore.

In sua magione immerso in grave sonno
Giace intanto Lorenzo, intrepid' alma,
Che di se stesso e d' alto oprar non donno
Del rio giogo servil scuoter la salma
Vorria ; chè i prodi mal portare il ponno :
Or suoi mesti pensier in breve calma
Danno insolita tregua alla bollente
Libera, ardita, irrequieta mente.

Quando allo scoppio d' improvviso tuono
L' etra avvampar, muggir la valle, e tutta
Tremar la terra in spaventevol suono
S' ode, quasi dal ciel fosse distrutta.
Fugge il sonno all' orribile frastuono ;
E sta Lorenzo a udire in fera lotta
Pe' vasti aerei campi andar frementi
Con tal rovina imperversando i venti.

Più da stupor che da terror compreso,
Tacito a sè chiede s' ei veglia o dorme :
Chè rotto il sonno da non mai più inteso
Fragor smarrir gli fa del vero l' orme,
Quand' ecco in dubbio più di pria sospeso
Fera vista lo tien di strane forme,
Che tremenda corona intorno al letto
Gli fan del tetro lor funèbre aspetto.

Con torvi sguardi in doppia lista un cerchio
Di pallid' ombre stassi a lui dintorno,
Che, rotto il grave sepolcral coperchio,
Tornano in terra ad impedire il giorno.
Oh, se non era egli uom d'ardir soverchio,
Non fea l'alma a tal vista in lui soggiorno!
Ma non si cangia pur Lorenzo in viso,
E gli occhi audaci entro i lor occhi ha fiso.

Son di statura gigantesca l' ombre :
Quale ha lacero il petto, e quale il fianco :
Le immani membra han d'atro sangue ingombre,
Che mai da lor ferite non vien manco :
Piagate, e in un d'ogni viltà disgombrare
Paion nel volto orribilmente bianco :
Reca ciascuna ignudo un ferro in mano ;
E gridan tutte: Nol vibrammo in vano.

Ben tutto il capo sovra lor torreggia
Donna atteggiata di minacce e sdegno,
Che altera in vista il mondo signoreggia,
E par che niuno estimi di sè degno :
Dagli occhi ardenti un tal furor lampeggia,
Che un sol suo sguardo di vittoria è pegno
A chi svenare empio oppressore ardisca,
Che abborran tutti, e tutti egli abborrisca.

Lo scompigliato crine all' aura sciolto
Fa di sua non curanza in lei ben fede ;
Non men che il vel ruvidamente incolto,
Che negletto le scende infin sul piede.
Rigida al par che maestosa in volto,
Non leggiadria, non grazia in lei si vede :
Pur di beltade al paragon sarebbe
Vinta da lei qual altra il pregio n' ebbe.

Nell' una e l' altra man di sangue tinta
Mostra gl' infranti gioghi, e le spezzate
Catene ond' era iniquamente avvinta :
Batter la terra fa genti scettrate ;
E la lor fronte di diadema cinta
Si tien sotto le piante insanguinate :
Chè ristorarla dei sofferti danni
Null' altro può che calpestar tiranni.

Dormi tu, dormi (grida in suon tremendo)
Tra le mura di Flora in vil riposo?
Mentr' io di trarti i fieri ceppi imprendo,
Lento giaci, o Lorenzo, e neghittoso?
Forse men grave a te si fa dormendo
Del tuo servaggio il peso vergognoso?
Non sai che all' odio la tardezza unita
Costor, ch' io premo, a incrudelir più invita?

A che ti val quel che giuravi eterno
Magnanim' odio del poter d' un solo,
Se di quell' un tu primo esser lo scherno
Soffri, e non osi uscir da infame stuolo?
A che la rabbia, a che il furor che interno
Ti rode il cuor, se in apparenza al suolo
Dal giogo oppressa la cervice inchini,
E, a ciò non nato, al sofferrir ti ostini?

Quei che tumido e fero assiso vedi
Sull' usurpato etrusco seggio, è tale
Qual tu per lunga esperienza il credi.
Minor di tutti, ei non ammette eguale,
E ogni uomo tien sotto gli audaci piedi:
Nè a raffrenar l' empia ferocia vale
Altra ragion che il ferro: e tu nol stringi?
E tu umiltade e obbedienza fingi?

Mira quest' ombre che a me intorno stanno,
Cui più che vita piacque libertade:
Tutte o di greco o di latin tiranno
Troncaro i giorni con le ultrici spade.
Nè il perder sè dee riputarsi danno,
Quando il comun nemico estinto cade:
Chi serve, muor: ma chi dirà ch' ei mora
L' uom cui d' eterna fama il mondo onora?

Uopo non è ch' io narri ad una ad una
Le memorande loro alte vendette:
Chè il sol nomarli ogni gran laude aduna,
E tutte in lor stan le virtù ristrette;
Poich' emendando col valor fortuna,
Le invitte destre, ancor che in ceppi astrette,
Di ferro armaro, e il cor mostraron forte
Nel ricever non men che nel dar morte.

I due che miri al fianco mio più presso,
Son Bruto e Cassio; in lor Roma finio:
Là Pelopida vedi; egli è quel desso
Che a dieci re pagar fe grave il fio:
L'altro Trasibul è, quei che all' oppresso
Popol di Palla tolse il giogo rio:
Ecco d' Ippia e d' Ipparco gli uccisori,
Ch' ebber divini meritati onori.

E qui tra' miei si sta pure il gran Cato,
Benchè il ferro, che in sè crudo ei ritorse,
Meglio a Cesare in petto avria vibrato.
Ma che? tutti degg' io nomarli forse,
Quando, all' udir di un sol, già in te l'innato
Alto desir di libertà risorse?
Scegli su dunque, e non tardar più omai,
Tra fama egregia od il non viver mai.

Disse: e finiti appena avea gli accenti,
Sparja la donna col feral corteggio,
Che nell'aer dietro sè di strisce ardenti
La via segnava del celeste seggio.
Lorenzo in essa i cupidi occhi intenti
Affissa, e grida: Oimè, più non la veggio!
Ma vegg'io ben per qual sublime strada,
Fama acquistando in terra, al ciel si vada;

Ma ben intero in mente ancor mi suona
Quel parlar, che sì forte il cor m'incende
Che alla vendetta od al morir mi sprona.
Tace: e rapido sì dal letto scende,
Che, allor che l'alto Giove irato tuona,
Non così ratto il fulmin l'aer fende:
Balza in piè: ma sul letto, ecco, improvviso
Vede ignudo un pugnol di sangue intriso.

Tosto in man se lo reca; ed, in feroce
Atto rivolti al ciel gli sguardi, ei grida:
Deh, se al tuo seggio può giunger mia voce,
Ombra che a tanta impresa or mi se' guida,
Quel ch'io pronunzio giuramento atroce
Odi, ed appieno in mio valor t'affida.
Ben il conosco, o Bruto: io già non erro:
Degno il dono è di te: questo è il tuo ferro.

Mira; lo impugno ad ambe mani: e giuro,
Quel che sopra vi sta sangue rappreso
Terger col sangue del tiranno; e giuro,
Ch'entro al mio cuor solo al ferire inteso
Speme o timor nulla potranno; e giuro,
Se avvien ch'ei scampi da mie' colpi illeso,
O che il trono col sir non cada a paro,
Tosto immergere in seno a me l'acciario.

Qui di parlar ristassi; e in se disegna
Il tempo, i mezzi, il loco, ove ad effetto
L'ardua impresa condur meglio convegna.
Ma il prence intanto entro all'aurato letto
Già non dorme (chè mal dorme chi regna,
Pieno il cor di viltà tema e sospetto),
Non dorme; e in vano il travagliato fianco
Volge or sul destro lato ed or sul manco.

Conscio a sè de' suoi vizi e di sue tante
Sozze crudeli ingiuste opere avere,
Odio cova nel petto egro-tremante:
Nè scema il suo timor l'altrui tremare.
Fremere ogni uom vede al suo aspetto innante;
Chè, non che i buoni, i rei nol ponno amare:
Nè fraude a sè può usar; chè nel cor pravo
Più vil si sente d'ogni vil suo schiavo.

Volge fra sè nella turbata mente
Gli stupri, i danni, le rapine, l'onte,
Lo sparso sangue, e le tant' alme spente,
E del serto non suo cinta la fronte:
Ma se avvien poi che il suo natal rammente,
Frema d'uscir da così impuro fonte:
Spurio infame, ei non sa chi a lui sia padre;
Nota gli è sol per suo rossor la madre.

Non è, non è però sozzo cotanto
Il sangue in lui, che assai nol sia più il core;
Benchè a celar lordura il regal manto
Sia d'ogni vel qualunque il vel migliore.
Picciol d'alma e di cuor, sol si dà vanto
D'esser d'ogni uomo in crudeltà maggiore:
Ma quanto è crudo più, tanto più trema;
E a lui par quella notte esser l'estrema.

Socchiusi appena i timidi occhi avea,
Ch'entro al pensier, non mai di cure scarco,
Strana ed orribil vision pingea
De' suoi tanti misfatti il grave incarco.
Ben è dover che in coscienza rea
Pace non entri; e sta il rimorso al varco:
Tropo del ciel sarian le ingiurie espresse,
Se chi la toglie altrui pace godesse.

Nell' inquieto amaro sonno ei vede
Uom, che in aspetto orrendo, lento, lento,
Sen vien così, che par non muova il piede:
Porta impresso nel viso alto spavento,
Come colui che in sua virtù mal crede:
Guardingo appressa; e, come foglia al vento,
Tutto trema dal capo infin le piante:
Or s' arretra, or s' arresta, or torna avanti.

Veste triplice usbergo, e doppio scudo
Con mal sicura man regge ed imbraccia;
Membro non ha che sia di ferro ignudo;
Sola discuopre la squallida faccia:
Par non men che codardo agli atti crudo,
Ch'ora a vicenda ei pave ed or minaccia,
Come ogni vil suol far s'ei crede altrui
Men possente o più timido di lui.

Tale ei s' inoltra, e giunge alfin là dove
Il sir d' Etruria palpitante giace.
Tremi tu? dice: alle sublimi prove
Scorrer ben veggio in te sangue verace,
Che di regio-celeste fonte muove:
Ben se' tu figlio d' alcun tosko Aiace.
Gelida mano, in così dire, al core
Gli adatta, e 'l stringe, e addoppia in lui l' orrore.

Quindi prosiegue: O per valor tu degno
Sovra i vili mortali aver possanza,
Me non ravvisi? eppur d' ogni uom che ha regno
Io spiro al cor la timida baldanza:
Io d' atterrire altrui l' arte gl' insegno,
E a ben celar la propria sua sfidanza:
Io delle corti onor, nume, custode,
Timor mi appello; ed ogni re fo prode.

Te cui nomar poss' io diletto figlio
Fra quanti altri ne cinga il regal serto,
Te vengo io stesso a trar d' alto periglio,
A farti appien nel diffidare esperto.
Regno saratti e vita il mio consiglio,
Se m' appresti mercè che agguagli il merto ;
Se i sacri onor che al nume mio qui dènsi,
Tempio, immagin prometti, ara ed incensi.

Ma che ? tu taci ?... Io veggio ben che invaso
Sei di mia deitade e l' alma e il core ;
Nè v' ha dal lucid' orto al negro occaso
Chi più intenda di te che sia Timore :
Sì il sai ; ma, appena in sicurtà rimaso,
Sarai tu pure ingrato e traditore :
Ch' appo altri re tuoi pari, a cui prestava
Simile ufficio, inonorato io stava.

Voi che meglio d' ogni uom saper dovreste
Quanta innata viltade in cor chiudete ;
Voi che dal mondo spersi appien n' andreste,
Se vi scorgesse ognun quali vi sete ;
Voi che nulla per voi nulla sareste,
E sol per l' opra mia poco parete ;
Sleali, io 'l so, che è vostra usanza ria
Fingere ognor di non saper ch' io sia.

Odi perciò qual ti minaccio fero
Destin, se a me delubro e culto nieghi.
Pria che raccenda il sol questo emisfèro
Tre volte, e tre la notte il vel dispieghi,
Con la vita ti fia tolto l' impero :
Nè a salvarti varran minacce o preghi ;
Se di te stesso e di ciascun non tremi,
O se il timor celato in cor tu premi.

A questi detti un tale orror per l' ossa
Dell' atterrito principe trascorse,
Che del mal sonno desto, a tutta possa
Manda un acuto strido, e stassi in forse :
Poi gli si appannan gli occhi ; il fiato ingrossa ;
Freddo un sudor tutte sue membra ha scorse.
Ma già l' immagin vana, a lui sparita
D' altro tiranno al letto iniquo è gita.

Alessandro (chè tale era nomato
Lo imperador del popolo Tirreno;
Che al Macedone invitto posto a lato,
Se in valor no, lo avanza in vizi almeno),
Alessandro è sì forte spaventato,
Che a gran pena può l'alito del seno
Trarre, e tre volte appuntarsi gli accade
Per sollalzarsi, e tre volte ei ricade.

Tale al Tebro Nerone empio giacea
(Chè il tiranno al tiranno s'assomiglia,
Ed a null'altro), allor che a sè vedea
Ne' sogni orrendi con irate ciglia
Agrippina venir, venir Poppea,
E tutta la svenata sua famiglia:
Nè lo togliean di sè rimorso o pietà,
Ma terror che non ha ne' vili meta.

Tramortito così gran pezza stette
Il Tosco re, fin che le fauci aperse
Cui soverchio temer gli avea ristrette.
Voci di pianto in ulular converse,
Quanto più forte può, tremando ei mette;
Che per le regie sale erran disperse,
Rimbombando in un suono lamentevole
Da atterrir, non che schiavi, ogni uom men fievole.

Primo ad udire il flebile concento
Arrigo fu, degno del prence amico,
Del suo mal regno lo peggior strumento,
Codardo anch'ei, d'ogni virtù nemico:
Udì, temè, sorse; e ben cento e cento
Guardie, che notte e dì per uso antico
Vegliano de' tiranni all'alte porte,
In armi aduna, e lor parla da forte.

Prodi, che in guerra dare orribil urto
Anco potreste soli a un'oste intera,
V'ha chi nel regio limitar di furto
Entrò: corriamvi; e per man vostra ei pèra.
De' satelliti il capo allora insurto,
Grida: Corriamvi; è ben dover ch'ei pèra.
Ratti muovono in folla: e lance e scudi
Fan suonar l'ampio tetto, e brandi ignudi.

Ma non è chi d'Arrigo i passi avanze,
Che dar vuol primo al suo signor soccorso;
E d' uomo ardito ei veste or le sembianze,
Or ch' ei si sente armato stuolo al dorso:
Ed atri e scale e logge e sale e stanze
Del gran palagio in un istante ha scorso;
Infin che giunge là, dove stridendo
Giace Alessandro di angoscia morendo.

Urta, spalanca, atterra, e al letto corre
(Fatti addietro restar gli armati pria);
E semivivo il trova in opra porre
Di sue forze l' estremo, e tentar via
Onde al supposto assalto ei s' abbia a tôrre;
Ma invan, chè in letto par chiovato sia.
Trema Arrigo in veder la regal tema:
D'Arrigo ai moti intento il prence trema.

Soglion talora duo mastin ringhiosi,
Fin che l' un l' altro si miran da lunge,
Fieri in atto mostrarsi e minacciosi,
Come quei ch' odio stizza e rabbia punge:
Poi, quanto appressan più, meno animosi
Li fa viltade; e qual primiero giunge,
Già s' è pentito, e intorno gira, e guata
Se l' altro il teme, e s' è in sembianza irata.

Così il gran Tosco Duca, e Arrigo forte,
Esterrefatti, l' un l' altro guatava,
Dipinti in viso di color di morte:
Ciascun tremante l' altro spaventava:
Nel periglio temendo esser consorte
Arrigo al suo signor, per sè dubbiava:
Non sa il tiranno, se a prestargli aiuto
O se a ucciderlo sia costui venuto.

Ma pur vedendo poi che almeno eguale
Se non maggior temenza il cuor gli scuote,
Alquanto ardir ripiglia; e in atto, quale
Assume un re che vuol più che non puote,
Tra minaccioso e timido, con frale
Voce prorompe in fulminanti note:
Tanto, perfido, ardisci? a che ne vieni?
Chi sei? tu tremi? olà, guardie, si sveni.

Così gridava con tremula voce,
Nulla fidando in sè, poco in altrui :
Ch'ogni tiranno sa che a troppi ei nuoce,
Perch'abbia alcuno a perder sè per lui.
Ma ad atterrarsi Arrigo è sì veloce,
E sì umile a baciare i piedi sui,
Giungendo alte le man supplice in atto,
Che il sir dal fiero dubbio ha quasi tratto.

Dagli atti poscia ai detti viene; e chiaro,
Quanto si può per lui più umilmente,
Gli narra il tutto; e giura indi sì caro
Avere il suo signor, sì caldamente,
Che ogni uom dell'arti delle corti ignaro
Stimar forse potria che in ciò non mente.
Pur se avvien mai che amato un re si estime,
Ne ha colpa ei che in ogni uomo il ver comprime.

Ne ha colpa ei solo; il danno ei sol ne avesse!
Ma de' suoi falli ognor la pena è nostra.
Fede intera il tiranno al fin concesse
All'affetto di cui fe Arrigo mostra.
Nè di menzogne appien suoi detti intesse
Costui, che il latte nella regia chiostra
Bevve; e, se il sir non ama, hanne il timore,
Ch'infra quei vili pur si noma amore.

Il prence in sè tutto rientra allora :
Le voci gli atti e le superbe ciglia,
Cui viltà sbaldanzite avea finora,
Con l'alta usata maestà ripiglia :
E in suon di re gli impon che alla terz' ora
La turba, a cui talvolta ei si consiglia
(Glorioso senato, altera greggia!),
Sollecita s'aduni entro la reggia.

Soleano allor, nè antico tanto è l'uso
Che non sen vegga ai nostri dì vestigi,
Soleano i re quel gran saper, che infuso,
Ha in essi il ciel, talvolta esporre ai ligi
Schiavi lor scelti: e qual, se il labro ha schiuso
Giove a giurar pe' gorgli orrendi Stigi,
Trema la terra, il ciel, l'onda e l'abisso,
Tremava ognuno al proprio scanno affisso.

Parlava il re: gli altri taceano tutti;
Ovver laudavan; del feral periglio
Che seco arreca il vero appieno instrutti,
Qual di croce temendo e qual d'esiglio,
D'amistà principesca usati frutti.
Pur tal consesso i re nomâr consiglio.
Ad esempio di quei sì venerandi
Che adunò Roma ai tempi memorandi.

Sorge entro al nido del toscan tiranno
Sacro ai consigli spazioso loco,
Ov'ei risolver suole il comun danno
Non senza prima dir: Gran Dio, te invoco.
L'alte pareti preziose fanno
D'eccellenti pittor l'opre, che foco
Celeste spiran sì che ingegno umano
Fatte non le diria da mortal mano.

Nella parte ch'è vòlta al pigro Arturo,
Michelagnol, quel grande senza pari,
Diè vita e moto in sull'ignudo muro
A' Medicèi signori, al mondo chiari
Per aver già sotto il lor giogo duro
Ridotto i Toschi a libertà discari:
Nè marzial virtude era lor laude,
Ma ben speso oro e ben usata fraude.

Pur di costor le militari imprese
(Sognate o false) il gran pennello avviva.
Oh scellerati tempi! oh vilipese
Arti divine! oh cieca etade priva
D'ogni senno e valor! dal ciel discese
Tanto artefice dunque, affin che viva
Memoria eterna rimanesse al mondo
D'infami eroi degni d'oblio profondo?

Michelangioli, che pugne altre ritrarre
Non dovea che dei Numi in Flegra irati,
O di quei che a Termopile le sbarre
Chiusero all'oste coi corpi svenati,
O di quei che togliea Roma alle marre
Gran capitani a un tempo e pro' soldati;
Michelangioli, da' rei tempi costretto,
Eroi ritrasse a cui fu campo il letto.

Così cantâr del vile Augusto il grande
Mantovan cigno e il Venosin venduto :
Così ne avvien che ai posteri tramande
Gli Estensi duci il da lor mal pasciuto
Vate, che a vol sì vario l' ali spande.
Deh! che non stette ogni alto ingegno muto,
Pria che i fiacchi laudar, con biasmo espresso
Di virtude dell' arte e di se stesso ?

Cosmo che primo ai cittadini sui
La patria tolse, e della patria padre
Pur lo gridava la viltade altrui,
Par ch' ivi spiri infra le tosche squadre
A ogni altri schive d' obbedir che a lui.
Ma nè il duce nè i suoi le vesti hann' adre
Di sangue ostil : troppo saria menzogna
Pinger ferite ove fu sol vergogna ;

Vergogna ai vinti, ai vincitor non gloria :
Pugne, cui non Bellona o Marte fero
Vedi guidar, ma il più timor vittoria
Dare a quel che ferrar più e più si fero ;
Pugne, di cui narra verace istoria
Durate esser talvolta il giorno intero,
E solo un uom, non già di spada, spento,
Ma sotto il peso dell' armi, di stento.

Tali di Cosmo eran le imprese : ed ora
Il vedi in rotta por d'Adria il Leone,
Che rugge in voce ogni dì men sonora ;
E mercenaria gente alla tenzone
Manda, e dell' altrui braccio si avvalora ;
Rado ei trova però cotal campione
Che morir voglia in sua difesa ; e spesso
Ha i vili duci suoi sbranati ei stesso.

Or contro le Sforzesche Insubri torme,
Or contro il gran vessillo del Vicario
Di Cristo che sì ben ne calca l' orme,
Move Cosmo il suo Tosco armamentario.
Nell' una e nell' altr' oste in mille forme
Timor vedresti sotto aspetto vario :
Colpi al vento, minacce, fughe, fremiti ;
Di morte no, ma di spavento gemiti,

E così tutta ingombra è la parete
D'opre simili, e non di un Cosmo solo,
Ma di quant'altri del bel numer sete,
Cosmi o Fernandi del Mediceo stuolo.
Qual di Pisa tradita alloro miete;
Qual le rocche adeguar minaccia al suolo
Di Siena vinta, ma coi brandi Ispani
Comprati dai pacifici Toscani.

Nè fia stupor, se Michelangel pinse
Quivi le fatte e le future imprese;
Chè qual sue labbra in Aganippe tinse,
Sia poeta o pittor, tosto comprese
Ha le venture etadi; e già lo strinse
Il profetico spirto a far palese
Dei nipoti la gloria agli avi illustri,
Se premio ottiene ai vaticini industri.

Nella opposta parete oprè di pace
D'altri Medici eroi, ma non men chiare,
Altro pennel quanto il primier verace
Havvi dipinto; e li vedi parlare,
Quei che noto d'Urbino il nome face
Che non si udria senz'esso ricordare,
Di Clemente e Leon, duo Papi santi,
I santi gesti avviva e i pregi tanti.

Qui 'l gran Leon, di sì feroce nome
Decimo che di Piero il seggio preme,
Vedresti carco di papali some,
Con man di cui la sola Italia trema,
Maladir genti assai di noi men dome;
E aver la sacra sua faretra scema
Nel saettar quei duri cori, a cui
Piaccion più che il ciel compro i regni bui.

Oh cieca in vero, e dal cammin del sole
Lontana affatto nazione perversa,
Che coll'oro mercar non vuoi parole
Sante; per cui, benchè nel fango immersa,
Ogni alma può, se il peccator ben vuole,
Innanzi a Dio tornar candida e tersa!
Scuoti, o Leon, le giubbe; e i ferì artigli
Aguzza; e accarna i traviati figli.

Là sovra eccelso carro trionfale,
Cui ben otto destrier bianchi di neve
Tiran, si vede il padre santo eguale
Fatto alle nubi andarsen lieve lieve
Gli orli del ciel lambendo, in atto tale
Che tu diresti: or Dio seco il riceve.
D'ogni intorno s'atterrano i fedeli,
Cui con due dita in croce ei schiude i cieli.

Tali, o con pompa forse assai minore,
Roma a salir già vide in Campidoglio
Que' suoi folgor di guerra, onde terrore
Si fea del mondo e ne acquistava il soglio.
Essi coll'armi, e il buon roman pastore
Colla verga rintuzza altrui l'orgoglio:
Tanto è dover ch'ei più trionfi e goda,
Quanto il da men, se vince, ottiezz più loda.

E, affinchè niun de' leonini pregi
A tacer s'abbia, ora il pittor cel mostra
Seduto a mensa infra apparati regi
Far di squisito gusto santa mostra;
E a lui d'intorno in blanda faccia egregi
Uomini star cui già lor speme innostra
Sadoletto Ariosto e Bembo ed altri,
Tutti, più che il secondo, in corte scaltri.

Or di giustizia al tribunal severo
Dannare il vedi a infame e cruda morte
Due Cardinali, che a lui trar d'impero
Veleno usâr non qual voleasi forte:
Rinnova in essi il successor di Piero
Quella che Giuda s'ebbe estrema sorte;
Devoto laccio ai sacri colli ei cinge,
Che a viva forza in ciel lor alme spinge.

Per ristorar poi la romana Chiesa
Dei duo baron tolti al purpureo coro,
Ne crea ben altri trenta in sua difesa;
E in mezzo al venerando concistoro
Sta meditando alta guerriera impresa,
Che costerà gran sangue e gran tesoro
A Roma-no, ma ai principi cristiani;
Gerusalemme trar di man de' cani.

Raffaello immortale! oh come in volto
Al padre santo il pio desir fiammeggia!
Perchè sia il regno di Sion ritolto
A chi 'l sacro terren preme e dilleggia,
Va d'ogni fallo il peccator già assolto,
Cui croce a mezzo il petto ampia rosseggia.
E il buon messo d'Iddio par quivi inviti
I re che aver spera all'impresa uniti.

Poi degli indugi lor dolente e irato,
Com'uom cui roda di vendetta il tarlo,
Già di Cristo il vessillo aver spiegato
Non vuole indarno; ed ora il quinto Carlo,
Ora il grand'Emul suo, duce ha creato:
Ma sordi entrambi niegan d'ascoltarlo
Stolti, cui di lor regni cura muove
Più che il sepolcro del figliuol di Giove.

Raffaello così gran parte adombra,
Se tutte no, del fier Leon le gesta.
Quanto riman poscia del campo ingombra
Clemente, cui papal triregno innesta
Tra i buon Medicei germi onde lo sgombra
La madre sua più bella assai che onesta.
Frutto ei non è di sacramento schietto:
Ma che rileva? egli è d'Iddio lo eletto.

D'Iddio lo eletto è il settimo Clemente,
Non men che gli alti antecessori suoi.
Qui il vedi in atto d'uom, che santamente
Brama in pace compor due fieri eroi,
Rivolger entro la papal sua mente
Cosa onde gli ha forte ad increscer poi;
S'ei debba o no de' Galli il re disciorre
Da quanto ei giura entro all'Ispana torre.

Ma infranto poi per sua sentenza cade
Il regal giuro; ch'ogni giuro è vano,
Se nol rafferma l'alta potestade
Di lui ch'è in terra l'arbitro sovrano.
Quindi s'adira, e di profane spade
Roma riempie il vincitore Ispano;
Tal che di Cristo il gran Vicario veggio
Sforzato, e vilipeso il santo seggio.

Dell'infallibil suo pastore il fallo
Ecco scontar dall'innocente gregge,
A cui schermo non fa muro nè vallo:
Ecco già l'armi ed il furor dar legge
A Roma vinta; e dal papal suo stallo
Fuggirsen quei che i principi corregge;
Dai merli poi dell'Adriana mole
Contro il nemico fulminar parole.

Son questi, sì, questi i trionfi sono
Dei veritieri successor di Cristo,
A cui lasciò di pazienza il dono
Onde fer poi lo smisurato acquisto.
Qui d'ogni speme il Papa in abbandono
Sottrarsi vuol dal contestabil tristo:
Ve' della ròcca ei fugge in vesti abbiette,
Come il figliuol di Dio da Nazarette.

Passa poi la tempesta: e dileguato
Il fiero nembo, di sovrana luce
Vedi brillar Clemente in manto aurato.
Già in lui la prisca maestà riluce,
Già di folgori sacre ha il braccio armato;
E sa s'ei fera de' Britanni il duce,
L'ottavo Arrigo, ch'ei dal cielo esclude
E co' suoi dannà all'infernal palude.

Qui 'l vedi alfin con quella man, che morte
All'Anglo re portò, ventura e vita
Recare al Franco; a cui manda in consorte
La Medicea nepote, un dì sortita
Le infette Gallie a governar da forte;
Or d'indulgenze pria l'ha ben munita,
E d'italici providi consigli,
Per cui non vengan manco al re mai figli.

Ma omai di campion santi e di guerrieri,
Stanchi i pennelli son, stanche le viste.
Ecco d'alte madonne i dolci imperi
L'alte virtùdi a leggiadria commiste,
Crear novelli in noi d'amor pensieri:
Come alloro immortal donna s'acquistò,
Altro pittor qui dottamente insegna
Nel far delle Medicee rassegna.

Ripiena è tutta la parete terza
Di Lucrezie di Bianche e d'Isabelle,
Cui casto amore intorno intorno scherza,
E di ghirlande par le adorni e abbelle.
Ma co' fervidi rai più non mi sferza
Apollo, ond'io non vaglio a dir di quelle:
Sol concede ch'io accenni Caterina,
Di Francia, umana, pia, giusta reina.

Questa è colei che al gran Clemente accanto
Vedemmo or or di blanda sposa in atto:
Eccola invasa qui da furor santo
Serbar di Cristo a forza il culto intatto.
Senna impara per lei, di Roma quanto
Vaglia il pugnai; se in queta notte è tratto
Se all'improvviso e a tradimento ei fiede,
Propugnator della verace fede.

Ecco dell'apostolico macello
Dare il segnal la gran toska Giuditta:
Ecco del figlio il padre, ecco il fratello
Del fratello provar la destra invitta:
Ve' come mai non resta il pio coltello,
Fin che ogni eretic' alma a Dio trafitta
Cadendo innanzi in olocausto sacro
Fatto non ha di sangue ampio lavacro.

Inermi, ignudi, in letto, a sonno in braccio,
D'ogni età, d'ogni sesso, d'ogni grado,
Senton di morte il repentino ghiaccio
Sì, che di Senna ecco sanguigno il guado.
Le strida, i pianti, gli ululati io taccio
Della notte, che Roma ebbe sì a grado:
Sol Caterina trionfante io miro
Vietar ch'abbiansi i morti anco un sospiro.

Così il Tosco signor per ogni dove,
Dall'alto seggio suo volgendo i lumi,
Grandi opre ognora, virtüose e nuove
Mira de' suoi, per cui son pari ai Numi.
Della quarta parete a dir non move
La Musa mia: son pinti ivi i costumi
Dei sette Savi, cui veder non lascia
Ampio trono regal che il muro fascia.

CANTO SECONDO.

Sorger da' lidi Eoi la messaggera
Del nuovo dì vedea Lorenzo forte.
Rose la fronte, il crine auro non era:
Ma come pinta di color di morte,
Dietro una nube orribilmente nera
Par che novella notte al mondo apportes.
Almo Sol, forse rischiarar tu sdegni
Terra ove il giusto gema e l'empio regni.

Tinte di sangue e in torbo fuoco ardenti
Travi tengon dell'aria il vasto campo.
Benchè il Bruto toscan poco ai portenti
Creda, a tal vista pure un doppio lampo
Gli appar negli occhi di furor splendenti:
E grida: O ciel, s'oggi il tiranno ha scampo
Dal mio pugnale, in questa guisa orrenda
Sempre sanguigno il sole a me risplenda.

Precipitoso già fuor della soglia
Scagliasi, e l'alta impresa a compier vola;
Quand'ecco innanzi a lui d'amara doglia
Piena il cor, piena il volto, in negra stola
Sua madre fassi; e in disadorna spoglia
Trista del par vien seco la figliuola.
Vedova madre, al mondo or che ti resta?
Nè congiunti nè prole altr'hai che questa.

Lorenzo e Bianca ad un sol parto in luce
Died' ella, del suo amore ultimi pegni:
Chè tosto poscia inesorabil truce
Morte il suo sposo trasse ai cupi regni;
Indi l'ingorda ultimo danno adduce
Al fratel suo; nè pon tregua agli sdegni,
Se pria non l'ha d'altri duo figli orbata,
E quasi a eterne lagrime dannata.

Posta ogni cura ogni speranza estrema
Dunque ha ne' due cui morte non le tolse :
D'affetto piena e di materna tema
Ad ogni lor più lieve duol si dolse :
Chi dir potria com'ella or spera or trema!
Quante fiate al ciel gli occhi rivolse
Imploratori del supremo aiuto,
Pria che il quinto lor lustro abbian compiuto!

E già del figlio e la virtude e il senno,
Come di Bianca la dolce beltate,
Quasi obbliar suoi prischi guai le fenno,
Soave appoggio a sua cadente etate.
Ma il dì, che ad essa i figli increscer denno,
Già surse; e duolsi che crudel pietate
Le Parche indusse a differir lor rabbia,
Perch'ella poscia a disperar più s'abbia.

Figlio, dicea, deh! figlio, a che sì ratto
Alla stanza materna dà il tergo,
Se suora e madre pria non hai sottratto
Dal mal sicuro doloroso albergo?
Non sai l'oltraggio orribil che a noi fatto
Vien da quel vil che il trono ha per usbergo?
Ah nol sai tu: che se il sapessi... Oh figlio!
Tempo, tempo è d'oprar, non di consiglio...

L'empio Alessandro, i cui trofei novelli
Son giustizia onestà fede e natura
Vinte ed infrante sotto i piè rubelli,
Questi cui preme sol regale cura
Contaminare vergini e donzelli,
Sentina vil d'ogni più ria lordura,
Ahi schiavi noi!... quest'Alessandro regna;
E novella ogni dì vittima ei segna.

E a gara van, di sua libidin cruda
Chi più infame di lui sia il gran ministro:
Già in altro arringo omai Tosco non suda,
Nè ferro usa che il molle calamistro.
Ma il fero arcano il mio parlar ti schiuda.
Manda già il quarto reo messo sinistro
A Bianca il sir, che sue malnate brame
Feroce annunzia e squarcia ogni velame.

E noi l'udimmo? Or che più narro? assai
Tutto comprendi in cor, quant'è l'oltraggio
Da nobil sangue non patito mai,
O vendicato con viril coraggio.
Tu fremiti? oh gioia! oh figliuol mio! sciorrai
Tu, sì, sciorrai di così reo servaggio
Il crudo infame abbominevol nodo,
Cui codardia fa sol tenace e sodo.

Mentre con pianto e rabbia escon tai detti
Dalla adirata dolorosa donna;
Del figlio, a cui già in cor bollian ristretti
Feroci spirti, alto stupor s'indonna:
Son gli accenti al rispondere intercetti;
Fredda immobile sembra alta colonna;
Tanto è profondo ed immenso il suo sdegno:
Ma di vendetta il gran silenzio è pregno.

Ecco già rotte al suo furor le sbarre:
Con occhi accesi orribilmente torti
Stridere in suon tremendo, il ferro trarre,
Gridar: Muoia il tiranno: alti trasporti,
Vivi moti, cui mal penna che narre
Tenta ombrar di color fievoli e smorti;
Tai di Lorenzo i rapidissimi atti
Sono: e men ratto assai palpèbra batti.

Già fuori, già del limitar si scaglia,
Reiterando: Muor, muori, tiranno.
Ma la minaccia e il corso ecco gli taglia
Biancà, che esclama con mortale affanno:
Deh, fratel mio, t'arresta! ah! più ti caglia
Di te, di noi: t'arresta: orribil danno
A tutti noi sovrasta: odimi; ah! pria
Tutta almen odi la sventura mia.

Che vuoi tu far? valor non è che baste
Contro il fellon, cui sua viltà nasconde
Dietro ben cento e cento usberghi ed aste.
Per te per noi s'io tremo, or n'ho ben d'onde.
Quel che a me sposo dar già voi fermaste,
Al cui fedele amor mio amor risponde;
Quegli, or più giorni in carcer duro afflitto,
Nunzio m'è al cor d'ogni maggior delitto.

Fileno mio, di mia vita conforto,
Unico ben che tirannia mi toglie;
Sol perchè m'ami riamato, attorto
Gemi or fra lacci in preda all'empie voglie
Di rio signor che già tanti altri ha morto!...
Volea più dir: ma il gran pianto le scioglie
I mesti accenti in flebili ululati.
Stan Lorenzo e la madre abbrividati.

Beltà vedresti semplice, dolente
Tutta al viso chiamar l'anima trista;
Parte d'esso ombreggiarne il crin cadente
Sovra il percosso petto in doppia lista;
E la pallida guancia amaramente
Solcare un rio che ognor più forza acquista;
Or le mani al fratel sporger pietosa,
Le luci al cielo or volger dispettosa.

Ma poi ripiglia in suon più maschio assai:
Aspra mandommi il sir fera minaccia;
Deh, pria che forza, al mio voler non mai
Ma a questo corpo debile si faccia,
Tronca, o fratel, col tuo pugnol mie' guai;
In mezzo al cor quel ferro tuo mi caccia:
Già vendicarmi tu mai nol potresti:
Me lasci, a morte corri; e vuoi ch'io resti?

Lorenzo allor: Pria di saper quest'onte
Private nostre, io m'era in cor già fitto
O perder vita o rialzar la fronte
Di questo servo popolo proscritto:
Già il rio tiranno d'ogni angoscia fonte
Dianzi cader per me dovea trafitto;
Chi fia che omai la rabbia mia raffreni?
Tanto oltraggio s'aggiunge; e ch'io nol sveni?

O degno figlio, o veramente mio:
Grida la madre con feroce gioia:
Pèra, sì, pèra, per tua man quel rio:
Va', tenta, e non temer ch'io schiava muoia,
Nè che in preda al tirannico desio
La figlia io lasci, e a noi l'onor premuoia.
Noi pure un ferro, ardir noi pure avremo:
Se cadi tu, di nostra man cadremo.

Ma troppo è certo il vincer tuo : ti scorre
Nelle vene per me libero il sangue
Di quel gran Soderin, che ardì sol porre
Il piè sul Mediceo tirannico angue:
Tu del nome paterno a te ben tôrre
Saprai l'infamia, se in tuo cor non langue
L'ira materna, e se abborrir tiranni
Io t'insegnai fin da' più teneri anni.

Tu, benchè nato di Mediceo seme,
Per me purgata hai già tal macchia in parte:
Se al vostro nome ogni uom d'orror qui freme,
Cor ben altro tu spieghi e ben altr'arte:
Da' tuoi se oppressa la tua patria geme,
Qual ti fia gloria in sua difesa armarte!
Qual gloria a me, se dal mio fianco usciva
Germe di re che tirannia sbandiva!

So che tu, nato a iniquo trono appresso,
Mai, se non per disfarlo, nol bramasti.
Or ecco t'offre il crudo prence istesso
Alta cagion che a tanto effetto basti:
Va' dunque, corri, scàgliati sovr'esso:
Già non fia che a virtù viltà contrasti:
Teco è lo sdegno mio; teco è di tutti
L'alto furor: teco di Bianca i lutti:

Teco il gran braccio di quel Dio possente,
Che fe la ebreia donzella un dì sì forte,
Che osò, per dar vittoria alla sua gente,
Entro nemica tenda a un re dar morte.
Deh, fossi io teco, come in cor l'ardente
Brama ne avrei! che di niun'altre scorte
Or m'udresti al ferir farti parola:
Scorta a tanto saria questa man sola.

Disse: e Lorenzo già dai materni occhi
S'è dileguato a vol, rapido tanto
Che assai men va stral che dall'arco scocchi.
Le donne entrambe desolate intanto,
Acciò lor duol più libero trabocchi,
Della magion nel più riposto canto,
Là dove fioco alcun barlume fiede,
Ritraggon meste il vacillante piede.

Quivi aspettar di dubbia impresa il fine
S'eleggon; quivi alto consiglio han fermo:
Che pria che il sol di nuovi raggi il crine
Cinga, se a lor vien meno ogni altro schermo,
Un ferro stesso esangui al suol le inchine;
La madre il vibri, ch'aver dee più fermo
Per più etade e più sdegno il braccio e il core.
Ahi crudo pegno di materno amore!

Ahi crudo sì, ma necessario pegno
Di vero amor! se avvien che sceglier dèggia
Tra vergognosa vita e morir degno.
Così già un dì, là dove oggi campeggia
Viltà che usurpa di virtude il regno,
Virginio, a cui niun padre si pareggia,
Di ferro armato e di pietà, svenava
La propria figlia, e a lei l'onor salvava.

Mentre nel duol profondo immerse stanno
Le forti donne al fier rimedio preste;
Quei che a morire o a ristorar lor danno
Vola sull'ali che il furor gli veste,
Dell'empio ostel che asconde in sè il tiranno
Ecco ei già preme le soglie funeste:
Ma, oimè! chi veggio, che l'entrar gli vieta
E vieppù di vendetta in van lo asseta?

Il riconosco ben: questi è Foberro,
Timido-ardito delle guardie duce,
Che la natia viltà di tutto ferro
Addobba, e appiatta sotto aspetto truce.
Olà, gridava l'orgoglioso sgherro,
Tu cui del mio signor qui non conduce
Ordine espresso, oltre varcar non puoi.
Perchè?... Così si vuol... Ma pur?... Nol puoi.

Lorenzo usava col tiranno spesso,
E ciò per più l'odio celare ei fea;
Onde il non mai finor vietato ingresso
Or ben mille sospetti in cor gli crea.
Teme, col chieder più, tradir se stesso,
E a colui dar qualche sinistra idea:
Ma d'altra parte il piè ritrar gli duole:
Ond' a lui vengon men fatti e parole.

Timor lo assal sol di non compier l'opra
Ch'altro timor nel petto suo non entra :
Dunque è mestier che il suo furor ben copra ;
Ch'ove non può virtude, arte sottentra.
Volto ei compon che l'animo non scopra ;
~~L'Ira nel cor profondo riconcentra ;~~
E in non crucciato, anzi ~~in gioioso~~ aspetto,
Dice : Dunqu'io d'entrar qui l'ora aspetto.

Soggiunge l'altro: Aspetteresti assai,
Chè in suo fido consiglio il prence stassi :
E nuova legge vuol che non più mai
Uom non richiesto alle sue stanze passi.
Perduta ha dunque ogni speranza omai
Lorenzo d'inoltrar dentro i suoi passi :
Ond'ei le spalle dà senza far grido,
Aspettando che il duca esca dal nido.

Fra sè rivolge qual cagion novella
Oltre l'usato il sir sì cauto renda :
Ma poi sovviengli che natura è quella
Di chi regna, temer che ogni uom l'offenda,
E più temer quanto più l'alma ha fella :
Quindi stupor non fia ch'ei di ciò prenda.
Trema a tua posta, trema (ei grida), o vile :
Già, per tremar, non sfuggirai mio stile.

Poi fa pensier come assalirlo tosto
Che il piè fuor della reggia iniqua ei porte :
Sia, quant'ei vuole, in mezzo a' suoi nascosto,
Sì, 'l troveranno pur vendetta e morte.
Già già Lorenzo s'è in aguato posto,
Dove in solinga via celate porte
Del principesco ostello escono al fiume,
Donde il sir fuori andare avea costume.

Quinci a' suoi stupri e a sue vendette ei muove
Tacitamente con pochi seguaci :
E quivi han scelto far le ardite prove
Di Lorenzo le cupe ire sagaci.
Era omai l'ora in che il figliuol di Giove,
Quel che disperde le notturne faci,
Giungendo al fin del suo veloce corso,
Par che a' ferì destrier più allenti il morso :

Quando improvvisamente ecco turbarsi,
E mugghiando strosciar d'èll'Arno l'onda;
Ora in vortici aprirsi, or rigonfiarsi,
Tal che ne trema l'una e l'altra sponda;
Non altrimenti che sott' essa d'arsi
Zolfi s'aprisse voragin profonda;
Sì ch'or l'acqua nel vuoto già trabocca,
Or l'adirato fuoco in su la scocca.

Così là dove al cavernoso fianco
D'Etna tonante il mar rabido fragne,
Spesso Vulcan di sofferir già stanco
Che impetiosa altera onda lo bagne,
Quel fuoco a cui mai l'esca non vien manco
Sgorga sovra le liquide campagne;
E d'imo a sommo a svolgerle sotterra
Tutte le ardenti sue chiostre disserra.

Or che fia mai che l'umil Arno agguaglia
Al mar ch'ogni elemento a prova mesce?
Ecco già vinta ha la feral battaglia
Fiamma che fuor dell'acque orribil esce:
Torba fiamma che in su già non si scaglia,
Ma lenta lenta a poco a poco cresce:
Ed or l'asconde, or l'appalesa un tetro
Fumo che intorno serpe in vario metro.

Di sangue assai più che di fiamma rosso;
Color tra 'l negro fumo ivi traspare.
Pria smisuratamente sopra il dosso
Dell'onde alzato torreggiante appare:
Quindi forma vestir di uman colosso
Vedi il vapor; poi dal salir restare:
E, quel fragor terribile tacendo,
Più terribil seguir silenzio orrendo.

D'ira e dolor la spaventevol forma
Sua faccia atteggia in vèr Lorenzo vòlta:
L'ispida barba, e l'irto crin s'informa
Di lunghe strisce di caligin folta:
Irsuto è il ciglio, d'atra nube a norma:
Fiamma in profonda caverna sepolta
Fosco-splendente il morto occhio rassettra;
Sanguigno foco, l'altre immani membra.

Non cred'io che a veder terribil tanto
Fosse il fantasma, che notturno apparve
A Bruto là dov'ebbe ultimo vanto
Libertà che dal mondo poi disparve.
Ma, come il cor del gran Romano infranto
Non avrian tutte le tartaree larve,
Tale il Tosco miglior de' tempi suoi
Grida allo spettro : Or chi se' tu ? che vuoi ?

Spirto son io di tal cui fra quest'onde
Diessi, ha più lustri, scellerata tomba :
Vengo in tuo pro. Così cupa risponde
Voce che in aria al par del tuon rimbomba.
Poi segue : Il cener mio quaggiù s'asconde,
Ma il nome no, chè la sonora tromba
Di lei che l'uom dal cieco oblio sottragge,
De' prepotenti ad onta, fuor nel tragge.

Stoltezza invan d'ignaro volgo, invano
Maligna astuta superstizione,
Da cui raccoglie il gran prete romano
Oro più assai che da religione,
E invan l'abuso del poter sovrano,
Perfin tiranno della opinione,
Han di lor negre tede inceso il rogo
Che il corpo m'arse e all'alma tolse il giogo.

Mie polpe ed ossa in polve invan ridutte
Giaccion prive d'inutil sepoltura ;
Chè meco spente non son l'ire tutte,
Ed è l'alta vendetta omai matura :
A te si aspetta ; e per tua man distrutte
Le reliquie saran di questa impura
Schiatta che a me non fu spegner concesso,
In cui tuo nome ammenderai tu stesso.

Oh ! disse allor Lorenzo : io ti ravviso
Al tuo maschio parlare, ombra feroce.
Te spento, io nacqui : ma pur so che assiso
In pergamò tuonasti della voce
Sì che ogni Tosco fu per te conquiso ;
Tu, non libero nato ove ha sua foce
Dei fiumi il re, pur festi udir, ma indarno,
Liberi sensi al non più liber Arno.

Deh, dimmi; e perchè mai timido velo
Piacqueti fare agli alti insegnamenti
Di libertà coll'oppressor vangelo?
Quei che bolliano in te nobili ardenti
Spirti, ch'or più non dà l'italo cielo,
Che non sgorgasti in manifesti accenti?
Ratto avria il core agli uditor tuo dire:
Saprian per te, pria che servir, morire.

O giovinetto (ripigliava l'ombra)
In cui non men che il petto arde la mente,
Per poca età biasmi ogni vel che adombra
Il ver, che dir si dee liberamente:
Ma tu non sai qual d'error nebbia ingombra
Le corte viste alla odierna gente:
Tua liber' alma è scorta a te fallace
Per giudicar l'altrui che serva giace.

Ad aggiunger valor fierezza o sdegno
Al tuo fervido cor già non venn' io;
Un cotal poco a farti accorto io vegno,
Perchè n'esca a buon fin l'alto desio:
Nè, me s'ascolti, precettor non degno
Io ti parò: nè dell'esempio mio
Schivo in tutto sarai: chè, non mio errore,
Sorte involommi il da te ambito onore.

Questa città rifar libera volli:
Difficil era, e mi fallia l'impresa.
Or tu gl'intrepidi occhi a tanto estolli,
Tu che ben senti se il gran giogo pesa:
Tua vita almen, se tirannia non tolli,
Fia nel tôrre il tiranno assai ben spesa.
Io nol potei, ch'eran più d'un; ma in bando
Tenni il Mediceo vil seme nefando.

Del volgo irato ed incostante io poi
Vittima caddi; e tale esser dovea;
Chè la plebe discior da' lacci suoi
Mal puossi, mentre di costumi è rea.
Che val che in vista il soggiacer l'annoi,
Se del reggere ha in sè falsa l'idea?
Gente imbelle, corrotta, e al mal nudrita,
Pria che all'armi, io la trassi a santa vita.

Regoli qui, qui non avea Catoni:
Roma vista m'avria brandir lo stile;
Flora udì miei vangelici sermoni:
Tra' grandi grande, in fra codardi vile:
A diversi destrier, diversi sproni:
Altro loco, altra età, vuolsi altro stile:
Certo a color per cui Licurgo scrisse,
Stolto fora il narrar Cristo qual visse.

Ma qui, d'Italia fetida nel mezzo,
Dove di luce aurora pur non sorge,
A penetrar ben dentro i cuor qual mezzo
Miglior dei tanti che il vangel ne porge?
Libro de' libri! a chi nol legge a mezzo,
È in esso assai più là che il volgo scorge.
Fraude, il veggio, ti spiace; ed io non l'amo:
Ma chi si coglie or di virtude all'amo?

Tu pur se il nobil tuo disegno in parte
Compier vorrai, mestier ti fia l'inganno.
Qui lo interrompe il giovin fero: All'arte
Scenderà (grida) chi non teme danno?
Questo mio stil, più che tue sacre carte,
Nobil mezzo non è contro a tiranno?
Amor di vita ogni grand'opra guasta:
Emmi il saper merir arte che basta.

Qui pur t'inganna il tuo gran cor; soggiunge
Lo Spirto allor. Morire è d'ogni forte
L'arte, ma pur non ogni forte aggiunge
All'arte del sapere altrui dar morte.
Te desio di morir pur troppo punge,
Ma all'uccider non son tue man sì scorte:
Non al tiranno, a te qui tendi aguato:
Ch'ei forse vien d'ascosa maglia armato.

Fa' ch'egli esca soltanto: e sì s'appiatti
Poi dietro a doppio e triplicato usbergo;
Quanto ei più può, ferro su ferro adatti
Al petto ai fianchi e al timido suo tergo.
Fa' sol ch'egli esca: indi a veder qui statti
S'io tutto in lui, tutto il pugnale immergo:
Ferro ogni membro sia, gli occhi ha di carne;
Varco fien gli occhi onde l'alma empia trarne.

Così, fremendo, il giovin furioso.
Ma risponde il fantasma in suon di sdegno :
Saggio fossi tu quanto ardimentoso !
Che val schietto valor contr' uom che ha regno,
E, baldanzosamente pauroso,
L'oro ha per schermo e il doppio astuto ingegno ?
Se l'ordin tu dell'assalir non cangi,
Qui 'l tuo furor, qual onda a scoglio, infrangi.

Ti duol la frode : or di' ; non è la frode
Che il primier di que' vili in seggio pose ?
Re qual divenne mai per l'esser prode ?
Finte virtùdi, iniquità nascose,
Fur l'arti ond'ebber nome e possa e lode.
Leoni no; ma volpi insidiose,
Cui non mi par che d'uom titol convenga :
Fraude vita lor diè, fraude li spenga.

Ben è lo inganno abbominevol, dove
Virtude ha loco e manifesta guerra :
Me già non strinse alle mendaci prove
Solo il cappuccio che viltà rinsera ;
Più mi v'astrinse assai ragion che muove
Da lunga esperienza che non erra.
Sfidar vorresti a singolar tenzone
Chi al tuo brando mannaia e scettro oppone ?

Stupida in te se la ferocia fosse,
Allegarti potrei biblici esempi ;
Come il rettor del cielo ei stesso mosse
Con frode l'armi a far trafigger gli empi ;
Come spesso al tradir prendean le mosse
Perfin donzelle da' suoi sacri tempi.
Ma se d'ebraici eroi tu sdegni l'orme,
Dienti i greci e i latin più illustri norme.

E Pelopida e Cassio e Bruto e quanti
Le man bagnâr nel sangue di tiranni,
Forti eran pure, e non di fraude amanti ;
E tutti pure opraro in ciò gli inganni.
Che più ? tu stesso al reo signor davanti
Non t'ingigi ogni giorno, or già ben anni ?
Tu il vedi pur, tu pur gli parli ; e in core
Chiudendo l'odio, a lui dimostri amore.

Che or qui lo attendi, già non gli hai tu detto :
E a sua magion dianzi affrettando il piede,
Morte volgendo entro al bollente petto,
Vestivi il volto di mentita fede.
Dunque fingesti, e fingi : e chi può schietto
Appresentarsi ove tiranno siede ?
Servirlo, amarlo, favellargli è fraude
Più vil che il trucidarlo, e ottien men laude.

Or, se col sir finger de' sempre il servo,
Fingasi ; ma vittoria ampia se n'abbia.
Vanne ; riedi alla madre : ivi il protervo
Fia tratto in breve da lasciva rabbia :
In man lo avrai fatto di tigre cervo ;
E il purgherai tu dalla immonda scabbia.
Così fia spento quel pestifero angue,
E l'onte e il sangue laverai col sangue.

Nulla più aggiungo ; vanne : ivi opportuna
Occasion del vendicarti avrai :
Lussuria, e tosto, ammenderà fortuna,
E recherà al tiranno ultimi guai.
Quivi aspettalo : altrove ognor digiuna
Tua fera sete rimarrebbe omai.
Qui tacque l'ombra, e sua gran forma fuse :
L'igneo fumo sparì : l'onda si chiuse.

CANTO TERZO.

Ma intanto il sir della Toscana gente
Siede a consiglio infra gli eletti suoi.
Gran senno ivi si aduna, eccelsa mente,
Quanta ne avesser mai gli Achivi eroi.
Calliope, o tu che dal maligno dente
D'oblío sottrar chi più t'aggrada puoi,
Costor mi narra e lor virtùdi, e come
Si acquistasse ciascuno eterno il nome.

Ecco primier d'Agamennóne a destra
Anabatisso, de' gran grandi il primo :
Questi al prence i corsier sceglie ed addestra.
Oltre ogni incarco il suo grave n'estimo
In vederlo qual ròcca in cima alpestra,
La cervice innalzar, che, già nel limo
Depressa a lungo da men alte cure,
Fan sì superba or le cavalcature.

Dopo costui Clidofilace siede,
Altra grande non men base del regno :
D'ira fremendo, mal suo grado ei cede
Il passo ad uom del primo onor non degno ;
Che, se pur l'altro in dignità il precede,
Ei lo soverchia in gentilezza e ingegno.
Questi le regie chiavi aurate tiene,
E se le appicca in fondo delle rene.

Segue Maghizzo poi del terzo onore
Contento appien ; perchè il ducale ventre,
Ch'ei satollar si studia, al suo signore,
Fa che di tutti assai più in grazia egli entre :
Solo è che in corte livido colore
Non pinga in volto e rabbia non concentre ;
Cinge d'ampio grembiul l'obeso fianco
Pe' gran conviti rilassato e stanco.

Il quarto scanno a Cheroisso tocca,
Alto terror de' cervi e daini in caccia.
Nè di Latona pur la prole scocca
Dardo che a par de' suoi rovina faccia:
Pur, dotto in corte, assai men spesso imbocca
Quand'è col prence, e a lui minor si spaccia:
Quindi è duce de' boschi; e il sir l'ha adorno,
Perchè il rispetti ognun, d'argenteo corno.

Osseronte vien poscia, astuto e avaro,
Per sè più che pel sire, guardarobba.
È d'ogni altr'arte questo grande ignaro,
Fuorchè saper come magion si addobba.
Ben tollerati oltraggi il rendon chiaro;
Chè nullo in corte al par di lui s'inglobba,
Sì che sua guancia fu onorata spesso
Dalle scherzose man del prence istesso.

Coriccio segue, barbassoro in cui
Cura importante dello Stato posa.
Più corti ei vide, e dir gli giova: Io fui.
Alta scienza in cor preme nascosa:
Il preceder, lo star, l'andare altrui,
E il sedere, e il rizzarsi, e ogni altra cosa
Ch'usa del prence alla presenza sacra,
Son gli alti studi a cui la mente ei sacra.

De' primi grandi ultimo vien Pitillo,
Che alla reale mensa i vini mesce.
A donneschi trionfi il ciel sortillo,
Nè al bianco crine or già 'l bel sesso increosce:
Molle, attillato, qual prisco Batillo,
L'appassita beltà coll'arte accresce:
Bianca fresca vermiglia e liscia pelle
Ha sì, che par suo viso opra d'Apelle.

Ecco i sette primai splendor del trono;
Luminari maggior che al regio sole,
Come i pianeti a Febo, intorno sono.
Ecco sett'altri poscia, a cui non duole
Seconda luce onde dal prence han dono:
San che fumoso onor, vuote parole
Sogliono al fianco andar di maggioranza;
Ma che sta presso lor vera possanza.

Graffio è primo tra questi. Avi ei non vanta
Chiari nè oscuri; e donde ei nasca, ignora:
Lo searno corpo immensa toga ammantata;
Scarno, benchè lo impingui il sangue ognora
Del volgo, e sia per lui giustizia santa
Data a chi meglio le bilance indora.
Ben ei di regio cancellier il seggio
Empie: chè in corte il più fellon non veggio.

Ma Diorizio consiglier di guerra
A far di lui qui menzion m'invita.
Se in tuo servizio, o Marte, un poco egli erra,
Fa' che lo escusi l'età sua fornita
Tra pacifici inchiostri in questa terra:
Ma, nella tanto al sire opra gradita
Di sopprimere, ove ei pur n'abbia, i prodi,
Non è ministro che quant'ei si lodi.

Oh! chi se' tu che torvo atroce sguardo
Vai folgorando sui colleghi tuoi?
Pseudologo se' tu, quel sì bugiardo
Di regi dritti allegator, che noi
Spogli del nostro, e vieti abbia riguardo
Il prence al rio giurar degli avi suoi?
Questi, questi è di Stato alta colonna,
Che legalmente dell'altrui s'indonna.

Ma, non fia già che Mormolico io lassi,
Scaltr'uom che ha sempre sulle labbra il riso
Ch'empio co' rei, co' buoni ottimo fassi.
Invid'arte di corte invan diviso
L'ha dal signor cui troppo in grazia stassi:
Al suo ritorno, appien l'ha riconquiso;
E fatto onnipossente e dentro e fuori:
Tratta egli sol con gli esteri oratori.

Segue quell'instancabile cervello,
Bdella, che al gran lavor continuo ferve:
D'ogni cosa far oro è il pensier fello
Cui giorno e notte a pro del duca ei serve:
D'ogni elemento al volgo ei fa balzello
In guise mille e tutte empie e proterve;
Ma non fia che mai tanto al volgo ei prenda,
Che il sir, dell'altrui largo, più non spenda.

Ultimo vien della minor settina,
Filaprobato delle poste mastro :
Dignitade importante e pellegrina,
Che porge a lieve mal ben grave impiastro ;
Non osa uscir d'ovil pecora fina,
Se il contende costui col suo vincastro :
Esca la plebe pur, che, s'io ben scerno,
Par troppa ognora in signoril governo.

Portano i sette e sette ch'io nomai,
In nobil fregio un bello aureo segnale
Che raggianti li fa, nè il lascian mai.
Pende a tutti dal collo un animale
Di quei che a' pastor fanno tragger guai.
Tacciasi il vello d'or, tacciasi quale
Tra le regie patacche ebbe più fama.
Questa è il simbolo ver di real brama.

Ecco, mezza compiuta ho la rassegna
Dei consiglier che fanno al sir ghirlanda,
Lunghetta alquanto più che non convegna.
Forse avverrà che mal l'inchiostro io spanda.
Pur, benchè altrui non paia, a me par degna
Della destra non men la manca banda
Di rimembranza, qual dell'altra fassi.
Chi dissente da me, due carte passi.

Siede d'Arrigo la burbanza ria
In faccia al prence, di cui tiene il core.
Già non domanda alcun, che ufficio sia
Che immedesma costui col suo signore.
Siede ei nel mezzo, e i volti intorno spia,
Severo inesorabil delatore :
Nulla ei può dar, tór tutto: anco il più ardito
Ne trema; e niun, quant'egli è reverito.

Ve' degli ultimi eroi l'ultimo starsi,
D'Arrigo a destra, Dolcimel poeta :
Nè musa in corte loco altro arrogarsi
Osi; ma in corte Musa è ognor discreta.
Del prence il fausto natal di cantarsi
Suol da lui con rotonda faccia lieta.
Laudar mal sa; biasmar, non n'ha l'ingegno :
Ben ei di questo Augustuletto è degno.

Segue maggior d'un grado altr'uom più dotto,
Cui maestosamente atteggia Clio.
Questi di qua di là di su di sotto
Fruga i regali archivi: indi all'oblio
Qual fatto manda, e qual non ne fa motto,
Com'ei più sa del prence esser desio.
Se il nome io taccio, i posterì il sapranno;
Quei pochissimi almen che il leggeranno.

Scartabello vien poi, gonfio le gote
Pel gran saper che d'ogni parte sbuffa.
Suo doppio incarco assomigliar lo puote
A duce, ove non sia squadra nè zuffa.
Come lettor del sir, qualch'ore ha vuote,
In cui tutto nei classici si attuffa:
Nel custodire i regi libri ei poscia,
Fin ch'altri non sen merca, ha breve angoscia.

Uom veggio in negra veste a Morte accetto,
Cui ben altra davver cura si affida.
Colo ei s'appella: ogni mattina al letto
Del prence ei viene, al suo ben viver guida:
L'ozio regio tra 'l vitto e tra 'l diletto
Comparte; e, s'egli eccede, anco lo sgrida.
Costui solo ardiria portare in corte
Il ver, se al vero ivi si aprisser porte.

Ma tai cure salubri ha guaste spesso
Lenoncin, l'amoroso messaggero
Ch'ivi al servo d'Ippocrate sta presso.
Non di Maia il figliuol più lusinghiero
Nè più destro è a sedur qual voglia sesso:
Ottimo in corte, ei fu già mal guerriero;
Giocator di vantaggio assai sottile,
Pari in mentir non ha da Battro a Tile.

Quel d'Apirlo è il più grave d'ogni incarco,
Benchè di feste e di piacer soltanto.
Questi, qualor il prence affatto è scarco
Delle cure di Stato, al suono al canto
Alle danze ai conviti ha schiuso il varco:
Speso ha talvolta in una notte quanto
Nell'anno intero ampia provincia miete;
Nè tratto al prence ha del goder la sete.

De' laici consiglieri il numer chiude
Funai, ch'è capo li dei terzi sette.
Nel penoso lavor forza è ch'ei sude
Di far chiare le vie, secure e nette:
Dalla città le laide donne esclude,
Nè impudicizia in basso sangue ammette:
Un esercito a ciò di spie minute
Solda, e quindi esce la comun salute.

Quei sette che rimangon, del divinò
Ordine sono, e veneranda gente.
Sorba è semplice prete, e di latino
Tropo ei non sa; ma in corte il fa possente
Lo spacciarsi sortilego e indovino.
Dieci ne incontra, e mille volte ei mente:
Pur fede ha il prence in lui; sì ben lo astuto
Sa favellare a tempo o starsi muto.

Non sia però chi nel tiranno alcuna
Non creda esser virtude: eccone in prova
Ceppon lemosinier, che ad una ad una
Sa le zittelle bisognose, e nuova
Una ogni dì ne adduce or bionda or bruna:
Suoi danni ei narra; e, se il signor l'approva,
Dote ottien ella poi pari alla faccia;
Ceppon riporta d'uomo pio la taccia.

Malto veggio più pingue e dignitoso:
Presiede questi alla regal cappella,
E fallo abbazial mitra orgoglioso.
Bello a vedersi torreggiante in ella
Sagrificare in alcun dì pomposo!
Nel crescer ricchi arredi ond'ei si abbellà,
La larghezza del sir presso ha che stanca;
Vera pietade in lui, null'altro, manca.

Qui bipartisce la devota schiera
Ferlo, che terna alto difficil tratta,
Ei d'Iddio la parola aspra severa
Al molle orecchio principesco adatta:
Purchè il timor d'inferno in lui non pèra,
Poco è mestier che i regi error combatta:
Giorno vien, giorno di funerea teda,
In cui fan del codardo i frati preda.

E per me il dica Plenario che segue,
Fervido scaltro confessor del duca.
Al pentirsi e al ben fare ei gli dà tregue,
Purchè a narrargli i falli suoi lo induca;
Ed alla chiesa intanto oro consegua,
Che chiusa tenga la tartarea buca,
Quel prence al certo avrà l'alma ben ria,
Di cui più fello il confessor non sia.

Ma qual vien mostro sanguinoso, ch'empie
Tutto di pianto, e sì vantarsen osa?
Frate Strozicchia egli è, che le mani empie
Bagna nel sangue di chi ha fè dubbiosa:
Le segrete del sir vendette adempie;
E tirannide in lui sicura posa:
Ch'a ogni uom che parli o pensi, ei reca ambascia,
Tradir, furar, stuprar, uccider lascia.

Chiude alfin la rassegna il non tradotto
Vescovo, che in volgare i libri santi
Traduce e affoga al gran commento sotto.
Svela questi e perseguita gli amanti;
E mille ben coppie infernali ha rotto;
Niuno al sagace suo flutar si vanta
Sfuggir: sol lascia delle mogli altrui
Partecipare il prence e i preti sui.

Seduto appena è il gran consiglio a scranna,
Che Alessandro (dal cor profondo pria
Tratto un sospiro flebile, che affanna
Il cor d'ogni uom ch'ivi nel sir s'india)
Con voce che il timor alquanto appanna,
Il gran tema incomincia; e dice: Or fia...
Ma fatto egli è più pallido che giglio,
E sviene, ed ha 'l battito del coniglio.

Pensi ciascun nel nobil concistoro,
Al caso inopinato, qual tempesta
Di passioni varie e qual lavoro
Ferva in salvar sì preziosa testa.
Chi va chi vien chi piange: ma ristoro
Gli porgerà con man felice e presta
D'Ippocrate l'alunno, che in buon punto,
Util più ch'altri, ai consiglier s'è aggiunto.

Tornerà tosto a vita il padre vostro,
Non vi affannate, o figli sviscerati;
Suo immenso amore ha ognun di voi ben mostro,
Pregando il Ciel con caldi miagolati;
Bench'io v'udii, quai monacelli in chiostro,
A cinque a sette a quattro sparpagliati
Sommessamente ir la cagion cercando,
Per cui sta il prence de' suoi sensi in bando.

Odo, è vero, tra voi, quei che discreti
Più sono, la indefessa vigil cura
Incolparne, con cui troppo in segreti
Gravi affari di Stato il prence dura:
Ma fuvvi ancor chi ai troppo spessi e lieti
Sagrificii alla Dea del ciel men pura
Colpa ne diede: oh buon per te, che inteso
Solo da me, n'andrai dagli altri illeso!

Io la dirò l'alta cagion, che il fiato
Prima ingrossò poi tolse al signor mio.
Sua Prudenza quel dì s'era adattato
Di rinterzato ascoso giaco il rio
Peso, cui stretto troppo anco allacciato
Gli ebbe l'amica man d'Arrigo pio:
Le molli membra il ponderoso arnese
Gravò di mortal doglia, e i sensi offese.

Così vedemmo in genial convito
O a mezzo appunto di leggiadra danza
Donna cader col viso tramortito,
Sol perchè il busto al corpo non è stanza.
Ma il più dotto zerbino e il più gradito
Non sì presto a soccorrerla s'avanza,
Come Arrigo a troncar di furto vola
L'empia cagion che il buon signor c'involta.

Destramente la man di forficette
Armata sotto regal ostro ei pone:
Tagliato è il laccio: il sire un sospir mette,
Che in temenza sua corte ricompone.
Poi che in silenzio alquanto ognun si stette;
Che il consiglio si sciogla Arrigo impone.
Tutti escon cheti: il confessor sol resta,
Accennandolo il duca colla testa.

Tosto Arrigo si scosta : ei non paventa
Di lasciar sol col suo signore il frate.
Ben sa quant'util dalle sagramenta
Uscir ne suole a tempo amministrate :
E a vicenda il sant'uomo anch'ei rammenta
Che Arrigo in corte a lui le parti ha date :
Dall'armonia fra loro il ben ne nasce
Che il prence reggon come putto in fasce.

Compunto in viso e da gran duolo oppresso,
Plenario siede ad Alessandro accanto :
Poi come veritier celeste messo
Intuona : O figlio... e l'interrompe il pianto :
Ma pur ripiglia : O figlio, hai tu commesso
Qualche gran fallo che ti angosci tanto ?
Narralo a me : ben sai che perdonato
Egli è, tosto che a noi vien rivelato.

Tanto spavento onde può nascer mai ?
Tu reo non sei, che i sacerdoti santi
Temuto hai sempre, e venerati gli hai :
Di tutt'altri peccati, e sien pur quanti
Esser vönno, or già assolto appien ne vai :
Su via, mel di', pria che vittoria canti
Il nemico infernal, che tanto gode
Di peccato taciuto per sua frode.

Mentre ei devoto e fervido parlava,
A poco a poco e gli smarriti sensi
E la voce Alessandro ripigliava.
Padre, non so se di colui ch'io spensi
Ultimo, che a mie mire contrastava,
Sia l'ombra quella che a me innanzi tiensi :
Ma certo è quello : odi ? minaccia e grida.
E di vicina morte, ohimè ! mi sfida.

Sì, certo, l'odo anch'io (Plenario dice);
Ma di Satana questo è un mero inganno :
E, se fidare in mie sant'armi lice,
Tosto farò che in lui ricada il danno.
Da capo ai piè, ciò detto, il benedice
Colle parole che sbagliar non sanno.
Indi, a calmar la fantasia turbata,
Saggia dottrina ei muove e ben fondata.

A far svenar quest'ultimo nemico
Ti costringea ben sai, ragion di Stato :
E nel nome di Dio ti dissi, e dico
Che in ciel ten fu il perdono decretato
Quel giorno stesso, che allo stuol mendico
De' figli del Carmel ricovro hai dato.
Ma forse or altri ad interpor si viene,
Che l'eterne bilance in dubbio tiene.

Nella corte del cielo avvien talvolta
Che dei santi baroni alcun si nuova
Per li mondani preghi a far che tolta
Tal grazia sia da tal che a lui non giova.
Vuol esser fè con largitate molta,
A voler con costor vincer la prova.
Io ben so di lassù le arcane cose,
E ai pari tuoi non dènno esser nascose.

Padre (il prence risponde) io non so come,
Ma certo irato è in me non poco il cielo ;
Questo fantasma, che arricciar le chiome
Mi fea pur dianzi e andar per l'ossa un gelo,
La scorsa notte, chiamandomi a nome,
Sul cor la punta di sanguigno telo
Posemi ; e disse... io le parole morte
Ridir non so, ma nunzie eran di morte.

Quindi atterrito, i miei gran saggi e fidi
A consiglio adunai : ma dato appena
Ebbi principio al dir, ch'io là rividi
L'ombra terribil di minacce piena.
Or non so che mi faccia o in chi m'affidi :
Ghiaccio mi stagna il sangue entro ogni vena :
E l'infernal voragine già parmi
Tutta avvampante aprirsi ed ingoiarmi.

Eppur sa il ciel se ai tuoi precetti ognora
Servo fedele io fossi e obbediente.
Nell'irne a letto, io spendo un quarto d'ora
Segni di croce a far devotamente :
Lo scapolar che mi donasti, ancora,
Vedi, mel porto a carne ascosamente :
E la mia santa quotidiana messa
Mai per cagion nessuna non l'ho smessa.

Qui tace; e dà in un pianto dirottissimo,
Che fa Plenario piangere di gioia
Nell'udir quel parlar religiosissimo,
Cosa in un tanto sir sbalorditoia.
Onde, tratto un sospir: Figlio amatissimo,
(Dic'ei) non fia giammai che il giusto muoia;
Q' ch'egli è vano 'il ministero mio,
E non ascolta le mie preci Iddio.

L'armi celesti ch'io ti posi indosso,
Ed il tuo spesseggiar nei sacramenti,
Or mi fan fede ch'avria indarno mosso
Contro te lo nemico i suoi spaventi:
Onde la vision che t'ha commosso
La credo un di quei mistici portenti,
Che mostra Dio talvolta a' figli suoi
E poscia impon d'interpretarli a noi.

E vedi prova manifesta e certa
Che da laico saper non era cosa:
La bocca appena or nel consiglio aperta
Hai tu, che ritornar più minacciosa
Vedesti l'ombra; ed or che a me scoperta
Hai la tua angoscia, è assai già men gravosa:
Sì che con poche note ho ferma fede
Tornar tua pace alla sua prisca sede.

Quella che a te apparisce in fero aspetto
Feroce larva, è l'eresia novella
Ch'or fra gli empi Germani ottien ricetto:
Alto favor d'Iddio concede ch'ella
Il suo dardo mortal ti appunti al petto;
Per far vederti quant'orrenda e fella
Sia la morte che all'alma dà costei,
Se non si volge ogni sant'arme in lei.

E ben del ciel fu grazia espressa questa,
Non mostrartela in vista lusinghiera,
Quale a tant'altri re; cui, santa e onesta
Fingendosi, lor fea notte anzi sera.
E, non ch'io mai di vanità mi vesta,
Ma il dobbiam forse a qualche mia preghiera;
Ch'io supplicare a Dio mai mai non cesso
Che al mio signor sua santa man stia presso.

A quest'empie minacce oppor difesa
Or dunque vuolsi spaventevol cruda;
E investigar se alla romana Chiesa
Uom qui nemica in petto anima chiuda:
Ma nella santa e generosa impresa
L'alma d'ogni pietà vuol esser nuda:
Sol severa giustizia in opra porre,
Può omai dagli occhi tuoi quest'ombra tôrre.

E i più prossimi a te spiar più addentro
Dovrai, se vuoi ben monda aver tua corte.
Molti hai dintorno, a cui del cor nel centro
Io leggo espressa la tartarea morte:
Ma niun contaminato è più qua entro
Di Lorenzo, bench'ei tuo nome porte:
In vano ei tace, e celasi: il conosco;
Questi è il più audace e il men devoto toscò.

Già dirmi t'odo (o il celerai fors'anco)
Ciò ch'io pur so; che d'amoroso foco
Ardi per Bianca, e in te nol puoi far manco.
Ma, di tue cure a sollevarti un poco
S'ella giovasse, il temerario e franco
Suo fratel non darebbe a ciò mai loco;
O ch'ei di tua scusabil debolezza
Tenterebbe far base a sua grandezza.

Spegni, spegni costui: fia cosa grata
Al cielo ed a' suoi pari un grave esempio.
Se poi forza di stella vuol che amata
Sia pur da te la suora di quell'empio;
La giovenil mancanza perdonata
Saratti, spero, se un marmoreo tempio
Ergerai, dentro al qual si chiudan cento
Vergini salmeggianti a canto lento.

Ecco, ad ogni tuo caso è omai provvisto:
Dunque ardir tu ripiglia, e in me confida:
Finchè i ministri avrai per te di Cristo,
Ogni nemico ogni altra larva sfida.
Pur che l'uom miscredente audace e tristo
A gloria e in nome del Signor si uccida,
D'ogni colpa ti assolvo: e appien fia spenta,
Se tre *Pater* dirai con *Ave* trenta.

CANTO QUARTO.

Così pentito confessato e assolto
Riede Alessandro alle regali stanze
Più queto e alquanto men pallido in volto.
Arrigo è quivi; e fervorose istanze
Gli fa, perch'ei raffibbi il giaco sciolto:
Ma il sir non vuole all'amorose danze
Tale impaccio serbar; quindi'ei lo gitta,
Come in quel punto il suo mal genio ditta.

Poi tra il consiglio e la paura e il pio
Farneticar col frate avendo spesi
Del dì più che due terzi, in dolce oblio
Cenando ei spera che il timor men pesi;
Chè ognor fra i vini e il dissoluto brio
Son di mezzo valor gli spirti accesi;
Quindi ei, l'avanzo del fuggente giorno,
Diffonde a mensa d'aurea copia il corno.

A ogni tazza ch'egli avido tracanna,
Sente novello in sè nascer coraggio:
E com'uom che se stesso ama ed inganna,
Dei forti usurpa il vantator linguaggio.
Ma sua ragion però non gli s'appanna
Così ch'ei di timor non vegga un raggio.
L'uom vil che asconde in sè natura fera
Non apre a Bacco mai l'anima intera.

Pur dice ai grandi, che dintorno stanno
Atterriti laudandolo umilmente,
Ch'ei nulla teme e che i nemici il sanno,
E ch'altro egli non vuol più ardentemente
Che ciò mostrar con lor vergogna e danno.
Que' suoi fedeli piangon caldamente
Maravigliati del valor sovrano:
E ognun tremante gli bacia la mano.

Ma, per più liete far le frutta poscia,
Destramente incomincia Arrigo a dire:
Signor, noi tutti poni in fera angoscia
Nel lasciarti agitar così dall'ire:
Vedi come dritto il pianto stroschia,
E quanto il tuo martir ne dà martire:
Piacciati, deh, rasserenar l'angusta
Fronte di troppo alti pensieri onusta.

Servirti a gara ognun di noi desia:
O giuochi o cacce vogli, o canti o amori;
Sol che tu dica: Io voglio: e fatto fia.
Ben è dover che alquanto si ristori
Con lieti aspetti omai tua fantasia.
Qual che dei nostri ministeri onori,
Piacer conforme al tuo desir scegliendo,
Ciascun presto già il tiene antivedendo.

Sorride il duca a cotai detti; e tosto
Ode i destri ministri ad uno ad uno
Narrar qual tresca gli abbiano disposto.
Lungo sarebbe a dir come ciascuno
Gli ha pel miglior l'ufficio suo proposto.
Vuol Cheroisso, all'aere ancor bruno,
Metter già il sir contro un cignale in sella;
E glien promette alta vittoria e bella.

Anabatisso a cavalcar lo invita
Un superbo corsier d'Africa tratto,
Domo pur or da lui, per l'inaudita
Sua rapidezza ad ogni caccia adatto.
Del prence a un tempo per la sacra vita
Giura che manso egli è non men che ratto:
Ciò giura ei, certo di sua man maestra
Con che il destriero a regia soma addestra.

Ma con vermiglia faccia e fronte lieta
Ride Maghizzo dei piacer penosi,
Da cui vuoi che il sir sollievo mieta:
Quasi fosse del par nei faticosi
Giuochi ed in quei d'amore il prence atleta.
Quindi ei sapendo i suoi diletti ascosi,
Fa segno a Lenoncin che innanzi passi;
E in disparte coi più frattanto ei fassi.

Il sol che immantinente non dà luogo
Al buon messo d'amore, è Dolcimèle,
Che altero va dell'Apollineo giogo.
Vate non men che servitor fedele,
Vorria far de' suoi carmi un breve sfogo
Per acquetar del prence le querele:
Ma, accennandogli il sir ch'ei non l'annoi,
Gli ha ricacciati in gola i carmi suoi.

Tosto che il duca è sol col messo fido,
Gli dice: Arrechi tu cosa novella?
Sir (gli risponde) io certo in me confido
Farti stanotte possessor di quella
Ch'ebbe finor più di ritrosa il grido;
Del fier Lorenzo la gentil sorella;
Bianca, che già sì debilmente or nega,
Che certo il sol tuo aspetto omai la piega.

Molto ella trema per l'amante suo,
Che da più giorni in carcer duro hai chiuso:
Con lui pur essa or tieni in poter tuo,
Se sai del suo timor far debit' uso.
Taciti e soli andremo a lei noi duo:
Certo segnal farò cui fare er' uso
Il suo Fileno, al qual Bianca venia
A un veron basso onde il suo amor udia.

Ella, credendo il suo amator disciolto
(Ciò che si brama credesi per poco)
Verrà al veron; dove a scoperto volto
Tuo nome a un tempo appalesando e il fuoco,
Le avrai ben tosto ogni suo scrupol tolto.
In erma strada corrisponde il loco:
Io veglierò ch'uom non vi passi: e intanto
Per te fia 'l cor della donzella infranto.

Ben dici: ov'io parlar possa con lei
Da solo a sol, tosto fia vinto il tutto.
E piacer doppio di quest'una avrei,
Per vieppiù riempir di scorno e lutto
Quel suo fratello e madre, entrambi rei
Di questo a me finor vietato frutto.
Ciò detto; il prence in suo pensier disegna
Come Bianca ei possegga, e il fratel spiega.

Altamente nel core a lui s'è fitto
Il consiglio del provido Plenario;
Sì che il destino di Lorenzo ha scritto
Entro al fero suo libro sanguinario.
Pria non l'amava: or che lo udia proscritto
Per bocca di quel gran penitenziario,
Giurò sua morte; e di svenarlo ei spasma,
Per levarsi dagli occhi il rio fantasma.

Dopo un breve tacer, quindi ei soggiunge:
Infra un' ora a venir meco t'appresta.
Poi, com'uom cui speranza e desir punge,
L'aulica turba al suo pensier molesta
Tosto dal fianco suo tutta disgiunge,
Accomiatando colla regia testa.
Si prosternano i grandi; e uscendo, in cuore
Invidian tutti il messagger d'amore.

Solo Arrigo riman, cui brevemente
Narra il sir che ad impresa ardita e nuova
Egli uscirà soletto quietamente,
A veder se in amor vince la prova.
A prence, ai cui desir tutto consente,
È un saporetto che il piacer rinnova
Trovar ripulse: onde Alessandro or bolle
Dell'orgogliosa Bianca a sè far molle.

Prudente Arrigo vuol che d'otto o diece
De'suoi sergenti accompagnato ei vada,
Da lungè almen, se da vicin non lece:
Ma il prence, o sia che in cor dubbio gli cada
Che a piegar Bianca non gli vaglia prece
Ond'abbia escluso a rimanersi in strada,
O sia destino, o ardir di Bacco sia;
Testimoni ei non vuol nè compagnia.

Mentre egli aspetta che più innanzi vegna
La notte amica a sue magnanim'opre,
Di privato zerbin l'arti non sdegna:
Leggiadretto vestir sue membra copre;
La chioma ei fa di odor soavi pregna;
La bianca mano e il bianco collo ei scopre.
E, pien d'amore, al dì novello impone
Che si strozzi Lorenzo in rìa prigionie.

Ne gode Arrigo che Lorenzo abborre;
E suggerisce come a chiuder s'abbia
Del Sant'ufficio entro la negra torre,
Dove in segreto con devota rabbia
Lo inquisitore il può di vita tôrre.
Così mondata d'ogni erronea scabbia
Pura serbar sua corte il duca spera,
Se avvien che questo eretic' empio or pèra.

D'alto cor d'alto ingegno avea Natura
Fatto Lorenzo e d'una stampa rara:
Gran meditare aggiunto a gran lettura
Reso gli ha poi sana la mente e chiara.
Invidia quindi con sua bocca impura
Non fu contr'esso di calunnie avara:
E d'eretico egli ebbe ingiusta fama,
Perchè avea d'imparar la nobil brama.

Ma, mentre in corte il suo morir si ferma,
Tornato egli ha dentro a sue case il piede:
Dove la coppia sconsolata ed erma
Della madre e sorella appena il vede,
Che l'una e l'altra in voce egra e mal ferma,
Se sia compiuta lor vendetta, il chiede.
Narra Lorenzo brevemente ad esse,
Quanto l'ombra del Frate a lui dicesse.

La vision maravigliosa ottiene
Facil credenza in cor d'afflitte donne:
Quindi dolce speranza omai le tiene
Che giustizia del ciel più non assonne.
Oh! se in lor mapi il prence a por si viene,
Con qual furor fia che di lui s'indonne
Lorenzo, cui tre caldi sproni a un punto,
Onor vendetta e libertade, han punto.

Fremendo stanno ivi aspettando intanto
Ciò che per troppa brama or credon vero
Or non par loro da sperar mai tanto.
E investigando vanno ogni pensiero,
Per cui simile al vero appaia alquanto
Il venir quivi del tiranno altero.
Dice al fin Bianca: Or, s'io non erro, ho scorto
Come a ciò potria indursi il malaccorto.

L'ultima volta che il suo messo audace
D'infame amore favellarmi ardiva,
Non per ripulse mie men pertinace,
Mentr'ei da me scacciato a forza usciva,
D'umani affetti esplorator sagace,
Con questi detti il core ei mi partiva:
Pensa, o donzella, che al tuo sposo amante
Può tôr la vita il prence ad ogni istante.

Misi uno strido a tal minaccia, e in forse
Stetti piangendo e pregando per esso:
Ma ratto era il fellone allora a tôrse
Dagli occhi miei con artificio espresso.
Quel vil per certo al signor suo sen corse
A riferir l'alto terror che impresso
M'avea nel core, e a dir che palma avranne
Se arditamente ei stesso a me verranno.

Tremai, nol niego; e tuttavia pur tremo
Per lui, che in van mi prometteste sposo:
Misero! il tragge ora al periglio estremo
L'amor mio che già 'l fe' tanto gioioso:
Ma in tomba entrambi pria chiusi n'andremo,
Che riünirci in modo obbrobrïoso.
Nutre il tiranno in cor contraria spene;
Quindi in persona or forse a me sen viene.

Sì, venga ei pur, grida Lorenzo, ei venga:
Molto aspettato giunge, e accolto fia.
Come esser può ch'io qui l'iniquo spenga,
Chiaro or comprendo, e prego il ciel che sia:
E spero ch'oggi la grand'ombra attenga
Ciò che il labro profetico m'apria.
Qui tace, e taccion tutti: e dubbio e speme
Ora il cor loro innalza ed or lo preme.

Giunta è l'ora frattanto: e il duca solo,
Dal buon messo d'amore preceduto,
Di sfrenato desir sull'ali a volo
Ardito e baldò al vicolo è venuto:
Ivi il veron due braccia alto dal suolo
Vede chiuso, e dintorno il tutto è muto:
Tosto ei dice al fedel che il segno faccia
Che al rio Filen così gran ben procaccia.

Vero era ben ch'ivi venian talvolta
A favellar tra lor gli onesti amanti;
Non che licenza di vedersi tolta
Lor fosse il dì, poichè ai parenti avanti
Fè sì giuraro che non fia mai sciolta;
Ma ognor d'amor pensieri anco i più santi
Sfuggon l'aspetto di madre severa:
Dei lor segreti la cagion quest'era.

Dal dì che Bianca in cor del prence entrava,
Di Lenoncino astuto il vigil guardo
Gli andamenti di lei tutti spiava:
Onde il cenno ei non era a scoprir tardo,
Con cui sua donna l'amator chiamava.
Già fe credere al sir quel vil bugiardo
Che in casa era Fileno indi introdotto:
E ciò soltanto in carcer l'ha condotto.

Or, com'uom che n'ha visto il pronto effetto,
Manda un certo suo fischio acuto all'aura
Ch'empie di gioia ad Alessandro il petto
E d'ogni avuta pena lo ristaura.
Ecco aprirsi il verone; e in vestir schietto
Donzella, il cui bel crin sparso s'innaura,
Sopra apparirvi con stellanti ciglia:
Volto ed atto che a Bianca appien somiglia.

Dov'è più buio, a invigilar si è posto
Lo scaltro messo; e s'è inoltrato il sire,
Quanto ei più puote, al bel verone accosto;
E senza far lungo proemio, a dire
Le vien ch'è tempo omai sia corrisposto
L'amor d'un prence, che ha per lei martire,
E che in oblio mandata sua grandezza,
Notturmo vien per la di lei bellezza.

All'udir tali accenti, come stata
Fosse la donna dal segual delusa,
Fa di ritrarsi vista in atto irata.
Ma allora il sire altro sermon seco usa,
Che tosto immobil l'ha quivi fermata.
Donna, credevi al tuo Filen dischiusa
Aver la via, dic'ei: ma in carcer duro
Io 'l tengo; e in lui far mie vendette io giuro.

I brevi detti orribili ogni senso
Paion tosto aver tolto alla donzella:
Voci di pianto ed un gemito intenso
Fan di altissima téma fede in ella.
Vedendo il prence al suo desir propenso
Giungere il punto, con audacia fella
D'un lieve salto in sul verone ei balza:
Ella dentro ritrassi; egli la incalza.

Calcato appena egli ha la soglia interna,
Che quasi lampo la donzella spara.
Stridula spranga il veron serra e imperna:
Nè raggio omai di stella ivi entro appare
Più che nella profonda grotta inferna.
Ecco, incomincia Alessandro a tremare;
Non sa che farsi; e non ch'ei gridi o muova,
Nè pur respira; e sta come ei si trova.

Non creda alcun che la donzella fosse
Bianca, qual parve all'amator suo rio;
L'alta Dea, che dal sonno dianzi scosse
Lorenzo ad obbedirla non restio,
Or dall'etereo polo anco si mosse;
E di sua man ella il balcone aprì:
E il crine e il volto e i panni e gli andamenti
Di Bianca assunse, e ne imitò i lamenti.

La nobil Diva che ogni cosa estolle,
All'atto vil, che d'onestà la scorza
Parea macchiar, Bianca ivi trar non volle:
Chè la donzella al cor gentil far forza
Troppa dovuta avria nel parer molle
Verso un infame che a tremar la sforza.
E Libertà benchè ad inganni astretta,
Non vuol che a rischio mai l'onor si metta.

Quindi ella agli occhi del tiranno appena
S'è dileguata, che in sua propria forma
Venuta è dove il pianto mal si affrena,
Dove tre cuori un sol dolore informa.
Al lampeggiar (qual in notturna scena)
Della gran donna che a Lorenzo è norma,
Ben è mestier ch'alto terror percuota
Bianca e la madre a cui la Diva è ignota.

Ma il pro' Lorenzo, che sua immagin viva
Caldamente nel core ha ognor scolpita,
Tosto a gioia i lor petti riaprive
Gridando: O santa Libertade, alta
Certo ne arrechi: il tuo venir ravviva
La speme in noi di non infame vita;
E a me foriero è del bramato istante,
In che il tiranno io svenerotti innante.

È giunta, sì (gli rispondea con voce
Tutta fremente di magnanim' ira
La Dea); sì, giunta alla tartarea foce
È omai quella crudele anima dira:
Fra queste mura, in tuo poter, l'atroce
Tiranno è già, che del suo error sospira;
Ma in vano. Io stessa de' suoi vizi al laccio
Or or l'ho colto: ei sta di morte in braccio.

Arma, su tosto, la tua ardita destra
Del pugnol ch'io ti diedi sanguinoso.
La sala, a cui solo è il veron finestra,
Chiuso nasconde quel vile orgoglioso:
Quivi entro vanne: e la tua man maestra
Colpo sicuro vibri e dignitoso;
Ch'io, per tôr di viltade ogn'ombra all'atto,
Cingere al sire anco il suo brando ho fatto.

Ciò detto, spare: e già Lorenzo vola
Di gioia pieno all'additata stanza.
Ma intanto il sir sente afferrarsi a gola
Da una man d'invisibile possanza;
Ed ode a un tempo articolare parola
Da voce di terribil rimembranza:
Giunto è il momento ch'io predetto t'aggio;
Me non credesti: or credi in tuo coraggio.

Ciò dire, un lampo balenare, e sciorsi
A quel fulgore in fumo una figura,
È un punto sol: ma benchè ratta a tôrsi
Dagli occhi suoi, pur l'ombra raffigura
Il prence; e cade com'uomo che nuorsi.
Già più di pria tornata è l'aura scura:
Silenzio e Morte sottentrati sono
Dei ferì detti all'improvviso tuono.

Tutto ha ripien del suo terribil Nume
Timore il loco, e più del prence il petto:
Misero! omai di sè nulla ei presume,
E il fiero annunzio duolsi aver negletto.
Quindi il fantasma entro al suo tetro lume
Sen vien del duca al messagger diletto,
In vista d'uom d'armi sonante tutto;
E lunge caccia in fuga il servo brutto.

Ecco il sir dunque d'ogni aiuto è privo:
D'oltraggiato nemico in man sta chiuso,
Tremante, palpitante, semivivo,
Chi dell'altrui viltà fe lungo abuso.
Ma ripigliar l'alto valor nativo
Or or potrà quando fia 'l varco schiuso;
E nel veder che incontro un sol gli vada,
Gli sovverrà che al fianco ha pur la spada.

Già pe' spiragli della chiusa porta
Di luce alcun barlume si frammette:
Già un calpestio di piè l'aura v'apporta:
Già la stridente chiave s'intromette.
Il sir giacente vieppiù si sconforta,
E tien verso il rumor le orecchie erette:
Quand'ecco con grand'urto spalancarsi
L'uscio, e Lorenzo in sulla soglia starsi.

Sovra il suo capo innalza e all'aura scuote
Viva facella con la manca mano;
Ristretta l'altra a sè quanto più puote
Tien col pugnale il feritor sovrano:
E in suon di morte intuona al sir tai note:
Esci, esci, o tu, non men che infame, insano;
Tu, che a noi scorno qui arrecar credesti:
Ti schiudo io 'l varco; e quindi uscir dovresti.

Ma che? ti appiatti, e non rispondi? uscirne
Dunque non vuoi. Sta ben: noi due soletti
A parlamento qui potrem venirne. —
Entrar, l'uscio sprangar dopo tai detti,
Posar la face, e il fier pugnol brandirne,
È un solo istante: i piè quindi ha diretti
Dell'ampia sala in fondo, ove al verone
Non lungi il prence per terra è boccone.

Per incespare in lui già quasi stava
Lorenzo, allor che steso appiè sel vide:
E così forte pel timore ansava,
Che di Lorenzo la ferocia ride.
Egli stesso da terra lo levava,
E in uno scanno in faccia a sè lo asside.
Lo guata il duca, e di pugnale armato
Sopra sel vede orribilmente irato.

Quindi in codardo e supplichevol suono
Grida: O Lorenzo, al tuo signor cui presso
Stavi onorato qual leale e buono?...
— Perfido, sì; quel tuo Lorenzo istesso,
Che a' tuoi voleri ubbidiente e prono,
Quale servo a tiranno, avesti spesso;
Quello, sì, quello, or Libertade e Onore
Arman di ferro ad isbranarti il core.

Che fai, tu qui? donde v'entrasti? il vile,
Il traditor qual è di noi? favella,
Pria che ti pianti in sen questo mio stile.
Stuprar tu di Lorenzo la sorella?
A me tu giogo imporre aspro servile
D'inaudita tirannide novella?
Ciò tentasti: e speravi omai prostrarre
Tuoi di? Del folle error ti vengo a trarre.

Anch'io fra il lezzo di tua iniqua corte
Vivea, nol niego, tacito fremente:
Perfin lusinghe menzognere e accorte
Teco usai, per celarti appien mia mente:
Ma sempre in cor scolpita la tua morte
Portai, com uom di nobil brama ardente
Di liberar da un mostro qual tu sei,
Più che me stesso, i cittadini miei.

Nè tu, benchè al tuo fianco ognor volessi
Tenermi, incontro a me nel cor protervo
Odio avevi minor di quel ch'io avessi;
Ma farmi intanto alle tue voglie servo
Godevi, infin ch'a uccider me credessi
Bastarti appien di tua possanza il nervo:
Vittima in corte mi serbavi e ostaggio
Del futuro tirannico coraggio.

Ben io ciò lessi entro il sanguigno sguardo
Che a meolgevi, simulando il riso.
Se ad assalirti in mezzo a' tuoi fui tardo;
Non creder già che rio timor conquiso
Mi avesse il cor; ch'io di furor tropp'ardo,
Ed esser vo', purch'io te sveni, ucciso:
Ma il non poter mai ben sicuro il colpo
Vibrar, fa ch'io d'indugio ancor m'incolpo.

Forse al mio dire altro a risponder hai?
Pria di morir, non io tel vieto, parla:
Udiam, se in nulla contraddir mi sai. —
Fin qui sua voce, senza mai fermarla,
Movea Lorenzo. Il sir più lento assai
La sua trovava; chè a gran pena trarla
Può dal tremulo petto, e si confonde.
Ma sua Bassezza al fin così risponde:

Che posso io dir, che dal pensier tuo fello
Di darmi morte, or che qui m'hai, ti toglia?
È ver ch'io spesso di pietà rubello
A molti era cagion di fera doglia:
Ben creder puoi ch'or non sarei più quello,
Se mai tornassi alla regal mia soglia;
Or che i tuoi detti ed il mortal periglio
Giovato m'han di salutar consiglio.

Tu, che sei d'alto cor; se aver pietadè
Di me non vuoi, poich'io pietà non merto;
Dèi pur pensar che al mio cader non cade
Qui la possanza del mio regio serto,
Che al ritornarsi i Toschi in libertadè
Fia 'l gran monarca ispano ostacol certo,
L'alto suocero mio, quel quinto Carlo
Che mezzo ha il mondo e tutto fa tremarlo. —

Scaltro così, benchè atterrito, ei tenta
Di por di sua viltà Lorenzo a parte.
Ma studiato il suo dire tanto stenta,
Che l'altro grida con furore: Ogni arte
Vana è con me, ch'ogni dubbiezza ho spenta.
Bastami sol ch'empio e fellon negarte
Non puoi tu stesso: io narrerotti il resto
Di quanto spetta al mio avvenir funesto.

Ben so che il tôrre a te la infame vita
Timor può tôrre e non tornar virtude
Nei cittadin della città partita;
So che invano avverrà forse ch'io sude:
Gente fra vizi in rio servir marcita
So qual feccia e viltade in cor racchiude:
Ma fia perciò che un trucidato mostro
Breve gioia non rechi al popol nostro?

Per questa imbelle innanellata chioma
Alla mia manca man tua tronca testa
Doman fia dolce e spaventevol soma:
L'andrò mostrando intorno: e fia gran festa
Veder superbia e crudeltade doma.
Ma in alto a un tempo, a trucidar me presta
Con questo ferro ch'io dal cor ti trassi,
La non tremante destra mia vedrassi.

Forse avverrà che il tuo abborrito sangue
Schiuda all'ardire e a libertà la via:
Forse avverrà che pallido ed esangue
Ogni uom per tema più invilito sia.
Ma, sia che vuole, in me virtù non langue:
Se grande e forte parrà l'opra mia,
Sarò doman liberator nomato;
Se traditor, per mano mia svenato.

E quel tuo Carlo, che al Ducato diede
E non a te sua spuria figlia in moglie,
Se, ucciso te, franca l'Etruria ei vede,
Senz'altro dir la figlia sua ritoglie:
Se pon sui Toschi altro tiranno il piede,
Genero a sè l'altro tiranno accoglie.
Ma non può in vita mai Carlo tornarti
Nè di me palma aver nel vendicarti.

Nè quel tuo padre, o immaginato tale,
Che il Ducato creò per farten duca,
S'anco ei vivesse, il rio poter papale
Varrebbe a trarti dalla inferna buca.
Chi vuol morir, più d'ogni prence ei vale:
Quindi raggio di speme omai che luca
Per te qui dentro, aspetti in van dai grandi
Ch'eran base ai tuoi vizi abbominandi. —

Di un tal parlar la ragionata rabbia
Ben mostra al sir, quanto tenace il chiodo
Lorenzo in core or conficcato s'abbia;
E vede alfin che sta per sciorsi il nodo.
Quindi con bianca e tramortita labbia:
Ch'io morir debba, e in così infame modo?
Grida un avanzo del regal suo spirto.
Gli si fa intanto il crin per orror irto.

Ma con impeto fero ecco risposta
Gli dà Lorenzo che d'indugio è stanco;
Infame il modo? e sceglierlo a tua posta
Nobil non puoi, fin che hai la spada al fianco?
Da me, se l'osi, un passo o due ti scosta;
Tuo brando snuda: ei non potrà già manco
Del pugnol breve che mia destra afferra:
E ben fia tutta in tuo favor tal guerra.

Mira: non fammi ascoso usbergo audace:
Di ferro no, di virtù cinto ho il petto.
Ma che? non muovi? e già il tuo sdegno tace?
Il vedi or quanto abbia tremendo aspetto
Morte che altrui spesso inviar ti piace:
Tu il vedi or quanto a darla fora inetto
Tuo regal braccio, ove ferir tu stesso
Dovessi invece del crudel tuo messo.

Alta divina libertade io porto
In cor: tu, vil, di tirannia l'hai pieno:
Sorgi, su, sorgi; e fia il combatter corto.
Ma omai convinto che d'ogni uom sei meno
Ti veggo: e teco è il tuo furor già morto;
Non l'è il mio, no; che mi s'addoppia in seno
Nel veder ch'abbia alma codarda tanto
Bevuto a sorsi il nostro sangue, il pianto.

Inevitabil, necessario, e molto
Vicino è il morir tuo: ma pur lordarmi
Nel tuo fetido sangue e mani e volto
Del mio valor poco degn'opra parmi.
Meglio fia, se tu stesso, in te rivolto
L'acciar, sì brutta cura a me risparmi:
E a te parrà morte assai men sinistra
Quella onde fai tua regia man ministra. —

E in così dir, con ardimento strano
Nella destra del sir Lorenzo ha posto
Il suo proprio pugnàl; ma con sua mano
Del duca il pugno ei tien da sè discosto.
Così corregge il generoso insano
Rischio a cui sè per troppo ardire ha esposto
E intanto gli occhi più che bragia ardenti
Sovr'esso tien ferocemente intenti.

Nè il prence in lui più che in sè stesso forte
Far uso alcun del non suo ferro accenna:
Altrui non osa, a sè non sa dar morte:
Sospira, e geme, e col pugnàl tentenna.
Già non fia che Lorenzo omai sopporte:
Già col furor che l'ultim'ali impenna,
Gli strappa il ferro in sì terribil atto,
Che in piè qual lampo balza il duca ratto.

Nè so dir come in un baleno ei trova
Via di sguizzar sotto le irate braccia
Di lui ch'era per far l'ultima prova.
Per l'ampia sala indi a fuggir si caccia,
E il terzo giro a volo ei già rinnova:
Ma l'altro il segue, e incalzalo, e minaccia
E al fin l'ha giunto: ecco nel crin gli avvolge
La manca mano: e indietro a sè lo svolge.

Poi, quando in viso ben mirato l'ebbe;
Vile (gridò) tu mi vi sforzi e duolmi;
Che sì onorata man non ti si debbe.
Muori al fin, muori; chè i tuoi giorni hai colmi.
In ciò, piantato in cor gli ebbe e riebbe
Lo stil, finchè sua giusta ira ricolmi.
Lagrimando sfuggia l'alma odiosa,
Che fu sì cruda al mondo e obbrobriosa.



APPENDICE.

1

APPENDICE.

I.

(Su l'alba in letto - 22 dicembre 1794).

O leggiadretta man, ch'almo lavoro
D'ampia Veneta rete a me tessevi,
Stringermi forse infra i tuoi lacci d'oro
Più ch'io nol fossi or col bel don credevi?

Io mille volte il dì per te mi moro,
Donna; e tu il vedi in quei momenti brevi,
(Che non so se più sien pena o ristoro)
In cui cogli occhi tuoi mia fiamma bevi.

M'è caro il don; ma inutil era; io cinto
Son di te tutto in ogni tempo e loco,
E il sarò sì fin ch'io rimanga estinto.

Se in contraccambio il veggio mio fioco
Offrirti osassi, ei rimarria pur vinto;
Perchè al troppo ch'io sento, i' direi poco.

II.

(Alle sei di mattina in letto - 13 febbraio 1795).

Oh qual mi aggrada il delicato viso
Cui candidetto accerchiano stringenti
Negre striscie, il tesoro in se chiudenti
Del vago crine e del soave riso!

Dalla odiosa maschera diviso
Il bel contorno oval dolce-splendenti
Mostra gli occhi celesti prepotenti
Dai quali io pendo cupido e conquiso.

Le labbra e il mento or tu sprigiona interi:
Deh sì ristora gli occhi miei dal tetro
D'orrida larva in che racchiusa t'eri.

Segue il tuo volto del tuo cuore il metro,
Che ognor mi ostenta i moti suoi sinceri
Qual puro giglio in trasparente vetro.

III.

(In Boboli - 13 febbraio 1796).

Rapida fugge qual saetta a volo
Del gonfio Arno la torba onda spumante,
E il notturno fragore alto muggiante
Minaccia in Flora e l'uno e l'altro molo.

Io che d'egregio ponte (al mondo solo
Sempre assetato e ognor digiuno amante)
Giaccio alla destra coscia e sto vegliante,
Con finti sogni il non dormir consolo.

E mi par, dolce mia diletta speme,
Che tu pian pian mi sii venuta al fianco.
Stendo la man com'uom che trema e teme.

Te non ritrovo, eppur te stringo, ed anco
Deluso insisto; insano e accorto insieme,
Poichè da te in persona avrei pur manco.

IV.

(Alle Cascine in fondo - 18 maggio 1796)

Parve infida, o se il vuoi la man pur l'era
E il labbro quasi il dì che, entrambo audaci,
Furar tentando ad altra donna i baci
Troppo allargavan la letizia mera;

Ma l'intelletto, il cor, l'anima intera,
I sensi stessi, del piacer rapaci,
No, non peccaro, il giuro: e se mendaci
Fosser miei detti, ogni mio carne pera.

E quand'anco tu fede a me negassi,
Vita mia, te prezando, in te sol credi,
Ch'io d'altra i baci dopo i tuoi bramassi?

Chi dopo il mel l'assenzio appetir vedi?
Tuo dardo è il sol che oltre mia gonna passi,
E mi dai vita più quanto più fiedi.

V.

(In fondo alle Cascine - 25 maggio 1796).

Odo un suon: ma ben l'odo o vanegg'io?
Orecchio ascolta, ogni tua fibra tendi.
« Crescemi in cor dei versi il bel desio,
« Che tu qual nuovo Apollo in me l'accendi ».

O voce ch'or tai note all'aure aprio,
Deh, con qual possa all'anima mi scendi!
« Ma ch'io segua il tuo volo invan pretendi,
« Che manca ingegno e lena al voler mio ».

Scevro tu d'ali onde seguir mio volo?
Donna, che dici? E non sou tue quest'ali
Su cui (s'io m'alzo) Amor m'innalza ei solo?

I carmi miei son tuoi; tu innanzi sali.
Me spicca Amor dal serpeggiante stuolo:
Ei di suo mette l'arco, e tu gli strali.

VI.

(Sotto Fiesole - 5 settembre 1797).

Dunque in narrarti il mio stato infelice
Io t'offendea, me misero! Dunqu'era
Meglio il serbar nell'egro petto intera
La doglia che sospir tanti ne elice!

Dovea tacer; poichè tacendo il dice
Sempre sul viso mio sculta la nera
Malinconia, per cui forz'è ch'io pera,
Com'uom cui nulla speme accoglier lice.

Ma, sia ver ch'io il dovessi, io nol potea;
Che spesse volte l'anima trabocca
Dal troppo incarco dell'angoscia rea.

Ciò ch'ebbi in cor, me lo turò la bocca.
Quindi, se il troppo amarti errar mi fea,
A te la colpa e il perdonarmel tocca.

VII.

(Alle Cascine - 10 settembre 1797).

Il dì presso che tutto appien divisi,
(Non di pensier nè d'anima noi mai)
Di persona divisi, in aspri guai
Viviam rigando ognor di pianto i visi.

Ma l'un nell'altro immobilmente fisi
Quale in te stommi e quale in me tu stai,
Teniam più caro il pianger nostro assai
Che altri i lor sazi amori e i folli risi.

Dolce un penar ch'ogni diletto avanza,
Proviam, noi veri e riamati incanti,
D'inenarrabil magica possanza.

Or sotto il giogo dell'angoscia affranti,
Or confortati da vital speranza,
Suggiam coi baci l'un dell'altro i pianti.

INDICE

Indice alfabetico dei Sonetti.

| | |
|--|-----------------|
| Achille mio, perchè con guizzi tanti | <i>Pag.</i> 110 |
| Ad ogni colle che passando io miro | » 60 |
| Adulto appena, alla festiva reggia | » 15 |
| Agil piè che non segni in terra traccia | » 33 |
| Ah! tu non odi il sospirar profondo | » 16 |
| Ai Fiorentini il pregio del bel dire | » 110 |
| Alta è la fiamma che il mio cuor consuma | » 61 |
| Alti-sonante imperiosa tromba | » 132 |
| Alto, devoto mistico ingegnoso | » 161 |
| Amar se stesso, è di Natura legge | » 143 |
| Amore, Amor, godi, trionfa e ridi | » 88 |
| Apollo, o tu, cui le saette aurate | » 23 |
| Asti, antiqua Città, che a me già desti | » 169 |
| A tardo passo, al sospirato loco | » 83 |
| Avorio, latte, giglio, o qual più bianca | » 8 |
| Avviticchiati ignudi e bocca a bocca | » 4 |
| Beata vita ogni uom quella esser crede | » 150 |
| Bella arte-fatta selva, in cui sen vanno | » 123 |
| Bella, oltre l'arti tutte, arte è ben questa | » 158 |
| Bello ed util del par, fervido Ordigno | » 131 |
| Bianco-piumata vaga tortorella | » 145 |
| Bieca, o Morte, minacci? e in atto orrenda | » 13 |
| Bioccoli giù di Marzolina neve | » 165 |
| Braccia con braccia in feri nodi attorte | » 3 |
| Breve leggiadro piè, che snello snello | » 79 |
| Candido cor, che in sul bel labro stai | » 119 |
| Candido toro, in suo nitor pomposo | » 154 |
| Casta e bella del par, nè pur parole | » 11 |
| Cessar io mai d'amarti? Ah! pria nel cielo | » 17 |
| Che diavol fate voi, madonna Nera | » 166 |
| Che feci? oimè! da que' begli occhi un fiume | » 20 |

| | |
|--|----------------|
| Che fia? mi par che in cielo il Sol sfavilli | <i>Pag.</i> 18 |
| Che mai sarà? quel solo mio conforto | » 62 |
| « Chiare, fresche, dolci acque », amene tanto | » 71 |
| Chi 'l crederia pur mai, che un uom non vile | » 125 |
| Chi 'l disse mai, che nell'assenza mia | » 108 |
| Chi mi allontana dal leggiadro viso | » 56 |
| Chi vuol laudare la mia donna, tace | » 68 |
| Chiuso in se stesso, e non mai solo, il Saggio | » 170 |
| Ciò che agl'Itali spesso a torto ascritto | » 124 |
| Ciò che il meglio si appella, e vuol più lode | » 89 |
| Compie oggi l'anno, ch'io dell'Arno in riva | » 127 |
| Cose omai viste, e a sazietà riviste | » 152 |
| Crudel comando! e per pietà l'ho dato | » 116 |
| Dante, signor d'ogni uom che carmi scriva | » 55 |
| D'arte a Natura ecco ammirabil guerra | » 77 |
| Deh, che non è tutto Toscana il mondo! | » 81 |
| Deh! dove indarno il vagabondo piede | » 69 |
| Deh! perdona: ben sento; era a noi forza | » 108 |
| Deh! quando fia quel dì bramato tanto | » 59 |
| Deh! torna spesso entro a' miei sogni, o solo | » 101 |
| Del dì primier del nono lustro mio | » 141 |
| Del mio decimo lustro ecco, già s'erger | » 159 |
| Del sublime cantore, epico solo | » 5 |
| Della pia, bene spesa, alta tua vita | » 146 |
| Di destrier giovincelli un bel drappello | » 83 |
| Di giorno in giorno strascinar la vita | » 171 |
| Di là dall'Alpi appena, ove si trova | » 86 |
| Di quanti ha pregi la mia donna eccelsi | » 105 |
| Di sangue egregia, in signoril ventura | » 167 |
| Discordia stride dalla Eólia gente | » 157 |
| Dodici volte in mar l'astro sovrano | » 98 |
| Dolce a veder di giovinezza il brio | » 123 |
| Donna, deh, mira il nostro buono Achille | » 122 |
| Donna, l'amato destrier nostro il Fido | » 113 |
| Donna mia, che di' tu? ch'io men dolente | » 102 |
| Donna, o tu che all'età vegnente appresti | » 168 |
| Donna, or più giorni son che a caldo sprone | » 95 |
| Donna, s'io cittadin libero nato | » 121 |
| Donna, s'io sol di me cura prendessi | » 163 |
| Dov'è, dov'è quella mirabil fonte | » 4 |
| D'ozio, e di vino, e di vivande pieno | » 11 |
| Dubbio, per me più crudo assai che morte | » 123 |
| Due fere donne, anzi due furie atroci | » 78 |
| Due Gori, un Bianchi, e mezzo un arciprete | » 88 |
| Dunque fia ver, Tommaso mio, soggiacque | » 170 |

| | |
|--|----------|
| Dunque in narrarti il mio stato infelice (<i>App.</i>) . . . | Pag. 245 |
| Duro error, che non mai poscia si ammenda . . . | » 114 |
| E carmi e prose in vario stil finora . . . | » 143 |
| Ecco, ecco il sasso, che i gran carmi al cielo . . . | » 70 |
| Ecco già l'ora appressa, ond'io trar soglio . . . | » 22 |
| Ecco, sorger dall'acqua io veggo altera . . . | » 56 |
| Eccomi solo un'altra volta, e in preda . . . | » 102 |
| Ed ella pure in nobile corsiere . . . | » 84 |
| Ed io pure, ancorchè dei fervid'anni . . . | » 156 |
| E' mi par ieri, e al terzo lustro or manca . . . | » 153 |
| Emmisi chiusa alfin l' <i>inferi porta</i> . . . | » 125 |
| Era di maggio il quarto giorno e l'ora . . . | » 97 |
| È questo il nido onde i sospir tuoi casti . . . | » 58 |
| Era l'amico, che il destin mi fura . . . | » 101 |
| Era l'ora del giorno, in cui l'estive . . . | » 64 |
| E s'egli è ver, che allo stellato giro . . . | » 18 |
| Favola fosse, o storia, o allegoria . . . | » 159 |
| Felice tu, mio messagger d'amore . . . | » 35 |
| Feroce piange in su l'amico estinto . . . | » 153 |
| Fido, destriero mansueto e ardente . . . | » 63 |
| Fin dalla etade giovanil mia prima . . . | » 151 |
| Fole, o menzogne, ai leggitor volgari . . . | » 76 |
| Fra queste antiche oscure selve mute . . . | » 114 |
| Galli, Russi, Britanni, e quanti mena . . . | » 23 |
| Già cinque interi, e più che mezzo il sesto . . . | » 15 |
| Già il ferétro, e la Lapida, e la Vita . . . | » 173 |
| Già la quarta fiata (ultima forse) . . . | » 147 |
| Già son dell'Alpi al più sublime giogo . . . | » 111 |
| Già un dolce fiato in su le placid'ale . . . | » 34 |
| Gran pittrice è Natura. Oh amabil vaga . . . | » 117 |
| Greca al ciglio, alle forme, al canto, al brio . . . | » 146 |
| Greca fronte nomar deggio, o divina . . . | » 6 |
| Il cor mel dice, e una inspiegabil nera . . . | » 77 |
| Il dì presso che tutto appien divisi (<i>App.</i>) . . . | » 246 |
| Il giorno, l'ora, ed il fatal momento . . . | » 99 |
| Il gran Prusso tiranno, al qual dan fama . . . | » 118 |
| « Il peggio è viver troppo »; e il sepper molti . . . | » 79 |
| Immensa mole, che nel ciel torreggi . . . | » 54 |
| Impresse alfin le ardenti labbia, impresse . . . | » 8 |
| In cor mi avrei tarda e risibil voglia . . . | » 155 |
| Ingegnoso nemico di me stesso . . . | » 96 |
| Io, che già lungi di mia donna in meste . . . | » 144 |
| Io credea, ch'oltre l'Alpi ambo tornati . . . | » 107 |
| Io d'altro tema in ver vorria far versi . . . | » 68 |
| Io 'l giurerò morendo, unica norma . . . | » 167 |

| | |
|---|----------|
| Io mi vo vergognando infra me stesso | Pag. 158 |
| Io vo piangendo, e nel pianger mi assale | » 75 |
| Italia, o tu che nulla in te comprendi | » 67 |
| Là dove muta solitaria dura | » 73 |
| Là dove un solo monticel si estolle | » 62 |
| L'adunco rostro, il nerboruto artiglio | » 160 |
| L'Arno già, l'Appennino, e il Po, mi lasso | » 94 |
| L'arte, ch'io scelsi, è un bel mestier, per dio | » 78 |
| Lasso! che mai son io? che a lento fuoco | » 34 |
| L'Attica, il Lazio, indi l'Etruria, diero | » 130 |
| L'idioma gentil sonante e puro | » 119 |
| L'obbedir pesa, e il comandar ripugna | » 161 |
| Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori | » 58 |
| Lento, steril, penoso, prosciugante | » 129 |
| Le pene mie lunghissime son tante | » 87 |
| Lontano (ohimè) già mesi, e mesi, e mesi | » 95 |
| Lunga è l'arte sublime, il viver breve | » 10 |
| Madre diletta mia, deh! non ti piaccia | » 126 |
| Malinconia dolcissima, che ognora | » 172 |
| Malinconia, perchè un tuo solo seggio | » 61 |
| Ma, se un dì mai, quella in cui vivo amando | » 60 |
| Mentr'io dell'Arno in su la manca riva | » 150 |
| Mentr'io più mi allontano ognor da quella | » 72 |
| Mesto son sempre; ed il pianto e la noia | » 108 |
| Mezzo dormendo ancor domando: Piove? | » 106 |
| Misera, madre, che di pianto in pianto | » 121 |
| Mi vo pingendo nella fantasia | » 104 |
| Morte già già mi avea l'adunco artiglio | » 124 |
| Narrar sue pene ed esser certo almeno | » 82 |
| Negra lucida chioma in trecce avvolta | » 5 |
| Negri panni, che sete ognor di lutto | » 19 |
| Negri, vivaci, e in dolce fuoco ardenti | » 13 |
| Nobil città, che delle Liguri onde | » 66 |
| Non bastava, che lungo intero il verno | » 116 |
| Non che per mesi ed anni, anche per ore | » 105 |
| Non compie un lustro ancor, da ch'io pur dava | » 168 |
| Non di laudarti sazio mai, nè stanco | » 76 |
| Non fu sì santo, nè benigno Augusto | » 115 |
| Non giunto a mezzo di mia vita ancora | » 59 |
| Non, perch'egli sia gelo, il verno biasmi | » 130 |
| Non più scomposto il crine, il guardo orrendo | » 54 |
| Non pria col labro desioso avea | » 71 |
| Non t'è mai Patria, no, il tuo suol paterno | » 174 |
| O cameretta, che già in te chiudesti | » 57 |
| Occhi, di voi direi cose non dette | » 6 |

| | |
|---|---------|
| O di gentil costume unico esempio | Pag. 57 |
| O di me vera unica donna, e puoi | » 85 |
| O di terreno fabro opra divina | » 17 |
| O gran padre Alighier, se dal ciel miri | » 55 |
| O leggiadretta man, ch'almo lavoro (<i>App.</i>) | » 243 |
| O leggiadro, soave, e in terra solo | » 21 |
| O tu, nella sublime opra d'Apelle | » 171 |
| Odo un suon: ma ben l'odo o vanegg'io! (<i>App.</i>) | » 245 |
| Oggi ha sei lustri, appiè del colle ameno | » 22 |
| Oh! chi se' tu, che maestoso tanto | » 53 |
| Oh brillante spettacolo giocondo | » 149 |
| Oh più assai che Fenice amico raro | » 100 |
| Oh quai due snelli corridori alati | » 65 |
| Oh qual mi aggrada il dilicato viso (<i>App.</i>) | » 243 |
| Oh qual mi rode e mi consuma e strugge | » 111 |
| Oh stolta in ver mia giovenil baldanza | » 126 |
| Oltre all'ottavo lustro un anno appena | » 100 |
| Or dal Tebro al Tamigi andarne errando | » 84 |
| Or sì, che m'ami, or non fallaci ho i segni | » 19 |
| Parte di noi, sì mal da noi compresa | » 12 |
| Parve infida, o se il vuoi la man pur l'era (<i>App.</i>) | » 244 |
| Per la decima volta or l'Alpi io varco | » 149 |
| Per queste orride selve atre d'abeti | » 148 |
| Per questi monti stessi, or son due lune | » 96 |
| Piacemi almen, che nel vagar mio primo | » 120 |
| Pieno il non empio core e l'intelletto | » 163 |
| Podagra acerba, che sì ben mi mordi | » 117 |
| Poeta, è nome che diverso suona | » 145 |
| Posto avea di mia vita assai gran parte | » 99 |
| Povero, e quasi anco indigente, or vuoi | » 173 |
| Pregno di neve gelida il deforme | » 159 |
| Presso al loco ove l'Istro è un picciol fonte | » 104 |
| Qualch'anni, o mesi, o giorni, o forse anch'ore | » 172 |
| Qual, qual sì fresca profumata rosa | » 7 |
| Qual radicata immobil rupe estolle | » 165 |
| Qual vive, qual dei due corsieri ha palma? | » 65 |
| Quando fia, quando mai quel di beato | » 164 |
| « Quanto divina sia la lingua nostra » | » 156 |
| Quanto più immensa, tanto men fia audace | » 144 |
| Quattrecent'anni, e più, rivolto ha il cielo | » 94 |
| Quattro gran vati, ed i maggior son questi | » 118 |
| Quel benedetto di che origin diede | » 74 |
| Quel dolor ch'io provai caldo ed immenso | » 97 |
| Quel già sì fero fiammeggiante sguardo | » 25 |
| Quel grande, che fatale a Roma nacque | » 74 |

| | |
|---|----------|
| Quel mio stesso Frontin, ch'io già vantai | Pag. 109 |
| Quel tetro bronzo che sul cuor mi suona | » 86 |
| Queruli (è vero) i mediocri affanni | » 152 |
| Qui, il chiaro fiume, che il Germano e il Gallo | » 98 |
| Qui Michel-Angiol nacque? e qui il sublime | » 24 |
| Rapida fugge qual saetta a volo (<i>App.</i>) | » 244 |
| Rapido fiume, che d'alpestre vena | » 70 |
| Sagacemente, e con lepor, dicea | » 154 |
| Scevro di speme e di timor, languisco | » 107 |
| Se al fuoco immenso ond'io tutt'ardo, il gelo | » 24 |
| Se all'eterno fattor creder potessi | » 73 |
| Se l'alternar del mal col ben fia pari | » 82 |
| Sempre ho presente quell'atto soave | » 112 |
| Se pregio v'ha, per cui l'un popol deggia | » 148 |
| Se vuoi lieto vedermi, un crudo impaccio | » 122 |
| Si disse, io 'l seppi, e dirsi anco dovea | » 109 |
| Siena dal colle ove torreggia, e siede | » 81 |
| S'io men mia donna amassi, o men le Muse | » 115 |
| S'io men servo d'Amor viver sapessi | » 79 |
| S'io nel comun dolore, allor che tutti | » 174 |
| S'io t'amo? oh donna! io nol diria volendo | » 14 |
| So che in numero spessi, e in stil non rari | » 69 |
| Sogno è, ben mero, quanto al mondo piace | » 142 |
| Sole, di un mesto velo tenebroso | » 35 |
| Sollievo al duol del dianzi estinto amico | » 169 |
| Solo al girar d'un bel modesto sguardo | » 20 |
| Solo fra i mesti miei pensieri, in riva | » 106 |
| Sonora voce, che soave fende | » 7 |
| Speme, il cui ratto ingannator pensiero | » 164 |
| Sperar, temere, rimembrar, dolersi | » 127 |
| Sublime specchio di veraci detti | » 120 |
| Su questa strada io giva in questo legno | » 112 |
| Tacito orror di solitaria selva | » 80 |
| Tanta è la forza di ben posto amore | » 72 |
| Tante, sì spesse, sì lunghe, sì orribili | » 80 |
| Tardi or me punge del Saper la brama | » 151 |
| Te chiamo a nome il dì ben mille volte | » 64 |
| Tempo già fu, ch'io sovra ognun beato | » 87 |
| Tempo già fu, cor mio, ch'ambe le chiavi | » 26 |
| Tenace forza di robusta fibra | » 113 |
| Tigro-pezzato Achille, o tu che pegno | » 103 |
| Tosto ch'io giungo in solitaria riva | » 128 |
| Tu il sai, donna mia vera, e il sai tu sola | » 75 |
| Tu m'ami? oh gioja! i tuoi raggianti sguardi | » 14 |
| Tu piangi? ohimè! che mai sarà?... Ma questa | » 25 |

| | |
|---|----------------|
| Tu sei, tu sei pur dessa; amate forme | <i>Pag.</i> 16 |
| Tutte no, ma le molte ore del giorno | » 166 |
| Tutto è neve d'intorno; e l'Alpi e i colli | » 160 |
| Tutto vestito in negre nubi il Cielo | » 66 |
| Un muover d'occhi tenero e protervo | » 63 |
| Un Vecchio alato, e una spolpata donna | » 129 |
| Un Vecchio, in bianca veste alto splendente | » 147 |
| Uom, che barbaro quasi, in su la sponda | » 157 |
| Uom, che devoto a Libertà s'infinge | » 162 |
| Uom, cui nel petto irresistibil ferve | » 10 |
| Uom, di sensi e di cor, libero nato | » 162 |
| « Un cantar, che nell'anima si senta » | » 131 |
| Vaghi augelletti, che tra fronda e fronda | » 21 |
| Varcate ha l'Alpi: ah! me n'avveggiò: muta | » 85 |
| Vittima (ohimè) di violente e stolte | » 67 |
| Volea gridar, fuggir volea, ma vinto | » 3 |
| Volubil ruota, infaticabilmente | » 142 |
| Vuota insalubre region, che stato | » 12 |

Altre Rime.

| | |
|---|----------------|
| <i>Canzone.</i> — Le gravi e dolci cure | <i>Pag.</i> 26 |
| <i>Canzone.</i> — Ch'io ponga al duolo tregua? | » 28 |
| <i>Anacreontica.</i> — In che ti offesi, o placido | » 29 |
| <i>Stanze.</i> — Dimmi, Amore, colei che in roseo letto | » 31 |
| <i>Stanze.</i> — O dolce mio pensier, sola mia cura | » 32 |
| <i>Ode prima.</i> — L'America libera | » 36 |
| » <i>seconda.</i> — » | » 40 |
| » <i>terza.</i> — » | » 43 |
| » <i>quarta.</i> — » | » 46 |
| » <i>quinta.</i> — » | » 50 |
| <i>Capitolo a Francesco Gori-Gandellini</i> | » 89 |
| <i>Ode.</i> — Parigi sbastigliato | » 132 |
| <i>Capitolo ad Andrea Chénier</i> | » 139 |
| <i>Teleutodia</i> | » 175 |

L'ETRURIA VENDICATA.

POEMA.

| | |
|-----------------------|-----------------|
| Canto primo | <i>Pag.</i> 183 |
| » secondo | » 200 |
| » terzo | » 213 |
| » quarto | » 225 |

